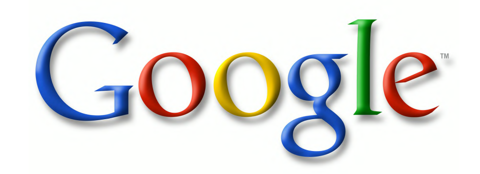
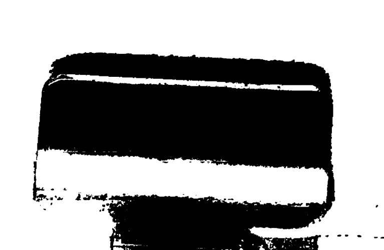





BERKELEY
LIBRARY
UNIVERSITY OF
CALIFORNIA



de

us sous l'om-

, Seigneur,
éveilles, et
ous sommes
nous re
illions av

on. *Luc.* 2

Seigne
mourir en
selon votre

vu le Sau-
donnez.
é pour être
us les peu-

hélas! com
rsécuté par
ar nos humeurs par nos pas-
sions qui ont troublé l'ouvrage
de sa miséricorde dans notre
cœur? Enfin il nous a renversés
par la tribulation; il a écrasé
notre orgueil; il a confondu

cement *Seigneur*
vous
qu'ici je ne m'étois
v s qu'imparfa
usé de mille remis
tâché de sauver et
du

qu ir.
et l'a
nt pa. re,
sfaites de tout
La jouis-
qu'a-
npt;
insatiable se
relâche, plus on veut se relâcher.
Il est plus facile de retenir son
cœur dans un état de ferveur et
de pénitence que de le rame-
ner enir, lorsqu'il
a pente du
nt. Veil-
es. Gar-
L

dons-nous de boire d'une eau qui augmenteroit notre soif. Conservons notre cœur avec précaution, de peur que le monde et ses vaines consolations ne le séduisent, et ne lui laissent à la fin, que le désespoir de s'être trompé.

XIX. JOUR.

Sur les saintes Larmes.

I. BIENHEUREUX (*) *ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés.* Quel nouveau genre de larmes, dit S. Augustin ! elles rendent heureux ceux qui les versent. Leur bonheur consiste à s'affliger, à gémir de la corrup-

(*) Matth. 3, v. 5.

elles déchirent le cœur; elles foulent aux pieds les lois de l'honneur et de la raison, et ne disent jamais, c'est assez. Si on s'y abandonne tout-à-fait, où ce torrent menera-t-il? J'ai horreur de le penser. O mon Dieu ! préservez-moi de ce funeste esclavage, que l'insolence humaine n'a pas de honte de nommer une liberté. C'est en vous seul qu'on est libre. C'est votre vérité qui nous délivrera, et qui nous fera éprouver que vous servir, c'est régner.

XXV. JOUR.

Sur la Détermination entière à être à Dieu.

I. SEIGNEUR (*), *que voulez-*

(*) Act. 9, v. 6.

Notre-Seign
avec vous da
Esprit. Ains

CHAPI

Vous êtes
et votre nor
nous; ne no
vous qui ê
℣. Rend
℟. *Bref.*
gneur ! mo
mains.
℣. Vous
Seigneur,
℟. Je rer
vos mains.
℣. Gloi
Fils, et au
℟. Je
mon espri

VOYAGE

D'UN OFFICIER FRANÇAIS,

PRISONNIER EN RUSSIE.

DE L'IMPRIMERIE D'ABEL LANOE.

VOYAGE

D'UN OFFICIER FRANÇAIS,

PRISONNIER EN RUSSIE,

SUR LES FRONTIÈRES DE CET EMPIRE, DU CÔTÉ DE L'ASIE.

OBSERVATIONS INTÉRESSANTES SUR LES MOEURS, LES USAGES ET LE CARACTÈRE DES HABITANS DE LA RIVE GAUCHE DU WOLGA, PRÈS LA MER CASPIENNE.

« Plus je vis l'étranger plus j'aimai ma patrie. »

A PARIS,

CHEZ { PLANCHER, Éditeur des Œuvres de Voltaire, en 35 vol. in-12, et du Manuel des Braves, rue Poupée, n.° 7; DELAUNAY, libraire, au Palais Royal.

1817.

INTRODUCTION.

Après de longs malheurs, des années d'absence et une affreuse captivité, qu'il est doux pour un brave guerrier d'obtenir enfin la liberté si désirée, de revoir sa terre natale, et par sa présence de combler les vœux d'une famille éplorée : dans les bras de ses parens, de ses amis il oublie toutes ses infortunes; il est comme le malheureux, qui, fatigué par un sommeil pénible, agité par des songes funestes, aperçoit enfin la lumière du jour, et jouit des bienfaits d'un réveil consolateur; tel se montre maintenant, dans la France pacifiée, le jeune officier français, auteur de cet écrit que nous offrons au public. Depuis plus d'un an de retour en France, il oublie ses infortunes en perpétuant leur souvenir : il a confié à l'amitié les notes qu'il avait rédigées sur les événemens

dont il avait été le témoin et la victime, et les observations qu'il avait faites sur les habitans des contrées inconnues où la guerre l'avait exilé. Loin de l'heureuse patrie qui le vit naître, chargé des fers de la captivité, aussi affligé de ses peines que de celles de ses compagnons d'infortune, des marches rapides et forcées l'avaient conduit aux extrémités du monde ; c'est là qu'il avait vu des terres nouvelles et des hommes nouveaux; des hordes nomades et des peuples casaniers; chez les uns, l'affreuse misère, mais bien souvent la liberté, le bonheur ; chez les autres, les bienfaits de la civilisation, mais aussi l'ignorance, la superstition, des usages singuliers, des mœurs féroces, des hommes esclaves et faits pour l'être, des despotes incapables de s'élever au-dessus de leur condition et de jouer un plus beau rôle ; quelques actes de vertus et des forfaits sans nombre, généralement un beau sol et des êtres abominables. C'est là qu'il apprit à chérir encore davantage cette belle France, objet d'étonnement et d'admiration pour les étrangers, de mépris et de calomnie pour des enfans ingrats. En

ce lieu d'exil et de larmes, la patrie avec tous ses charmes s'offrait à ses souvenirs : dans le sein de la tristesse et du malheur, l'espoir de revoir un jour la terre chérie soutenait son courage.

Au milieu de quelques hommes avides et d'un plus grand nombre avilis, témoin des catastrophes funestes, produites par l'absence de tout gouvernement ou par les abus qu'entraînent les gouvernemens mal constitués, heureux d'avoir acquis une utile instruction, la raison et l'expérience surent bientôt le convaincre qu'il n'y a de vrai bonheur que dans les sociétés qui vivent sous l'empire des constitutions libres, et sous le gouvernement paternel d'un bon Roi; que les peuples et les souverains soumis à des lois dont la nécessité leur est prouvée, et dont les bienfaits se renouvellent tous les jours, sont les seuls dignes d'occuper la pensée du sage, et de se placer au premier rang parmi les nations policées : que parmi ces peuples si dignes de l'admiration de tous, on peut compter ces enfans

des Gaules régénérés, rendus au caractère national, au véritable amour de la patrie, à cet enthousiasme que fit toujours naître dans les cœurs vraiment français, un bon Roi qui donne à ses sujets la liberté, la paix et le bonheur.

Et quel peuple en effet est plus digne de tous les éloges que les Français, toujours habiles dans les arts et dans la guerre, qui peuvent avec un égal succès offrir à leurs rivaux, leurs agriculteurs, leurs commerçans, leurs artistes et leurs guerriers.... Quelle gloire d'éternelle durée, particulièrement acquise par ces derniers qui, seuls pour se défendre restés dans l'arène, se montrèrent aussi grands au jour des défaites qu'au jour des triomphes!.... Qui toujours terribles au champ de *Mars* et pareils au torrent qui du haut des monts se précipite dans la plaine, et entraîne tout ce qui prétend s'opposer à ses efforts, avaient tout vaincu, tout soumis autour d'eux; qui victimes des factions qui déchiraient la patrie, de l'Europe jalouse qui conspirait contre eux et opposait des armées innombrables à

leurs bataillons déjà décimés, au sein même des revers commandaient l'éloge; qui redoutables encore dans le sein des arts, au milieu des plaisirs, tenant en main l'olivier de la paix, sauraient un jour venger la patrie parce qu'ils seraient alors dociles à la voix du chef auguste qui les gouverne aujourd'hui.

Si pendant vingt ans l'armée française s'est immortalisée par des succès extraordinaires et inattendus, n'a-t-elle pas aussi prouvé dans tous les siècles de l'antique monarchie que commandée par de grands capitaines, elle sera toujours invincible. Je parcours les pages de notre histoire, et je vois l'armée française qui, près de *Tours*, guidée par *Charles Martel*, fait mordre la poussière aux soldats d'*Abdérame* : qui, sous les ordres de *Charlemagne*, porte ses pas victorieux de l'*Ebre* à l'*Elbe*, et des *Alpes* au *Tibre*, et qui, sur les rives du *Nil*, montre le père des *Bourbons* plus grand dans les fers, qu'aux jours de la victoire.

Les vainqueurs à *Bovines*, à *Fontenoi*, sur les rives de l'*Ohio*, n'ont-ils

pas précédé les vainqueurs à *Jemmapes*, à *Fleurus*, à *Marengo*, à *Austerlitz*, à *Iena*, à *Wagram*; et ce *Louis le grand*, la gloire des Gaules, dont le nom seul était l'effroi des enfans du nord conjuré contre lui, n'avait-il pas des armées françaises, commandées par les plus grands capitaines du siècle, n'avait-il pas parmi ses soldats des grenadiers; ce mot de *grenadier* n'est-il pas synonime de l'honneur et du courage!

A toutes les époques de la monarchie, les Français se sont montrés les fils aînés de la gloire, de cette brillante déité que détestent les parjures et les lâches..... On voudrait en vain leur disputer ce beau droit d'aînesse... Peuples rivaux, vainqueurs ou vaincus tour-à-tour, le temps seul sur ses aîles doit porter à nos neveux le jugement de la postérité. A qui doit-il être favorable? aux peuples conjurés ou à la nation grande, même dans sa défaite? Siècles futurs, prononcez!

Ils reparaîtront les beaux jours de l'armée française! et c'est alors que, fiers de n'être plus les esclaves des agens révolutionnaires, heureux de pouvoir, sans inquiétude et sans re-

mords, jeter un regard de complaisance sur leurs triomphes passés, nos guerriers sauraient cueillir d'autres lauriers, et les offrir avec les transports d'une vive allégresse au monarque, qui, dans sa sagesse, leur ordonnerait d'être, par leur vaillance, les arbitres d'un nouveau différend, et de venger alors de vieilles injures.

Toutes ces grandes idées, pendant sa captivité, maîtrisaient l'âme de notre jeune officier, excitaient son imagination, le portaient à observer et à connaître, et parvenaient ainsi à charmer ses ennuis. C'est alors qu'avec autant de justesse que de vérité, il essaya de peindre les mœurs de ces peuples lointains, qui n'ont encore que faiblement occupé la plume du géographe ou de l'historien ; de ces peuples que la nature a placés de l'autre côté du Wolga, là où se trouvent les limites de l'antique *Asie* et de la savante Europe. Il entreprit de nous offrir à la fois et l'homme des déserts et celui des sociétés, qui sont encore dans l'enfance de la civilisation, parce que la violence et l'arbitraire sont encore là qui s'opposent à l'émanci-

pation qu'indique la nature, que sollicite la raison, que veut l'éternelle justice.

Pour conserver le souvenir de tout ce qu'il avait vu, de tout ce qui l'avait intéressé, et de ce qu'il avait cru digne de ses observations, il multipliait les lettres qu'il adressait à sa famille et à ses amis, et dans lesquelles il offrait le tableau de ses infortunes, et de tous les maux auxquels il fût exposé chez des peuples qui n'ont d'autre sentiment humain que celui d'aimer le pays qui les vit naître. Leurs vices et leurs vertus lui parurent dignes d'occuper sa plume, et de plaire à un sage observateur. Ne pouvant faire parvenir ses lettres à l'amitié, il conçut le projet d'en élaguer tout ce qui lui parut inutile, de n'en conserver absolument que ce qui pouvait paraître intéressant à ses lecteurs, et d'en former un ouvrage digne de ses compatriotes et des sages qui veulent connaître l'histoire des hommes. C'est le journal de son voyage, c'est le récit de ses infortunes et de celles de ses compagnons d'armes, pendant leur long séjour dans ces contrées, dont

les voyageurs n'ont que faiblement parlé. Ce pays a été vu, il est vrai, mais rapidement et dans son ensemble par des hommes d'esprit, mais qui se sont plus attachés à peindre les coutumes, les mœurs et le caractère des peuples de *Saint-Pétersbourg* et de *Moscow*, que ceux des parties éloignées de ce vaste empire : un habitant de ces deux capitales ne ressemble pas plus à un *Russe* de la rive gauche du Wolga, qu'un habitant de la *Basse-Bretagne* ou des monts *Pyrénées* ne ressemble à un citoyen de *Paris* ou de Lyon.

Quoiqu'il fût prisonnier de guerre, et comme ses camarades, exposé à toutes les privations, à toutes les injures, son nom, ses qualités aimables et sa bonne conduite, lui firent des amis, et lui donnèrent l'entrée chez quelques grands personnages de ces contrées ; c'est là qu'il put observer à la fois et le peuple et la bonne société, mettre à profit des momens de loisir, et faire usage de cet esprit d'observation dont l'avait doué la bienfaisante nature. Son ouvrage doit plaire à tous, parce que, tout sauvage ou tout affreux que

soit ce pays, où le sort de la guerre l'avait conduit, il n'est pas sans intérêt pour un malheureux captif; et que vu de loin, il doit plaire encore aux lecteurs, parce que l'imagination sait embellir aux yeux de ceux qui n'ont rien à craindre, ni rien à souffrir, les effets d'une douce sensibilité produite par le récit des infortunes d'autrui.

Si la vérité seule a des charmes, on doit lire cet écrit avec confiance : il peut paraître trop volumineux aux êtres superficiels, et qui n'ont jamais étudié l'homme dans l'homme même, mais bien dans des récits mensongers parés des ornemens empruntés à l'art oratoire. On ne trouvera, dans cet ouvrage, ni réflexions oiseuses, ni parures empruntées, ni style soigné ; la vérité seule a conduit la plume de notre jeune officier, qui, dans toutes les circonstances de sa vie, a suivi les lois de l'honneur et d'une probité sévère, qui fut toujours passionné pour la gloire, et n'aima jamais que son pays. Il nous disait souvent :
« Croyez à l'exacte vérité de tout ce
» qui est contenu dans ce manuscrit

» que je dépose au sein de l'amitié....
» Soyez persuadés que je n'ai pas usé,
» même une seule fois, du privilége
» des voyageurs qui viennent de
» loin. » Il a tout simplement raconté ce qu'il a vu ou ce qui lui a été confié par des hommes dignes de foi, et qui n'avaient nul intérêt à le tromper, la vérité seule a guidé sa plume; et toujours la sagesse a présidé à ses réflexions.

La fraternité d'armes, éprouvée par le malheur et la captivité, appelle la confiance, et permet aux guerriers de déposer, au sein de l'amitié, tous les secrets d'une vie agitée, tantôt par l'infortune, et tantôt par le bonheur : c'est à ce titre que le major *Mikelly* a fait à son ami le récit des aventures tragiques dont il fut le héros, et que nous nous empressons de soumettre à nos lecteurs. La singularité des événemens, leurs résultats heureux, et le merveilleux qui règne dans cette anecdote extraordinaire, et peu connue, nous présage le succès qu'elle doit obtenir. Nous sommes persuadés, avec juste raison, qu'elle sera lue avec avidité,

et qu'elle trouvera particulièrement des apologistes et des défenseurs dans cette classe d'hommes, dignes de tous les respects qui, répandue dans l'*Europe* éclairée par le flambeau de la raison, ne peut être soupçonnée d'accorder aveuglément sa confiance à tous ces écrits, produits de la singularité, de la sotte crédulité, de l'imposture, ou des calculs de l'intérêt et de l'esprit de parti.

VOYAGE

D'UN OFFICIER FRANÇAIS,

PRISONNIER EN RUSSIE.

CHAPITRE PREMIER.

(Marche de la brigade *Pajol*, détachée de la grande armée française sur le flanc gauche du général *Bagration*. — Combats. — L'auteur est blessé et fait prisonnier. — Arrivée des prisonniers français successivement à *Smolensko*, à *Moscow*, à *Colomne*. — Traitemens barbares exercés contre les prisonniers français. — Anecdotes à ce sujet arrivées à *Siberski*.)

En quittant Paris, je promis à l'amitié de lui faire part de ma bonne ou mauvaise fortune; j'ai tenu parole. Jusqu'à ce jour, je ne vous ai entretenu que de mes plaisirs, de mes espérances, de notre gloire..... Aujourd'hui le tems devient nébuleux, le nuage de la tempête s'avance, le destin se déclare contre nous; je suis une de ses premières victimes..... Votre ami est prisonnier; il est sur la route de *Moscow*... Que de sacrifices j'avais fait à la gloire,

dont je suis passionné, et à la patrie, que j'aimerai toujours! Vaine chimère! inutile amour! je suis dans les fers et prisonnier des Russes. Concevez-vous tout mon dépit, toute ma colère.... Les lauriers que j'allais cueillir changés en cyprès; mes espérances évanouies..... On m'entraîne bien loin de vous, mon ami, loin de mes parens, loin de ma Clémentine, et peut-être pour jamais..... Des larmes involontaires s'échappent de mes yeux.... Moi, pleurer! un officier de chasseurs!... O ma gaîté, reprenez sur moi votre empire, essayons de nous consoler; pour réussir, je prendrai la plume, et je vous adresserai, ainsi qu'à mes amis, des fragmens de mon Odyssée. Pour charmer les ennuis de la route, j'essaierai de vous ennuyer; mais que dis-je, vous lirez mon journal avec intérêt, et vous donnerez un souvenir à l'amitié. Cette idée m'encourage et je commence.

Vous savez déjà, mon ami, que l'armée dont je faisais partie était arrivée à *Mohilaw*, capitale du gouvernement de ce nom, et qu'elle n'avait pas encore rencontré les Russes. Le 20 juillet, la brigade Pajol et le vingt-cinquième régiment d'infanterie, qui était détaché sur le flanc gauche du général *Bagration*, reçurent l'ordre de rejoindre l'armée de *Mohilaw*.

Pendant les douze jours que dura ce détache-

ment, nos avant-postes et nos patrouilles eurent presque tous les jours des escarmouches avec les *cosaques*. Le 24, nous rejoignîmes l'armée, le lendemain de la bataille de Mohilow, les Russes attaquèrent une division française avec deux divisions d'infanterie. Leur projet était de forcer un pont et de reprendre la ville, où ils voulaient passer le Niéper; mais ils furent contraints de se retirer avec une perte de trois ou quatre mille hommes.

La Brigade bivouaqua en arrière de la ville, et le vingt-cinq, nous reçûmes l'ordre d'aller prendre l'avant-garde de l'armée en avant de la ville, et sur les bords du fleuve.

C'est de cette position que je fus détaché avec ma compagnie pour aller occuper le poste de *Zelow*. Je passai la journée à écrire deux lettres, dont une à mon père et une autre à vous. J'avais à peine fini ces lettres, que ma compagnie de chasseurs, forte de soixante-quinze hommes, et une compagnie du neuvième hussard polonais, forte de quarante-six hommes, reçurent l'ordre de partir sous le commandement du lieutenant-colonel J....., pour aller occuper *Zelow*. Ne trouvant plus le vaguemestre pour lui remettre mes lettres, je les mis dans ma *sabretache*.

A neuf heures, je m'occupais de mon départ, lorsque mon maréchal-de-logis-chef me dit que

ma compagnie était dépourvue de cartouches. Il était trop tard pour pouvoir s'en procurer au parc, il fallut que les capitaines des autres compagnies me fissent donner celles qu'ils avaient.

Ce fut avec beaucoup de peine que je pus réunir quatre cartouches par homme. Il fallut donc partir sans munitions.

Sur les onze heures, nous quittâmes le bivouac. L'adjudant-major, qui était mon ami particulier, me fit ses adieux avec un intérêt que je ne remarquai pas d'abord, mais en route, on me dit qu'un chasseur qui était chez le général P...., au moment où il avait donné l'ordre du départ, lui avait entendu dire : *Voilà deux compagnies qui vont partir, les hommes qui les composent ne reviendront pas tous.* J'ajoutai peu de foi à ces propos; mais je me rappelai l'expression de l'adieu de l'adjudant-major. *Zelow* est distant de *Mohilow* de douze lieues; nous marchâmes toute la nuit pour y arriver.

Suivant les ordres du général, nous laissâmes trois postes de correspondance sur la route. Chaque poste était fort de cinq hommes, ce qui réduisait notre petite troupe à cent hommes. Enfin, à sept heures du matin, nous arrivâmes à la ville, que nous trouvâmes occupée par le septième régiment de dragons. Je fus d'abord assez surpris de voir que deux compagnies fussent

destinées à garder un poste qu'un régiment gardait depuis trois jours.

Le septième de dragons partit dans la journée. Le lieutenant-colonel J... fit les dispositions nécessaires à la sûreté du poste. L'ordre du général portait que nous devions nous opposer à toute troupe qui voudrait passer le *Niéper* à la nage. En questionnant les habitans du pays, j'appris que le *Niéper* était guéable en face de la ville, dans un espace de huit ou neuf cents toises; que le gué avait deux entrées, une par laquelle on pouvait descendre par peloton, et l'autre par escadron.

Cette découverte rendit notre position difficile. Il fallut changer les dispositions de sûreté; elles le furent en effet. Il fut convenu que le détachement resterait à cheval toute la nuit, et prêt à tout événement. La nuit se passa assez tranquillement.

Le lendemain de bonne heure, nous reconnûmes le gué dans toute sa longueur, et le colonel fit faire son rapport à M. le maréchal *Davoust*. Je ne sais s'il a la rédaction facile, mais jusqu'à une heure je ne le revis plus.

A deux heures, deux hommes d'un poste d'observation, ayant traversé le *Niéper* pour aller marauder, furent blessés assez grièvement par des *cosaques*, dans la partie de la ville qui se

trouve sur la gauche du fleuve. Pendant ce temps des officiers supérieurs ennemis se présentèrent sur le bord du *Niéper*, avec une escorte peu nombreuse. Je me portai de suite sur le point où se faisait cette reconnaissance ; je fis tirer quelques coups de carabine, et tout disparut. Cependant il fut facile de remarquer que le but de cette reconnaissance était de s'assurer de notre force et du gué.

Le lieutenant-colonel qui avait été prévenu des mouvemens de l'ennemi, s'était aussi porté sur les bords du fleuve, et il avait reconnu deux escadrons côtoyant la rive à notre droite ; il revint à moi pour me donner l'ordre d'aller placer un poste de treize hommes, commandé par un officier, dans un lieu qu'il me désigna. Je fis partir en même temps huit hommes et un officier pour porter une lettre du maréchal *Davoust*, au général *Grouchi*. Il me demanda mon maréchal-des-logis-chef, pour transcrire son rapport au maréchal ; depuis ce moment je n'ai plus vu de chef.

Je m'occupai de suite à former le poste de l'officier, et je fus le placer moi-même. A peine ce poste était-il installé, que quelques coups de fusil se firent entendre. Je me portai aux avant-postes attaqués, et je vis l'ennemi se disposant au passage du fleuve. Je cours à ma compagnie

et à la compagnie des hussards; je trouve la troupe prête, mais pas de chef pour donner des ordres. Le feu d'une mousquetterie assez soutenue, ne put faire sortir le lieutenant-colonel de son cabinet, où il était toujours occupé de son rapport.

Voyant l'ennemi s'avancer dans le fleuve et prêt à joindre mes postes, je me portai vivement avec huit hommes, pour renforcer du moins celui du Pont-Volant. Je donnai en même temps à mon lieutenant l'ordre de me soutenir avec un peloton. J'avoue que si j'avais commandé en chef, au lieu de me porter en avant, j'aurais ordonné la retraite; mais je ne connaissais pas les intentions de M. J...., et j'aimais mieux que l'ordre de la retraite vînt de lui que de moi.

En arrivant au Pont-Volant, je trouvai que l'ennemi avait passé au-dessus de mes postes, et que toute ma droite était prise ou tuée. Attaqué de front par le major des *cosaques*, chef de l'expédition, j'essayai de me retirer sur le poste que j'avais placé il y avait un quart d'heure. Le chemin d'*Orcha* m'était déjà coupé, le colonel ayant fait battre en retraite ma compagnie, sans s'inquiéter de ce qu'il laissait derrière.

Quelle fut ma surprise de trouver le poste sur lequel je me retirais déjà enlevé: dès ce moment tout fut perdu pour moi. Le colonel, que le feu

fit enfin sortir de chez lui, donna l'ordre à mon lieutenant, qui venait à mon secours, de battre en retraite, et de suivre le mouvement du premier peloton, qui avait le premier commencé à rétrograder.

Seul avec huit hommes je fus abandonné à deux cents cosaques qui, bientôt, me percèrent de coups de lance : je tombai de cheval et fus fait prisonnier, ainsi que soixante hommes et quatre officiers, le reste fut tué ou parvint à s'échapper : l'ennemi perdit dix hommes, mon quatrième officier fut blessé grièvement, et dépouillé par les *cosaques*, mais il parvint à se sauver de leurs mains.

Pendant cette affaire nous eûmes six cent cinquante hommes sur les bras, et nous n'étions pas soixante hommes réunis. Le reste de notre monde étant dispersé dans des postes d'observation, n'avait pas reçu d'ordre du lieutenant-colonel, et avait tenu au lieu de battre en retraite devant un ennemi très-supérieur en nombre ; voilà les deux causes réelles de notre malheur. Le chef d'escadron ne dut son salut qu'à la vitesse de son cheval.

A sept heures du soir, tous les blessés et prisonniers étaient réunis sur la rive gauche du *Nieper*, en face de *Zelow*. L'ennemi voyant arriver la brigade *Gerard* se mit en marche. Nous

étions en tout cinq officiers, savoir : B..., lieutenant de ma compagnie, L... id.; *Soumenowki*, officier du génie polonais, que sa mauvaise étoile avait conduit à *Zelow* pendant mon affaire; Dombrousky, officier du 9.e de hussards; un officier du 85.e d'infanterie de ligne, jeune homme sans tête et sans courage, qui depuis quelques jours était caché dans la ville, et que les juifs vendirent aux cosaques. Il y avait encore avec nous soixante soldats ou sous-officiers.

L'escorte qui nous conduisait, nous faisait marcher très-vite pour éviter que nous ne fussions repris par la brigade *Gerard*, qui était aux mains avec leurs régimens.

Presque tous les prisonniers étaient blessés; au bout d'une heure de marche il fallut nous donner des chevaux, ne pouvant plus avancer. Moi qui, outre un coup de lance au travers du corps, étais encore blessé à la cuisse, j'eus beaucoup de peine à soutenir le cheval; nous marchâmes cependant jusqu'à minuit. A cette heure, on nous fit arrêter dans un mauvais village. Les officiers furent mis dans une petite chambre, et les soldats dans une écurie. Malgré une fatigue horrible et la souffrance de mes blessures, je dormis cependant une heure ou deux.

Le lendemain matin, je vis l'aide-de-camp du général *Platow*, tenant dans ses mains les deux

lettres trouvées dans ma schpeiache, ainsi que mes cartes. Il me demanda si ces papiers m'appartenaient. Sur ma réponse affirmative, il me dit qu'on allait lire les lettres, et que si elles ne contenaient rien d'important, elles me seraient remises. Je réclamai aussi un livre de notes fort inutile au général, et très-important pour moi; il me promit que tout me serait rendu.

Nous attendions le retour de cet officier et des nouvelles du général avec grande impatience, lorsqu'on vint nous annoncer notre départ.

Nous fûmes remis à un officier de cosaques, chargé, à la tête de cinquante hommes, de nous conduire à *Smolensko*. Il fallut nous mettre en route: nos effets ne nous furent point rendus; tous nos prisonniers étaient presque nus; quant à moi ils m'avaient pris jusqu'à ma cravate.

Nous fîmes ce jour-là quarante werst, conduits assez doucement par un jeune officier cosaque, nommé *Wolongow*; il nous donna en route beaucoup de marques d'intérêt. Le lendemain il nous annonça qu'il devait nous conduire à *Crassnoy*, où il nous remettrait à la troupe de ligne.

Vers le midi, nous arrivâmes à *Ledy*, où nous trouvâmes le général *Alinen* qui nous reçut fort bien, et qui nous fit dîner avec lui. L'officier du 85.e régiment qui était avec nous, pria le général

russe de le garder près de lui, ce que le général lui accorda. Le soir nous arrivâmes à *Crasnoy*, première ville de la *Russie rouge*. Nous trouvâmes dans cette ville beaucoup d'infanterie russe. Nous fûmes assez long-temps sans être logés. L'officier qui commandait cette ville nous reçut fort mal, et il annonça à *Wolongow* que le lendemain nous partirions pour *Smolensko*, escorté par un bataillon qui partait pour cette ville.

Le 30, le capitaine qui devait nous conduire vint nous voir le matin, et nous annonça notre départ pour dix heures. Cet homme avait une assez mauvaise figure, et ne parlait ni français ni allemand.

A dix heures, nous prîmes congé de notre officier de cosaques, et nous partîmes pour *Smolensko*. Je ne dis rien du pays que nous avons traversé pour nous rendre du *Niéper* à *Smolensko* : ce pays ressemble tout à fait à la *Pologne*. Nous arrivâmes à Smolensko à minuit, après avoir traversé l'armée russe, qui était en position devant cette ville. Nous ne vîmes rien des ouvrages des Russes devant cette place attendu que la nuit était très-obscure. Ce que nous remarquâmes fut seulement les cris d'allarme en usage dans cette armée. Cette manière épouvantable de crier me paraît appartenir plutôt à une armée de sauvages, qu'à une armée régulière.

A minuit, nous fûmes reçus par le général qui commandait dans cette ville. Il nous annonça que nous serions mal logés cette nuit, parce qu'il était trop tard : mais il me pria de lui demander ce dont nous aurions besoin. Alors je le priai d'envoyer un chirurgien pour panser mes soldats et moi-même, attendu que depuis trois jours nous n'avions pu encore être pansés. Il me promit un chirurgien qui, effectivement, arriva à deux heures du matin. Je le priai de panser premièrement mes soldats, et entr'autres quatre qui étaient fort en danger, et de venir me panser ensuite. Tout se fit comme je l'avais désiré, et deux heures après on me mit le premier appareil.

La blessure de la cuisse et celle du bras étaient très-légères ; mais celle du côté avait pénétré dans la poitrine. Le premier pansement me fit assez souffrir. Ce chirurgien me promit de venir me visiter dans la journée : le reste de la nuit se passa assez mal.

Le 31, on vint nous chercher sur les sept heures, pour nous faire changer de logement. On nous conduisit chez un *pope* (curé grec), qui fit d'abord quelques difficultés de nous recevoir ; cependant nous fûmes installés dans une chambre, où il était impossible de coucher cinq sur le plancher. A midi, le docteur vint me voir pour la seconde fois. Nous n'avions pas

mangé depuis vingt-quatre heures ; et, comme la fatigue et le malheur ne remplissent pas l'estomac, je fis des réclamations au capitaine auquel nous étions confiés, et il remit de l'argent au *pope*, qui nous donna à manger sur les cinq heures du soir.

Le 1.er août, nous fûmes visités toute la journée par des officiers russes ; quelques-uns nous traitèrent assez bien, mais le plus grand nombre nous insulta. Il fallut se coucher comme on put. Le lendemain, j'eus la fièvre de suppuration. Notre commandant revint, et nous annonça notre départ pour *Moscow*. Il me dit que le général me permettait de rester à l'hôpital, ainsi que quatre de mes chasseurs, qui étaient hors d'état d'être transportés.

L'idée de rester à l'hôpital me plut d'abord assez ; j'avais l'espoir que l'armée française s'avançant, je pourrais être repris ; mais mes camarades m'observèrent que *Smolendko* serait sûrement le théâtre d'une bataille, et que les officiers français seraient très-exposés au milieu de l'armée ennemie, dans le cas où elle serait obligée d'abandonner la position et les prisonniers. Je reconnus la justesse de leurs réflexions, et j'annonçai au capitaine, que je croyais pouvoir supporter le transport, et à quatre heures nous partîmes pour *Moscow*.

J'avais une bien triste idée de la *Moscovie*; je croyais ce pays affreux; jugeant des Russes par ceux que j'avais vus en *France* et en *Allemagne*, je m'imaginais les habitans partout civilisés; mais mon voyage m'a prouvé tout le contraire. Le pays, depuis *Smolensko* jusqu'à *Moscow*, est très-beau et très-bien cultivé; les villages sont grands et bien bâtis; dans chaque village on voit une jolie église grecque, bâtie sur un joli modèle; en un mot, les maisons sont aussi agréables et aussi commodes que peuvent l'être des maisons en bois. L'église est presque toujours en pierre; mais lorsqu'elle est de bois, elle est encore très-agréable à l'œil.

Les habitans de la *Moscovie*, quoique les plus civilisés de tout l'empire, ressemblent assez à des sauvages; le costume est propre et assez riche; tous les paysans portent la barbe; leurs longs habits leur donnent assez l'air des peuples orientaux. Les femmes sont laides et très-brunes; les manches de leurs chemises sont d'une largeur excessive, et toujours de couleur différente de celle de l'habit.

Je reprends le cours de mon voyage. Nous passâmes le *Niéper* au-dessus de la ville de *Smolensko*; nous trouvâmes les Russes occupés à construire trois ponts sur le fleuve, ce qui

nous annonça qu'ils méditaient déjà leur retraite. Nous fîmes ce jour-là une très-petite journée.

Le 3, nous arrivâmes dans un mauvais village, où nous trouvâmes à peine de quoi subsister. Le 4, le capitaine chargé de nous conduire nous rejoignit avec sa femme ; elle était horrible et méchante, mais elle parlait allemand, ce qui me donnait du moins la possibilité de communiquer avec notre conducteur.

Je lui fis demander si le gouvernement n'avait pas pris des mesures pour assurer notre subsistance ; il me dit que l'empereur n'avait pas fait connaître ses intentions ; mais que, provisoirement, le général commandant à *Smolensko* lui avait remis 30 *copecks* par jour pour les officiers, et que les soldats seraient nourris par les paysans. La somme accordée pour notre nourriture répond à 6 sous de France. Je représentai à l'officier l'impossibilité de vivre avec cette somme ; il m'offrit de garder cet argent, et de se charger de notre nourriture : j'acceptai avec grand plaisir sa proposition.

Cet officier, tout le temps qu'il fut chargé de notre conduite, faisait fournir le matin, par les paysans, du pain et du lait, que bien entendu il ne payait pas, et le soir il nous donnait deux poules et du pain, que les soldats avaient volé en route : il profitait, de cette ma-

nière, de l'argent qu'on lui avait remis pour nous.

Quant aux soldats prisonniers, ils recevaient quelquefois une livre de pain par jour et le plus souvent rien du tout.

Le 5, nous arrivâmes à *Wiessnar*, première ville du gouvernement de *Moscow*; cette ville est grande et jolie : elle était remplie de blessés de la bataille de *Witepsk*, et de bataillons de milice. Nous y fûmes assez mal logés. Le soir un sous-officier vint me chercher pour aller me faire panser à l'hôpital.

Il fallut, pour m'y rendre, traverser cinq ou six mille blessés russes. Ils firent peu d'attention à moi; mais lorsque je traversai les bataillons de milice, il me fallut essuyer mille insultes : heureusement j'évitai les coups que quelques-uns de ces barbares voulurent me porter; enfin, j'arrivai à l'hôpital, où je fus pansé. Pour revenir à mon logement, il me fallut traverser de nouveaux convois de blessés; les femmes de la ville étaient furieuses; elles ne cessèrent, en leur langage de m'accabler d'injures. Enfin, je regagnai, mais non sans danger, vingt-cinq de mes camarades.

Le 6, nous logeâmes dans un mauvais village, et le 7, nous arrivâmes à *Dorogobouche* dans le milieu de la nuit : le commandant de

place nous traita fort mal. Cette ville, ainsi que *Viesmar*, ont été brûlées peu de jours après.

Le 7, mauvais logement. Nous arrivâmes le 8 à *Sasky*; cette ville est une des plus jolies du gouvernement de *Moscow*; nous y fûmes assez bien logés; nous reçûmes beaucoup de visites, presque toutes de gens honnêtes : nous y restâmes la journée du 9. Le matin, il vint un chirurgien me panser; il était envoyé, me dit-il, par M. le major.

Le 10, nous partîmes; en route nous rencontrâmes un officier supérieur, qui nous salua. Quelques instans après, nous le trouvâmes occupé à parler, avec assez de véhémence à nos soldats. A la halte, cet officier vint nous dire que M. le major nous invitait à dîner. Nous fûmes chez lui; là, nous trouvâmes un jeune homme qui ne parlait pas français, mais qui nous y fit dire, par son adjudant, beaucoup de choses aimables.

Nous fîmes un très-bon dîner. Comme nous allions nous mettre en marche, le même jour, il nous fit dire que l'officier qui nous conduisait, était de son bataillon, et qu'il donnerait des ordres pour que nous fussions bien traités.

Le 11, à la halte, le major nous annonça qu'un seigneur russe l'avait prié de venir dîner chez lui et de nous y conduire. Prêt à entrer,

dans son château, le seigneur, voyant des officiers français prisonniers, s'écria qu'il y avait du mal-entendu dans son invitation; qu'il l'avait prié à dîner avec les officiers de son bataillon, mais non avec les prisonniers français; que sa femme ne pouvait se décider à nous voir; de plus, qu'il craignait, s'il nous donnait à dîner, qu'on ne l'accusât d'être mauvais patriote. Notre bon major déclara qu'il n'accepterait pas un dîner que nous ne partagerions pas; qu'il avait heureusement son cuisinier, et qu'il allait nous faire faire à dîner: il nous fit faire, en effet, très-bonne chère.

Le soir, nous couchâmes dans un village, et nous eûmes encore la table du major; mais, grâces à lui, tandis que nous vivions fort bien, nos pauvres soldats mouraient de faim.

Le 12, nous couchâmes à Mojaisko ou Moskowa, lieu célèbre par la bataille de ce nom, qui se donna en avant de cette ville, trois semaines avant notre départ. Nous fûmes avec acharnement insultés par la canaille de cette ville; nous remarquâmes dans la foule un vieux *pope* qui animait le peuple contre nous. Cette ville a été brûlée par suite de la bataille.

Le soir, nous soupâmes encore chez le major. Le 13, nous ne le vîmes pas, et nous fûmes extrêmement mal; nos soldats ne reçurent pas de

vivres. Six désertèrent dans la nuit; on fit beaucoup de recherches, on ne put découvrir leurs traces.

Le 14, le commandant de l'escorte fit assommer de coups de bâton les malheureux soldats qui étaient de garde auprès des prisonniers. Nous nous mîmes en marche vers les dix heures du matin. Nous traversâmes le jour la ville de . . . . . , et nous fûmes très-bien traités par ses habitans. Le soir, nous arrivâmes dans un village où nous séjournâmes le lendemain. Ce fut dans ce village où nous vîmes toute la cruauté du conducteur du convoi. Les prisonniers furent entassés dans de petites chambres où il leur était impossible d'être tous assis. Il fallut passer deux jours dans ces cachots, sans qu'il leur fût permis d'en sortir, sous aucun prétexte, et tous ces malheureux étaient attaqués de la dyssenterie.

Le 16, nous couchâmes à une lieue de Moskow. Le major, qui avait envoyé son adjudant dans cette ville pour annoncer notre arrivée, reçut l'ordre de nous loger dans un village à une lieue de la capitale, situé sur la droite de la route. Le peuple était tellement animé contre les Français, que le gouverneur disait ne pas répondre de notre vie, si nous entrions dans la ville.

On forma de suite un détachement de vingt hommes et un officier pour nous conduire à

Colomna. Le major Rouban, c'était son nom, me témoigna tous ses regrets d'être obligé de nous quitter; il me fit présent d'un bonnet de police, et il me prêta cinquante roubles. Le soir, nous arrivâmes dans le village où nous devions coucher; c'était un dimanche. Bientôt le village fut plein de voitures qui venaient de Moscow. On allait voir les Français comme des bêtes curieuses; beaucoup d'injures et quelques marques d'intérêt, voilà tout ce que nous trouvâmes près de la capitale. Le commandant de Moscow vint nous voir; il ne voulut jamais nous parler français; il nous annonça la fin de nos maux, et nous dit que Colomna, lieu de notre destination, était une très-jolie ville où nous serions très-bien.

Le 17, à quatre heures du matin, nous nous mîmes en marche pour Colomna, sous la conduite du prince Gernicheff, jeune officier russe. Nous quittâmes notre barbare conducteur, et nous fûmes confiés à un jeune homme. Voilà du moins un grand fardeau de moins, doivent dire ceux qui liront ces lettres, surtout si c'est une femme: un homme de qualité et jeune, est toujours bon. Mais pour fixer de suite leur opinion, sachez que Gernicheff n'est autre chose qu'un prince tartare, et que les princes de ces messieurs sont bien dignes de les commander. Plus cruel et

plus fripon que tous les aventuriers de l'Asie ensemble, notre prince était le plus infâme coquin qu'il fût possible de trouver.

C'est pour ne plus parler de ce tartare, que je le peins ici; car, dans les premiers jours, nous n'eûmes point à nous plaindre de lui : ce ne fut qu'à notre départ de *Colomna* que nous apprîmes à le connaître.

Je voudrais pouvoir vous décrire la capitale de la *Russie*; mais quoique depuis quatre heures du matin jusqu'à dix, nous n'ayons fait que tourner autour de la ville, nous ne sommes pas entrés dedans. Cette ville est immense : on y compte une quantité prodigieuse de clochers; quelques-uns se font remarquer par leur dorure, d'autres par leurs brillantes couleurs : mais c'est tout ce que nous avons pu voir de la ville. Les portes de *Moscow* sont très simples; elles étaient gardées par des dragons.

A dix heures, nous passâmes la *Moskowa* sur un pont de bois. Cette rivière traverse *Moscow*, et nous prîmes la route de *Ressanne*. Toute la ville est entourée de champs de légumes, cultivés par des *Allemands*. Nous couchâmes le soir dans un joli village, où nous fûmes bien accueillis. Les habitans furent très-honnêtes et très-humains; il semblait qu'ils eussent été posés

là tout exprès pour faire contraste avec ceux que nous devions voir le lendemain.

Le 18, nous traversâmes une seconde fois la *Moskowa*; de l'autre côté de cette rivière commence un vallon délicieux. On voyage constamment pendant quinze lieues au milieu d'une prairie charmante, ombragée çà et là par des arbustes ou des arbres à haute futaie. Elle a trois lieues de large, et elle est couverte de villages bien bâtis et bien peuplés.

Les habitans de ces villages sont riches et bien couverts; mais ce sont des hommes vindicatifs et cruels, au milieu desquels nous avons couru les plus grands dangers. Les habitans d'un village nous accompagnaient jusqu'à ce que les habitans du village voisin furent venus au-devant de nous. Alors les anciens nous quittaient; mais ce n'était pas sans nous accabler d'injures et de pierres, ou sans nous cracher au visage.

Une jolie fille, très-jeune, me disait *que son plus grand plaisir serait de m'arracher les yeux avec ses ongles*. Elle terminait ces douceurs par me cracher à la figure, puis elle faisait place à une autre mégère. Nos Français avaient quelquefois envie de se fâcher, puis ils disaient quelques bons mots; on avait des momens de gaîté, et chacun, tout bas, plaignait son triste sort, et invoquait le retour de la nuit. Enfin, toute

la journée, il fallut essuyer un pareil traitement. Le soir, nous arrivâmes à *Brouiska*, qui n'a rien de remarquable que le *haras* impérial. Nous y fûmes tout aussi insultés que dans le vallon, et, de plus, renfermés jusqu'au lendemain sans manger.

Le 19, nous partîmes à jeun, et nous fîmes encore quelques werst avant de déjeûner. Nos soldats périssaient de fatigue et de besoin ; le soir, nous couchâmes dans un village, à deux lieues de *Colomna*.

Le 20 mars, nous nous rendîmes à *Colomnna*, notre destination; nous fûmes reçus par le commandant de la place, à la porte de la ville. Il nous fit passer dans toutes les rues pour nous faire voir. Après cette promenade, dans laquelle nous fûmes très-insultés par les habitans, ce commandant nous invita à dîner. Nous trouvâmes dans sa maison une douzaine de bourgeois fort honnêtes. Le commandant nous dit qu'il avait été lui-même prisonnier de guerre, et qu'il savait comment on devait traiter les malheureux.

Il nous annonça que l'empereur nous accordait un rouble de traitement par jour; il nous fit loger ensuite dans une fabrique de soie tous les cinq ensemble. Au bout de quelques jours, nous fûmes assez bien installés pour des malheureux prisonniers.

Le commandant de la place nous faisait re-

mettre tous les jours cinq roubles pour nos appointemens. Cette somme, pour l'achat des vivres, équivaut à dix francs de notre monnaie. La moitié de cette somme était employée pour vivre, et l'autre moitié pour acheter des chemises et autres effets. Le commandant m'avait permis de prendre un soldat avec moi pour faire la cuisine: grâces à son attention et à mes conseils, nous vivions passablement.

Pour boisson nous étions réduits au *quasse*. C'est une liqueur faite avec de la farine fermentée; elle est peu agréable, mais saine. Nous nous couchions de fort bonne heure sur une toile remplie de paille fraîche sur laquelle chacun de nous tâchait d'oublier ses chagrins.

Nous étions depuis huit jours dans notre fabrique de soie, lorsqu'on nous fit changer de logement. Nouvelle promenade dans la ville, et nouvelles insultes à recevoir: nous fûmes cependant logés chez un brave homme avec lequel il nous fut défendu de parler.

Les affaires des *Russes* allaient de mal en pis: chaque jour nous voyions des centaines de voitures traverser la ville, et fuyant l'approche de notre armée: cependant nous ne savions rien de ce qui se passait.

Un jour il vint dans notre chambre un gentilhomme russe qui nous demanda si les Français

traitaient bien les prisonniers. Sur notre réponse affirmative, il envoya chercher une bouteille de liqueur, et tout en buvant avec nous, il nous avoua qu'il craignait que son fils ne fût prisonnier des Français : il nous dit que notre armée avait gagné une bataille près de *Moscow*, et qu'elle était prête à entrer dans cette ville. Notre joie était à son comble : tout était en désordre dans la ville; on ne parlait pas de nous transporter, et notre armée n'était éloignée de nous que de vingt-cinq lieues. Le même jour il arriva un général d'artillerie avec cinquante pièces de canon, qui battait en retraite de *Moscow*.

Le 17 août, nous fûmes encore changés de logement; aussi nous fûmes mieux logés. Le 18 nous apprîmes que tous les habitans de la ville fuyaient, et pas d'ordre de départ pour nous. Le plus grand désordre était dans la ville; le peuple forcé de l'abandonner était furieux et notre position devenait à chaque instant plus critique.

Le soir, un jeune soldat de la ville arriva blessé, et il l'avait été près de *Moscow*. Son frère demeurait près de notre logement, et nous entendions les cris de toute la famille; il se fit un rassemblement assez tumultueux à notre porte, et nous n'avions, pour veiller à notre sûreté, que deux soldats : enfin la nuit arriva; nous étions aux écoutes, lorsque je m'aperçus que notre rue

se remplissait d'hommes armés de piques; un groupe de plusieurs centaines d'hommes s'arrêta devant notre porte; les cris du peuple, l'obscurité de la nuit, tout nous annonçait que cette populace avait envie de faire main-basse sur nous.

M. B..., officier de ma compagnie, qui avait été prisonnier des *Espagnols* pendant deux ans, et qui, durant ce temps, avait failli cent fois être assommé, nous dit : que l'effervescence du peuple russe, ressemblait beaucoup à la rage des Espagnols. Notre crainte fut à son comble lorsque nous vîmes une vingtaine d'hommes armés de piques, ouvrir précipitamment notre porte, et entrer dans l'intérieur de la cour; chacun de nous aussitôt s'arme de la première chose qui lui tombe sous la main, et se dispose à se défendre de son mieux.

Cependant cinq minutes s'étant écoulées, et n'entendant pas de bruit, l'un de nous fut reconnaître ce qui se passait; il nous rapporta que les gens qui nous avaient tant effrayés étaient des soldats de milice qui battaient en retraite de *Moscow*, lesquels étaient harassés de fatigue, et qu'ils étaient logés pour une nuit dans notre maison; qu'ils étaient déjà couchés dans notre cuisine, et dormaient très-paisiblement. Nous nous renfermâmes dans notre chambre, et passâmes la nuit très-tranquillement. A la pointe du

jour, le tambour se fit entendre, et nous débarrassa de nos voisins les miliciens; à neuf heures tous avaient quitté la ville.

Déjà l'arrière-garde *russe* était en vue de la ville, et pas d'ordre de départ; notre espoir d'être repris, était à son comble, lorsqu'à onze heures un officier nous annonça, d'un air tout effrayé, que les Français arrivaient et qu'il fallait partir de suite: cette nouvelle nous plongea tous dans le plus grand chagrin; il fallut cependant se disposer à partir.

Lorsque nous fûmes prêts, un soldat m'apprit qu'il était arrivé dans la nuit un nouveau convoi de prisonniers; je m'empressai d'aller visiter mes compagnons d'infortune; je trouvai cent cinquante hommes de divers régimens pris la veille de la bataille de la Moskowa, et six officiers, savoir: deux officiers du 11.e de hussards, un commissaire des guerres, deux officiers d'infanterie de ligne, et un chef d'escadron des lanciers Polonais, nommé *Mikelly*, que j'avais beaucoup connu à *Varsovie*, et qui, en me voyant parmi les prisonniers, s'approcha de moi, m'embrassa avec la plus grande effusion de cœur, en me disant, qu'il se trouvait trop heureux de me rencontrer et de pouvoir faire route à côté de moi. Je fus charmé de me lier de nouveau avec ce jeune homme qui, à beaucoup d'esprit, joint une

âme aimante et bonne; et de me trouver avec des prisonniers faits après moi, et qui pouvaient me donner des nouvelles de notre armée.

Ce nouveau transport fut réuni au nôtre, et notre petit cercle se trouva ainsi augmenté; une vérité fâcheuse, mais que j'ai éprouvée souvent, c'est qu'il est plus facile d'être malheureux avec un grand nombre de personnes que de l'être seul.

Les apprêts du départ furent bientôt faits: on nous annonçait que la colonne allait se diriger sur *Ressanne*. Cette ville est distante de *Colomna* de cent werst; nous arrivâmes sur les bords de l'*Auka* vers les quatre heures. Cette rivière est très-considérable, et se jette dans le *Wolga*; nous fûmes obligés de laisser passer un train d'artillerie; enfin nous passâmes nous-mêmes et fûmes nous coucher dans un village. De *Colomna* à *Ressanne* nous fûmes très-peu insultés: l'effervescence du peuple n'existait que dans la *Moscovie*; le reste de la *Russie* était très-tranquille, si l'on en excepte les villes du gouvernement.

Le 22, nous arrivâmes à *Ressanne*, chef-lieu du gouvernement de ce nom. Le pays entre *Colomna* et cette ville est peu peuplée, attendu que l'eau y est très-rare et que les villages ne sont situés que sur un ruisseau ou petite rivière: cette ville est jolie et grande. Nos soldats furent

renfermés dans la galerie de cette ville, et les officiers furent logés dans une espèce de collége, où nous fûmes très-mal.

Le soir on nous annonça que nous partirions pour le gouvernement de *Tombow* : notre Prince tartare nous pria de le demander au gouverneur, parce qu'il avait appris qu'on voulait le remplacer par un officier de garnison; nous fimes la sottise de céder à ses instances; le gouverneur le laissa près de nous, jusqu'alors nous n'avions point eu à nous plaindre de lui.

A midi, nous nous mîmes en route pour *Tombow*; cette ville est à 270 werst de *Ressanne*.

En partant, nous convînmes avec notre tartare que nous lui donnerions un demi-rouble pour qu'il se chargeât de notre nourriture : voilà le commencement de nos infortunes. Nous reçûmes les premiers jours à peu près de quoi vivre; mais bientôt il nous fut impossible d'exister avec ce qu'il nous faisait donner; la ration devenant chaque jour plus petite, il fallut aller lui faire des représentations; il nous répondit que les vivres étaient extrêmement chers, et qu'on ne pouvait pas nous en donner davantage. Alors je lui déclarai que nous ne voulions plus qu'il se chargeât du soin de nous nourrir, et que nous y pourvoierions nous-mêmes; il y consentit avec peine, parce que faisant fournir les vivres

par les paysans, il ne les payait pas; voilà pourquoi en même temps il ne forçait pas les paysans à nous donner suffisamment.

Le lendemain il défendit aux soldats qui étaient chargés de nous surveiller, de ne nous laisser sortir de nos logemens sous aucun prétexte. En même temps il donna l'ordre au fourrier de défendre aux paysans de nous céder des vivres. Notre hôte ne voulant rien nous vendre, je fus chez *Gernicheff* lui dire qu'il était affreux de défendre qu'on nous vendît des vivres, et qu'aussitôt mon arrivée à *Tombow* je porterais des plaintes au Gouverneur. Il m'assura n'avoir pas donné l'ordre, et devant moi il ordonna de nous vendre tout ce dont nous aurions besoin; mais, en particulier, il invita tous les marchands à ne nous rien livrer qu'au prix le plus exhorbitant.

Le temps devenait froid et pluvieux, et notre costume ne nous garantissait pas des intempéries de la saison. Je projetai d'acheter une pelisse à *Coslow*.

En arrivant dans cette ville, nous rencontrâmes un millier de prisonniers *turcs* faits en *Moldavie*. Un *Emir* qui me prit pour un *Mameluck* vint me parler *arabe*; il voulait absolument que nous fussions compatriotes. Le capitaine *Mikelly* qui connaissait un peu cette langue, parvint à le détromper; nous rîmes beaucoup de cette méprise.

Cet instant nous procura une douce satisfaction ; mon ami parut oublier ses malheurs et jouir d'un instant de gaîté.

Notre *Tartare* ne voulut jamais permettre que nous puissions acheter nos pelisses nous-mêmes aux marchands de la ville ; nous fûmes obligés d'accepter celles qu'il nous vendit lui-même et sur lesquelles il gagna un tiers.

Nous quittâmes *Coslow* assez munis de vivres et enfin vêtus chaudement. Tout fut assez bien depuis cette ville jusqu'à *Tombow*. Cependant deux de nos soldats désertèrent et plusieurs moururent des suites de leurs blessures.

En arrivant à *Tombow*, nos soldats furent renfermés dans les galères de la ville. Quant aux officiers, ils furent mis dans un cachot froid et humide. Il nous fut impossible d'obtenir ce jour-là ni vivres ni paille ; nous passâmes une nuit affreuse. Le lendemain, on vint nous chercher à midi pour nous loger chez les habitans.

Moi, quatre de nos camarades et *Mikelly* furent logés dans un cloaque ; les cinq autres furent placés dans une petite chambre assez propre, mais si petite que deux hommes y eussent été à l'étroit. Nos malheureux soldats restèrent dans cette ville cinq jours sans recevoir ni vivres ni argent. Plusieurs moururent de faim, mais tous vendirent leurs habits pour acheter du pain.

On avait réuni au même lieu à-peu-près cent officiers et deux mille soldats, et nous étions les mieux : jugez de la position des autres!

Enfin, le cinquième jour on nous donna de l'argent et on nous permit de sortir pour aller voir nos camarades; nous trouvâmes les officiers encore plus mal que nous. Nous en vîmes vingt logés dans un corps-de-garde; dix couchaient sur le lit de camp et dix dessous.

Je vis le géuéral St.-G.... qui lui-même était mal et traité sans le moindre égard. Le neuvième jour de notre séjour à *Tombow*, on distribua à tous les prisonniers une pelisse de peau de mouton, une paire de bas et une paire de bottes.

Le dixième jour, nous partîmes pour *Oriembourg*, ville située sur le fleuve *Ural*, frontière de la Tartarie indépendante. Nous devions passer par les gouvernemens de *Pinza* et de *Siberski*. Le froid commençait déjà à se faire sentir; notre Tartare continuait ses mauvais traitemens et notre position devenait icsupportable. A *Kersanow* nous fûmes très-maltraités par les bourgeois chez lesquels nous fûmes logés; nous ne pûmes jamais obtenir de paille pour nous coucher. Le lendemain nous ne partîmes qu'à midi, quoique nous eussions une grande journée à faire; la nuit nous prit à quatre heures. Les soldats qui avaient marché dans la boue refusèrent de dépasser un

village devant lequel nous nous trouvions. Malgré les ordres réitérés de l'escorte, malgré les coups que ces malheureux recevaient, rien ne pouvait les décider à se mettre en route. Cependant les Français conservaient toute leur gaîté, oubliant la position cruelle dans laquelle ils se trouvaient, il leur parut plaisant de ne répondre aux coups et aux injures que par *Beé.. Beé..* faisant allusion aux peaux de moutons dont ils étaient couverts. Les *Russes* frappaient sur ces peaux de mouton, qui fort heureusement enveloppaient nos malheureux prisonniers qui en affectant le bêlement des moutons, riaient aux éclats. Le sergent de l'escorte vint me prier d'employer mon autorité pour faire marcher les hommes. Je parcourus les rangs avec le capitaine du II.e des hussards et *Mikelly* pour inviter les prisonniers à se mettre en route, et après nombre de plaisanteries et des *Beé* long-temps prolongés, ils se décidèrent enfin à se mettre en marche. Je fis le reste de la journée à pied, et nous arrivâmes à neuf heures du soir.

Tout le pays entre *Tombow* et *Pinza* est bien cultivé et très-peuplé; tout paraît se ressentir de la bonne administration du prince *Galitzin*, gouverneur de cette province. En arrivant à *Pinza*, notre Tartare donna des ordres très-sévères à nos gardiens pour que nous ne puissions

pas voir le gouverneur. Cependant nous avions le projet d'aller lui porter nos plaintes : nous savions que c'était un homme très-juste.

Le soir, le prince nous envoya du vin, du pain blanc et de la liqueur; nous reçûmes aussi ce même jour la visite d'un Français établi en *Russie*, mais exilé de *Saint-Pétersbourg* depuis le commencement de la guerre. Ce Français bel-esprit, qui se donnait pour l'auteur d'un voyage sentimental, et qui devait plutôt sa disgrâce à ses galanteries qu'à sa politique, nous fit un accueil charmant, et nous passâmes la soirée ensemble. Cependant il fut obligé de nous quitter plus tôt qu'il ne l'eût désiré. Nous reçûmes une visite de la police, et on lui signifia de se retirer.

Nous ne pûmes ce jour-là voir le gouverneur; mais le lendemain nous échappâmes à notre gardien et nous fûmes lui rendre visite. Le Gouverneur écouta nos plaintes et promit qu'il allait donner l'ordre à notre conducteur de nous conduire avec plus d'humanité; mais telle est la mauvaise police de ce pays, que le Tartare en sortant de chez le Gouverneur, nous déclara qu'il saurait se venger, et que bien loin de nous mieux traiter, nous serions encore plus mal.

Sa première fureur tomba sur notre gardien, il lui fit donner quatre cents coups de bâton; puis il nous donna un soldat auquel il recom-

mandé de nous tourmenter le plus qu'il pourrait.

Cette journée se passa sans que ce soldat trouvât l'occasion d'exécuter les ordres de son chef. Le lendemain, étant allés boire un verre d'eau-de-vie sans sa permission, il vint dans la maison où nous étions, et nous ordonna de sortir ; il se permit de nous menacer ; mais un geste assez expressif de ma part, le fit sortir pour aller chercher main-forte.

En retournant au détachement, nous le trouvâmes accompagné de quelques soldats ; il nous dit beaucoup d'injures ; la chose en vint au point qu'il frappa de coups de baguette le capitaine du 11.e Nous tombâmes sur lui, et, si ses camarades ne l'eussent pas entouré, nous lui eussions fait un mauvais parti.

Quelques jours après, ce soldat demanda pardon à mon camarade, et lui dit que c'était son officier qui lui avait ordonné de nous maltraiter ; que, de son propre mouvement, il était incapable de nous manquer.

Le même jour, deux officiers du détachement formèrent le projet de déserter, mais un événement inattendu les empêcha d'exécuter ce projet. Ils durent en rendre grâces à la providence, car ce jour-là la terre se couvrit

d'une si grande quantité de neige, qu'ils auraient infailliblement péri en chemin.

La seule ville un peu considérable entre *Pinza* et *Sibersky*, est *Okerson*. Nous fûmes traités dans cette ville chez deux gentilshommes fort honnêtes. Cette ville est éloignée de cent cinquante werst de *Pinza* et cent de *Sibersky*. Notre conducteur fut assez tranquille pendant ce trajet, et nos gardiens assez honnêtes.

Au bout de quatre jours, nous arrivâmes à *Sibersky*, située sur la rive droite du *Wolga*: c'est un chef-lieu de gouvernement. Le *Wolga* séparait jadis l'Europe de l'Asie; mais les Russes ont reculé les bornes de l'empire jusqu'au fleuve *Ural* et aux montagnes de ce nom.

Quelle fut ma douleur, en me réveillant le lendemain à *Sibersky*, de ne plus trouver à côté de moi le major *Mikelly*! Je le cherche, je l'appelle, je le demande à tous mes camarades....... *Mikelly* n'était plus avec nous; il avait pris la route de C....; un billet, que je trouvai dans une des poches de ma pelisse, me confirmait cette cruelle séparation. Il était ainsi conçu:

« Je vous quitte, mon cher ami N.....; il » est temps de fuir et de me rapprocher de mon » *Alexiowna*. Je ne vous ai point parlé de » mes projets.... vous auriez combattu ma ré-

» solution..... L'amie de votre cœur est sans
» doute dans votre patrie.... vous la reverrez
» un jour..... *Alexiowna* n'est point née en
» Pologne; elle est russe..... je veux la revoir
» encore une fois..... puis je saurai mourir.

» *P. S.* » Je connais le pays que je vais par-
» courir. Le monstre qui m'a perdu dans des
» temps moins malheureux, m'introduisit dans
» la société de quelques personnages impor-
» tans : j'en profiterai..... Bientôt vous aurez de
» mes nouvelles ; je ne vous perds pas de vue,
» Adieu. » . . . .

Je ne pus retenir mes pleurs; je déchirai la lettre dont je conservai les morceaux dans mes mains, et, en sortant de *Sibersky*, je les jetai dans un large ruisseau qui coulait avec rapidité au bord de cette ville.

Le 24, nous passâmes la *Wolga* à *Samora*; ce fut dans cette ville que nous entrâmes en *Asie*. Elle est située à deux cents *werst* de *Sibersky*. Les Russes possèdent, en *Asie*, une étendue prodigieuse de pays. Quelques gouvernemens sont remarquables par leur fertilité. *Casan*, *Seratow*, *Astracan*, sont des provinces très-riches en produits, mais malheureusement peu peuplées.

Ce pays est couvert de nations qui ont toutes une physionomie et une religion différente; les

plus considérables sont les *Tartares agricoles*, les *Basquirs*, qui suivent la religion de *Mahomet*. Ils ont, à *Casan*, des mosquées très-belles et très-riches. Les *Cosaques* de l'*Ural*, les *Mordois*, les *Thauwatz*, les *Theremis* et les *Calmoucks*; peuples que j'essayerai de vous faire connaître, si le destin me conduit au milieu d'eux.

Tout ce pays fut réuni à l'empire de *Russie* par le grand *Ivan*; le gouvernement y a fait beaucoup d'établissemens de villages russes; on a fait des concessions à de vieux soldats; on a envoyé dans ces contrées des mauvais sujets, que l'on a forcés de défricher; beaucoup de seigneurs y ont transporté des paysans, ce qui fait que la population *russe* y est assez considérable.

On trouve aussi beaucoup de petits *Russes*; ce sont des Polonais du rit grec, que la persécution des catholiques a forcés de se réfugier dans ces provinces. Je reprends la suite de mon voyage.

Le 25, nous quittâmes *Samora*, pour nous rendre à *Oriembourg*; nous ne suivîmes pas la grand'-route, nous la laissâmes à gauche, et nous prîmes une traverse, qu'on nous dit être plus courte; nous marchâmes jusqu'au 29, et nous arrivâmes au village de K....., où nous reçûmes l'ordre de nous arrêter pour passer

l'hiver. Ce fut dans ce village que commença véritablement notre malheur; jusques alors nous avions toujours voyagé; notre déplacement continuel, la vue de nouveaux objets, empêchaient de nous apercevoir de notre position; mais ce fut à compter de ce jour que nous fûmes véritablement prisonniers. Dans les fers, chacun se fait une occupation qui puisse le distraire et adoucir ses infortunes; je fis le projet d'écrire à mes amis, et de leur donner des détails sur la vie que je menais en ce pays; sur les mœurs, les usages des gens qui m'entouraient. J'ai dû souvent à ce stratagème des momens très-agréables. Je me persuadais que je pourrais mettre mes lettres à la poste et recevoir des réponses; cette idée me plaisait et m'occupait beaucoup; cependant je savais, à n'en pas douter, que toute communication m'était interdite.

D'après les ordres du gouverneur militaire d'*Orenbourg*, nous fûmes obligés de nous arrêter à K...., pour passer l'hiver; le froid était excessif, et nous ne pouvions plus, sans danger, continuer notre route. Quatre de mes camarades et moi, obtinrent une chambre très-petite, mais logeable: ce qu'il y eut de plus avantageux, c'est que nous n'avions pas de paysans dans notre chambre; nous trou-

vions à nous procurer des vivres de bonne qualité et à bon marché. On nous disait que nous devions aller rejoindre un détachement de Polonais, prisonniers, cantonnés à soixante-quinze *werst* d'ici. Serions-nous forcés de rester dans un mauvais village de la *Tartarie*, où nous sommes depuis neuf jours, et où nous sommes menacés de passer tout l'hiver !

Ce village a été déjà occupé par plusieurs officiers polonais qui nous précédaient. L'un d'entre eux attaqué d'une fièvre inflammatoire, y est mort, et y a été enterré. Depuis deux jours j'étais d'une tristesse affreuse; malgré les efforts de mes camarades, rien ne pouvait me faire sortir de la position pénible dans laquelle je me trouvais. Le commissaire des guerres, notre compagnon d'infortune, vint nous annoncer que le 4 décembre étant le jour de sa naissance, il voulait nous réunir tous et nous traiter. J'étais si triste, que si je n'avais craint de faire de la peine à mes compagnons d'infortune, je ne me serais pas rendu à cette réunion; mais je dus céder à l'amitié, et cependant rien ne put m'arracher à la tristesse qui me dévorait. Je fus persécuté par mes camarades, pour savoir la cause de mon chagrin; il fallut céder à leurs instances, et voici l'aveu que je leur fis : Une idée me tourmente; je crains de mourir dans ce pays;

je ne puis supporter l'idée de terminer mes jours dans les fers, loin de tout ce que j'aime; permettez-moi, si je meurs, de ne pas me livrer aux Russes, qui me jetteront dans le premier bois venu, mais de me faire enterrer : je ne puis m'empêcher d'être révolté de la pensée d'être dévoré par les loups et les corbeaux !...... Tous mes camarades, en riant, me promirent de me faire des obsèques superbes.... Je ne savais quelle maladie se préparait..... La nature, qui voulait me conserver, accéléra cependant la crise si redoutée..... Hélas! je ne savais si je devais me réjouir de cet événement; j'avais fait facilement le sacrifice de ma vie; je cédais à l'impérieuse nécessité; il est si aisé de mourir dans la position où je me trouvais..... Je ne saurais définir le mal qui me dévorait depuis long-temps; un sentiment profond de tristesse s'était emparé de mon âme; ma gaîté m'avait abandonné, je désirais, et nul objet ne fixait mon choix; je voulais me distraire et je pleurais. Mes camarades, en style familier, me disaient que *j'avais la maladie du pays*. Un chirurgien polonais, qui a pris soin de moi, et avec qui je m'entretenais lorsque je fus guéri, me disait un jour que les savans, en France, désignaient le mal qui m'avait accablé, par le mot *Nostalgie*, qui dérive de deux mots grecs ([illegible]), je ré-

tourne, je pars, et (ἄλγος) douleur, regret. La *nostalgie*, a-t-il ajouté, est un désir violent, un amour, une manie, qui s'exaspère par les obstacles au retour de la patrie. On dit que les *Arabes* et les *Suisses*, en pays étranger, sont très-sujets à cette maladie. Loin de la terre natale, le sauvage ne peut plus vivre ; il faut l'enchaîner pour qu'il demeure dans les contrées lointaines où l'on veut le retenir contre sa volonté. Malgré moi je verse des pleurs en songeant à ces malheureux nègres, que l'avarice européenne enlève, par la force, aux contrées africaines, pour les transporter aux *Antilles*..... « Sur mille infor-
» tunés, dit l'auteur de l'homme de la nature,
» (tom. 1.er, pag. 303) les deux tiers périssent ;
» les autres ne survivent à ce fatal voyage que
» pour languir dans une terre étrangère ; tous
» les jours ils se tournent du côté de la mère-
» patrie ; tous les jours ils versent des larmes
» de douleur, et la mort seule est leur unique
» espoir. En vain ont-ils cédé à la voix de l'a-
» mour ; en vain sont-ils époux et pères ; dans
» les bras de l'épouse adorée, en prodiguant à
» leurs enfans les baisers paternels, ils soupi-
» rent, ils désirent ; ils songent encore à leur
» pays..... »

Oui, j'étais bien attaqué du mal du pays ou de la *Nostalgie*, comme vous voudrez appeler

ma maladie ; ce sont bien là tous les symptômes et tous les effets de ce mal que l'on éprouve lorsqu'on est éloigné des objets qui, dès l'enfance, surent nous intéresser et nous charmer. Je pensais à mon tendre père, à la douce amitié, et rien ne pouvait dissiper ma tristesse et mes ennuis. Que dis-je ? ces climats glacés, ces peuples grossiers, cette affreuse captivité augmentaient mes regrets et ma mélancolie..... J'étais malade ; j'appelais la mort à mon secours ; et cependant je voulais vivre pour revoir encore la France, mon père, ma Clémentine, mes amis.

Je suis un peu mieux à présent, et je ne puis encore aujourd'hui vous faire le récit de tout ce que j'ai souffert. Ma vive sensibilité se refuse à retracer de cruels souvenirs : je crains une rechute, et que l'art des *Desgenettes* et des *Therin*, son disciple, qui se sont occupés de la *nostalgie* d'une manière toute particulière, ne soit inutile pour moi. Qu'il est dangereux de parler de tout ce que l'on affectionne loin des objets de son amour ! ....

J'ai vu dans les hôpitaux militaires, me disait mon Polonais, chirurgien, des soldats sans nombre, attaqués de la *nostalgie*. Toujours seuls, toujours tristes ; ils allaient dans toutes les salles ; leurs yeux étaient rouges et gonflés, ils avaient pleuré. Leurs joues étaient pâles et creuses ; ils avaient

l'air de chercher et ils ne trouvaient pas ; naturellement ils cherchaient à s'éviter. Si, par hasard, on prononçait les noms de leur pays, ils s'arrêtaient, une rougeur légère colorait leurs joues, leur pouls battait plus vivement : ils souriaient, les malheureux ; un instant après ils versaient des torrens de larmes, et s'empressaient aussitôt de se dérober à tous les regards. Pour soulager le moribond ou le malade, vivement attaqué du mal du pays, on lui promettait un congé déjà demandé et presque obtenu ; on lui disait, avec serment, qu'il reverrait bientôt la mère-patrie. Soldats français, que vous êtes malheureux sur une terre inhospitalière, loin de cette France si belle et si digne d'être aimée !

Amour de la patrie !.... et l'instinct même ne grave-t-il pas cet amour dans le cœur de l'homme sauvage comme la raison dans celui de l'homme civilisé !

J'ai beaucoup voyagé, et j'ai vu partout cet amour de la patrie exercer son pouvoir sur les voyageurs, les captifs, les infortunés, exilés sur une terre étrangère. Dans le pays que j'habite maintenant, on vante l'attachement des peuples pour leur patrie. Les *Tartares*, habitans de ce pays fameux, le berceau du monde, et qui ne sont point encore parfaitement connus, quoique *nomades*, aiment leur pays. Leurs *scha-*

menes ou sorciers, qui selon eux sont si habiles à faire retrouver les choses perdues, à tirer du son de leurs tambours les connaissances de l'avenir, et à guérir les malades par leurs contorsions et leurs grimaces, n'ont jamais pu garantir de malheureux exilés des maladies produites par un violent désir de revoir la patrie. Les peuples errans et vagabonds, comme les peuples civilisés, ne voient jamais sans attendrissement l'arbre qui, dès leur naissance ombragea leur berceau; la colline, le vallon où ils ont reçu le jour.

J'ai lu quelque part un fait qui s'est gravé dans ma mémoire, et que je me plais à transcrire, ma chère cousine, parce qu'il doit plaire à votre âme sensible. Je ne suis maintenant qu'à plusieurs centaines de lieues du pays qui fut le théâtre de l'événement dont je vais vous entretenir. Vous devez penser que le voisinage a augmenté pour moi, de beaucoup, l'intérêt que cette anecdote m'inspirait déjà.

« Un voyageur parcourait, avec quelques Tartares, une de ces vastes plaines, voisines du lieu où fut bâtie, par les *Chinois*, la *grande muraille*. Le voyageur était *Russe*, et avait rencontré la troupe vagabonde près du lac de *Karentie* : avec lui étaient quelques habitans du royaume de *Casan*. Il s'était lié avec le plus jeune des Tartares, âgé de vingt-trois à vingt-

quatre ans ; celui-ci avait la démarche fière, l'air noble, et des grâces étaient répandues sur sa personne, chose assez rare parmi les hordes errantes de ces contrées. On arriva tout-à-coup dans un vallon ; le soleil commençait à s'élever sur l'horizon ; et sa vive lumière récréait la nature. Le jeune Tartare appelle le voyageur par son nom ; il s'élance, et lui montre des bouquets d'arbres plantés sans symétrie, et qui ombrageaient les bords d'un ruisseau. Il court à perdre haleine, et se jette sur l'herbe épaisse. Son compagnon de voyage approche ; le Tartare est immobile et prosterné ; mais il se relève, et des larmes coulent de ses yeux. « Ici, s'écrie le » jeune homme, ma mère a souffert les dou» leurs de l'enfantement ; ici j'ai reçu le jour : » voilà la place où je fus baigné pour la pre» mière fois..... » il dit, et retombe sur l'herbe. Le voyageur admirait encore, lorsque le Tartare se relève encore, lui donne la main, et ils rejoignent la caravanne.

A dater du lendemain de la fête de notre commissaire, ma santé avait commencé à s'altérer, et tous les jours le mal faisait de nouveaux progrès ; j'étais triste et mélancolique, comme je vous l'ai déjà dit : je mangeais peu et j'éprouvais, à raison de la froidure, un malaise insupportable.

Le 6 décembre, nous quittâmes le village de K....., pour nous rendre à *Circasse*, distant de soixante-dix *werst*; mon mal augmentait à chaque instant. Le froid était insupportable; jamais, disaient les habitans du pays, on avait rien vu de semblable; les hommes gelaient en marchant : le froid était à 34 degrés......

Le quatrième jour du voyage, je tombai dangereusement malade, et le cinquième, nous arrivâmes à *Circasse*. Nous fûmes réunis à un détachement polonais : nous trouvâmes parmi eux le chirurgien dont je vous ai déjà parlé : on s'empressa de nous l'amener. Il fut effrayé de l'état dans lequel il me trouva. Il me fit prendre un vomitif, qui me fit beaucoup d'effet : puis il me donna une bouteille renfermant une potion dans laquelle dominait le camphre. Ce pauvre docteur n'avait pas d'autres médicamens; il était réduit à suivre le cours de ma maladie, sans pouvoir venir à mon secours. J'avais besoin de consolations, et j'étais si faible, que je ne pouvais m'entretenir avec lui; enfin, je tombai sans connaissance. Le capitaine commandant l'escorte déclara à mes camarades que j'étais atteint de la même maladie que l'officier qui était mort à K....; que cette maladie était, non-seulement épidémique, mais même contagieuse, et qu'il fallait m'abandonner.

Malgré cette déclaration, mes camarades ne m'abandonnèrent point encore, non plus que le chasseur qui me suivait. A compter de ce jour, je fus dans un état vraiment affreux; point de connaissance, délire perpétuel, relâchement de tous les organes : j'étais à la fois un objet de compassion et d'horreur. Cependant, on reçut l'ordre de partir pour *Sarbaya*, distant de *Circasse* de dix-sept *werst*. Il était impossible de penser à me transporter; j'étais à l'agonie : il fut décidé que je resterais avec mon chasseur, et quelques camarades qui, comme moi, ne pouvaient supporter le mouvement des voitures ou des chariots.

Je fus donc abandonné à la providence, personne ne voulut plus rester près de moi; j'étais hors d'état de rien comprendre, et très-indifférent à ce qui m'arrivait. Le lendemain, le sergent, commis à notre garde, changea d'avis; et, malgré notre cruelle situation, il nous plaça sur des traîneaux, et nous fit conduire à *Sarbaya*.

Ce fut dans ce voyage que la nature opéra la crise qui me rendit à la vie et au malheur. Je me trouvai d'une faiblesse extrême, mais surtout d'une faiblesse de tête inconcevable. Mes camarades furent enchantés de me voir arriver, surtout avec ma connaissance; depuis ce jour, les symptômes affligeans disparurent, et, au

bout de quinze jours de convalescence, je me trouvai rétabli ; la santé revenait, mais mon cœur et mon esprit étaient toujours malades. Combien de fois le souvenir d'une amie qui m'est chère, celui de ma *Clémentine*, de mon père et de tous les êtres que j'aime, sont-ils venus pendant ma longue agonie, se présenter à mon imagination, et faire couler mes larmes !

CHAPITRE II.

(Situation des prisonniers français. — Manière dont ils sont logés et nourris. — Exercice de la médecine en ce pays. — Lettre de *Mikelly*. — Détails sur les différentes peuplades russes dont il est question dans cet ouvrage.

ENFIN, grâces à la nature, qui a fait tous les frais de ma guérison, j'étais parfaitement rétabli. Dois-je me féliciter encore une fois de continuer ma pénible existence? Faut-il appeler vivre ce que je fais en ce pays?

Voici quelques détails sur la manière dont nous sommes établis dans ce village.

J'habite une chambre qui peut avoir vingt pieds de long sur quinze de large; un quart de cet espace est occupé par un four, servant à chauffer la chambre et à préparer les alimens; il n'y a pas de cheminée à ce four, en sorte que toute la journée il faut être enfumé comme des renards.

On me croirait, peut-être, seul dans cette chambre : détrompez-vous. Voici l'état de mes compagnons de chambrée :

1.° Paysan et sa femme....................	2
2.° Une vieille femme et un enfant.....	2
3.° Cinq agneaux et leurs mères..........	10

	Ci-contre.	14
4.°	Trois veaux	3
5.°	Vingt-cinq poules	25
6.°	Deux lapins	3
7.°	Un chat	1
8.°	Une jument	1
9.°	Moi et mon chasseur	2
	TOTAL	48

Vous voilà, sans doute, étonné que tant de bêtes puissent tenir dans un si petit espace. J'avoue que souvent il nous faut soutenir des combats assez vigoureux, pour conserver notre place, et je suis fort heureux lorsque j'en suis quitte pour la paille sur laquelle je couche, et que les moutons s'empressent de manger pendant mon sommeil, ou pour quelques baisers des veaux qui m'environnent, car ces animaux sont horriblement lécheurs. J'ai, de moins que mes camarades, une ou deux familles de cochons.

Mon hôtesse est une assez bonne femme lorsque je suis seul ; mais, si je reçois des visites, elle nous dit très-poliment qu'elle a assez de *deux chiens* dans sa maison, et qu'elle ne veut pas que sa maison leur serve de rendez-vous.

Vous vous imagineriez difficilement l'odeur qui règne dans cette chambre, mais figurez-vous que le fumier de cinq ou six espèces d'animaux est échauffé toute la journée par une fumée brûlante, et vous aurez une idée de l'air qu'il me faut respirer.

Voilà, mon ami, la peinture fidèle du logement que j'occupe, et Dieu sait pour combien de temps. Les journées s'écoulent avec une lenteur inconcevable. Le froid est si rigoureux, qu'on ne peut s'exposer à prendre l'air sous peine de perdre le nez ou les oreilles. Une grande privation, que nous éprouvons tous depuis quelque temps, c'est de manquer de tabac à fumer...... fumer serait ici le seul plaisir que nous pourrions avoir, mais c'est la chose impossible. Pour ne plus avoir à vous entretenir de moi et de mes malheurs, je vais vous parler un peu de ma vieille hôtesse. Cette femme est *sorcière* ou *médecin*, car, dans ce pays, c'est la même chose, et je ne peux résister au plaisir de vous faire connaître les moyens qu'elle emploie pour guérir les malades. Elle commence par déclarer aux personnes attaquées de maladie, que son art ne peut guérir que les maux provenant d'un mauvais regard; presque toutes les maladies, selon elle, proviennent de cette cause.

Alors elle verse de l'eau froide dans une

écuelle ; elle jette trois charbons dans cette eau, en ayant soin d'écouter l'effet du charbon dans l'eau. Ordinairement, au troisième, il lui prend un bâillement convulsif, et l'eau est conjurée (il est bon que vous sachiez que pendant l'opération, le malade doit prier Dieu, et c'est alors que la sorcière fait ses invocations); elle prend de cette eau dans sa bouche, et en jette à la figure du malade, sur la poitrine et sur le dos; ce qui reste doit être versé sur le seuil de la porte. Voilà le grand remède que toutes les sorcières du pays employent pour toutes les maladies.

Vous croyez peut-être que ce genre de charlatanisme n'existe que chez le peuple, et que les gens, qui, par état, doivent s'instruire, ne partagent pas ces ridicules superstitions? détrompez-vous. Voici un autre exemple qui vous prouvera que ce peuple est destiné à croupir longtemps dans l'ignorance.

Notre commissaire des guerres ordonna à son hôte une ptisanne d'eau d'orge et de miel pour un mal de gorge assez violent, accompagné d'un accès de fièvre : cet homme n'avait véritablement qu'une légère indisposition.

Le *pope* d'un village voisin arrive dans cette maison. Comment se porte ton mari, demanda-t-il à la maîtresse. — Vous le voyez, il est bien

malade. — Rendez grâces à Dieu qui me conduit ici pour le sauver. — Veuillez-bien le regarder, et me dire s'il y a du danger?....

Alors le *pope* s'approche du malade, lui prend la main, et en observe les lignes. Aussitôt sa figure devient sérieuse; le malade et la femme le prient de s'expliquer. — Vous le voulez, dit le *pope*, cet homme doit bientôt mourir. Le malade se désolait en entendant cette déclaration. — Oui, fils de p...., tu dois mourir bientôt, tu as fait quelques gros péchés, et Dieu te punit.... Avoue-moi ton péché. — Hélas! disait le malade, j'ai trop travaillé à la grange, et voilà, je crois, la cause de mon mal. Le *pope* s'informe si le malade avait déjà fait quelque remède. — Rien, qu'un peu de ptisanne que ce Français m'a conseillé de prendre. — Tu as reçu des remèdes des Français; tu mourras. — Mais ne pourriez-vous pas me donner quelque remède? — Oui, je le puis; mais qu'on me donne une bouteille d'eau-de-vie. On lui apporte cette bouteille; il demande une tasse: alors il sort avec mystère de sa poche, du sel, que nous reconnûmes tous pour du sel marin. Il fit fondre ce sel dans de l'eau-de-vie, et, pendant tout le temps de la dissolution, il récita des prières, et fit des signes de croix. Il fit avaler ensuite cette eau-de-vie au malade, et but le reste de la bouteille. Voilà comme la mé-

decine du peuple se fait en *Russie*. Les prêtres, qui devraient détruire le charlatanisme des sorciers, sont les premiers à les imiter.

Au milieu des plaisirs d'une famille aimable et d'un peuple éclairé, vous ne vous imaginez pas, mon cher ami, qu'il existe un pays dans l'*Europe*, où la civilisation soit si retardée: la chose n'est cependant que trop vraie, et c'est au milieu de ce pays que je suis condamné à traîner mon existence, n'ayant d'autre plaisir, d'autre satisfaction que de penser à mes amis de *France*. Je ne crois pas que le système des *compensations* du bon *Azaïs* m'en offre jamais qui puisse me faire oublier le malheur que je ressens aujourd'hui vivement d'exister loin de mon pays de mes parens, de mes amis.

Un instant dans la soirée, j'avais quitté la petite ferme pour respirer un air plus vif et plus pur, et jouir de la vue des campagnes couvertes de neige. Un inconnu, revêtu d'une longue pelisse, s'est avancé d'un air mystérieux, et m'a remis une lettre. Je me suis tapi derrière le tronc d'un énorme bouleau, et quel a été mon étonnement, lorsque j'ai pris lecture de cette lettre?

A MON BON AMI N**** DE M****

29 janvier 1813.

Concevez-vous tout mon bonheur; je suis à C...... Un directeur polonais, qui vous a vu à

Sarbaya, m'apprend que vous devez être encore en ce lieu. Il se charge de remettre la lettre que je vous écris à un tartare, homme probe et sûr, qui conduit un traîneau, et se rend aux lieux où vous êtes détenu; vous recevrez souvent de mes nouvelles par cette voie. Une main invisible vous remettra mes lettres, et je confierai à votre amitié le récit de mes aventures. Ne me répondez pas, il me serait impossible de recevoir vos réponses.... Adieu, mon cher N...; je vous embrasse mille fois, et suis, pour la vie, votre ami.

MIKELLI.

C'est ici, mon ami, que je veux m'occuper avec vous des habitans de ce pays, qui m'environnent, et vous faire faire connaissance avec des peuples dont vous n'aviez jamais sûrement entendu parler. Dieu vous préserve de les connaître jamais autrement que par ce récit.

Je commence par les Russes. Ceux qui habitent ce pays sont généralement riches, bien entendu ceux qui appartiennent à l'empereur, car les esclaves des seigneurs sont misérables comme dans le reste de la *Russie*.

Cette population *russe* se compose de vieux soldats, auxquels on a concédé des terres, et de malfaiteurs, qui, lors de la conquête du pays, y

ont été envoyés pour peupler. Tous ces habitans ne diffèrent en rien des autres *Russes*; mais le gouvernement d'*Ouffa* renferme une grande diversité de nations. La plus considérable est la nation *tartare* : elle est divisée en trois classes; les *Tartares* qui habitent les villes, et font le négoce; les *agricoles*, fixés dans de grands et beaux villages, qui s'occupent de l'agriculture, et les Tartares *nomades* ou *Basquirs*, qui ne sont occupés que de l'éducation des bestiaux, et qui campent toute l'année.

Les villages *tartares* ont, par bourg, un chef qui l'administre, et un *Molla* (prêtre): lui seul a le droit de porter un turban. Tous les Tartares suivent la religion de *Mahomet*, payent des impôts, fournissent des recrues, et sont sous la police du capitaine *Isprownig*, qui se charge de l'administration de tous les villages impériaux.

Quant aux Nomades, connus sous la dénomination de *Basquirs*, ils habitent les montagnes de l'*Ural* et les bords de ce fleuve. Ils sont gouvernés par des *Kans*, et divisés en hordes: on en compte treize dans le gouvernement d'Ouffa. Ils ne payent pas d'impôts, mais ils fournissent des régimens de cavalerie à l'armée. Les *Tartares* sont devenus par l'adresse des *Russes*, les plus grands ennemis des *Tartares kirgis*, et ce sont

les meilleurs soldats que puissent employer les *Russes* contre eux.

Après les *Tartares*, viennent les Cosaques de l'*Ural*; ces hommes sont libres : ils doivent cependant fournir des soldats, et faire le service des frontières dans la Tartarie, depuis *Orientbourg* jusqu'à la mer *Caspienne*.

Ce pays est divisé en districts militaires, commandés par des officiers, et le tout a pour chef l'*Alteman*; l'empereur lui a abandonné la pêche de l'*Ural*, le fleuve le plus poissonneux du monde.

Les *Thouvaldes* sont des anciens habitans du pays; ces peuples sont libres, payent des impôts, et fournissent des recrues. Ils croient en Dieu, mais ils n'ont pas de lois écrites; on les force souvent à se faire baptiser, mais c'est le seul acte du christianisme qu'ils font. Ils ont cependant, dans leurs villages, une église et un *pope*, mais ils ne se servent ni de l'un, ni de l'autre.

Les *Mordois* sont très-répandus dans cette partie de la *Russie*; ils sont *Grecs*, mais d'une secte différente que les Russes. Les *Mordois* et les *Thouwaches* ont à-peu-près le même costume, mais les premiers sont plus élégans : ce costume est totalement oriental.

Les *Circasses* et les petits *Russes* suivent

aussi la religion grecque, mais ils sont beaucoup moins superstitieux que les Russes ; ils habitent des maisons très-propres : elles sont surtout remarquables, parce qu'elles ont toutes des cheminées.

Voilà les différens peuples qui habitent le ci-devant royaume de *Casan*. Il y a bien encore une nation appelée *Therenis*, mais elle ressemble si fort à celle des Thouwaches, qu'il est facile de les confondre. Ils diffèrent cependant en ce que les premiers ont les chiens en aversion, et que les seconds, au contraire, les traitent fort bien.

CHAPITRE III.

(**Mœurs des Russes. — Anedoctes intéressantes à ce sujet: Départ pour Boagourousland (gouvernement d'Ouffa en Asie.)**)

Vous, mon cher ami, qui avez passé plusieurs années au milieu de la nation civilisée de l'Europe, vous devez savoir que la liberté politique et particulière reconnue, ne fait pas toujours une constitution extrêmement libérale. Vous ne serez donc pas étonné d'apprendre qu'il existe, en Europe, une puissance formidable, où la justice est un vain mot, et où, malgré un code judiciaire, rédigé par ordre de *Catherine II*, il est impossible de jamais obtenir cette justice, qui seule est le soutien des sociétés.

Pour vous donner une idée de la législation de ce pays, je vais vous parler de quelques-unes de ses lois, et de la façon dont on sait les éluder.

Personne, en *Russie*, ne peut être puni de mort: c'est un triomphe, que le sentiment et l'humanité ont obtenu. Le *knout* et l'exil en *Sibérie*, sont les seules peines capitales. Les assassins roturiers, outre le *knout*, sont con-

damnés à avoir les narines arrachées, et sont marqués au front d'un fer rouge. Les nobles, pour cause d'assassinat, ne peuvent pas être punis corporellement; mais, lorsqu'ils sont envoyés en *Sibérie*, ils deviennent paysans. Par le seul fait de l'exil en *Sibérie*, on est censé mort; les biens sont partagés par la famille, et la femme peut se remarier.

Les paysans appartenant aux seigneurs, pour cause d'assassinat, sont punis par les lois de l'Etat; mais, pour vol, ils doivent être punis par leurs seigneurs.

Tout individu témoin d'un crime, est tenu de le dénoncer à la justice, sous peine du fouet.

Nul esclave ne peut ni dénoncer ni témoigner contre son maître, sous peine du fouet, quand bien même il lui aurait vu commettre le plus grand crime. Ces deux articles, qui semblent se contrarier, donnent souvent lieu à des arrêts bien extraordinaires.

Les négocians ou bourgeois jouissant du privilége de la noblesse, ne peuvent être punis corporellement, ni condamnés aux mines.

Lorsqu'un gentilhomme, condamné à l'exil de la *Sibérie*, arrive dans ce pays, il doit d'abord demeurer dans la ville qui lui est désignée

par le gouvernement; mais, peu de temps après, on lui permet de voyager, et de se fixer où il lui plaît.

Un seigneur peut battre son paysan tant qu'il lui plaît : c'est le droit que le hasard de la naissance ou la possession de plusieurs roubles, ont acquis à ce personnage; pourvu que le malheureux ne meure pas dans les quatre jours qui suivent la punition, la loi se tait, et le magistrat ferme les yeux.

Cependant, un seigneur qui maltraite ses paysans, perd l'administration de sa terre; le gouvernement la fait alors administrer par un délégué, et le propriétaire en reçoit le produit.

Tout exilé en *Sibérie* est marié en arrivant avec une femme par le gouverneur, qui les accouple sans choix; on les conduit à l'église pour faire bénir ce mariage, puis on les envoye dans les villages pour être paysans.

Il y a par cercle un tribunal, qui connaît des affaires civiles et criminelles; ce tribunal est composé de trois juges, qui sont choisis et payés par la noblesse du cercle. Leurs jugemens sont révisés par le tribunal du gouvernement, qui les approuve ou qui les casse. Dans ce dernier cas, c'est le sénat qui juge en dernier ressort.

Tout individu de la religion juive ou mahométane, qui embrasse la religion grecque, est

délivré de la peine capitale, dans le cas où il l'aurait méritée.

Il est impossible à un roturier d'obtenir jamais justice contre un noble : la chose est toute simple, puisque ce sont des nobles qui jugent.

Voici un échantillon de la manière dont on rend la justice daus ce pays. Le fait suivant s'est passé dans la petite *Tartarie*.

La veuve d'un gentilhomme avait pour amant son laquais ; il paraît que l'honneur que lui faisait sa maîtresse, ne l'empêchait pas de partager ses faveurs avec une jolie servante, à laquelle il fit un enfant. La maîtresse s'étant aperçue de cette infidélité, condamna la malheureuse servante à recevoir le *fouet*; elle le lui fit administrer avec tant de force, que la malheureuse servante, qui était enceinte, mourut pendant l'exécution. Cette cruauté révolta tellement tous les esclaves de cette dame, qu'ils la dénoncèrent à la justice ; mais le tribunal du cercle condamna au fouet ces malheureux, conformément à la loi.

Quelque temps après, des hommes libres, indignés, crurent qu'il était de leur devoir de dénoncer cette femme à la justice : elle fut arrêtée et traduite devant des juges. Le gouverneur ordonna que les domestiques témoins du crime, seraient punis du fouet, pour avoir eu connaissance du crime, et ne l'avoir pas dénoncé. Cet

arrêt, qui fut connu à *Saint-Pétersbourg*, fit casser le gouverneur. Mais celui qui lui succéda, ayant reçu l'ordre de poursuivre cette affaire, fit absoudre la dame, en représentant qu'elle avait voulu elle-même punir son esclave, puisqu'elle en avait le droit d'après les lois ; mais que n'étant pas accoutumée à ce genre d'exercice, elle avait tué cette malheureuse, et que cette mort était la suite de sa maladresse, et non pas d'un assassinat.

Voilà, mon ami, de quelle manière se rend la justice dans ce pays. Si je vous parlais de la cupidité des juges, vous pourriez croire que je vous conte des fables.

Ici la force fait tout ; le plus riche et le plus puissant opprime le pauvre et le faible ; l'impunité multiplie les vols et les assassinats. Imaginez-vous que depuis dix mois, dans une juridiction, grande comme une sous-préfecture, on a trouvé deux cents cadavres de malheureux assassinés ; mais, grâce aux procès-verbaux de la justice, ces morts violentes ne sont que des suicides ou des morts subites.

Voici un trait dont j'ai été témoin : un paysan vint redemander à un autre paysan une somme qu'il lui devait ; il s'éleva une rixe en présence des prisonniers français entre ces deux paysans ; le débiteur tua le créancier d'un coup de bûche

Il faisait un grand froid, et le cadavre gela dans une espèce de vestibule où il était exposé. Le chirurgien du cercle appelé, vint verbaliser, accompagné d'un assesseur de justice; l'assassin donna de l'argent, et le procès-verbal porta que ce paysan était mort d'apoplexie, et que la cicatrice qu'il avait à la tempe avait été faite par des rats qui avaient commencé à dévorer le cadavre.

Nous étions au mois d'avril; le froid commençait à diminuer; le soleil prenait de la force et nous promettait bientôt de beaux jours. On nous disait que nous allions quitter ce maudit village et que nous devions nous réunir à des officiers polonais qui étaient à *Subrocka* pour aller à *Bogouroustand*: il me tarde bien de me trouver dans un lieu où je puisse voir enfin une figure humaine. Nous vivions ici dans l'ignorance la plus complète sur ce qui se passait dans le monde. On nous disait des nouvelles extraordinaires sur la retraite de l'armée française, mais les Russes nous avaient trompés si souvent que nous ne pouvions plus croire un mot de ce qu'ils nous disaient. Mon seul espoir était de faire connaissance dans cette ville de quelque seigneur qui pourrait me prêter des livres, ou me donner à lire des extraits de gazettes, ou me faire connaître les événemens politiques.

CHAPITRE III.

(Arrivée à Bogourousland. — Nouvelles intéressantes de Mikelly. — Histoire tragique de cet officier polonais. — Apparitions.)

Le 9 avril 1813 on nous ordonne tout-à-coup de partir pour *Bogourousland* distant de *Sarbaya* de 75 werst. Notre détachement devait être fort de vingt officiers et d'autant de soldats.

Le même jour je reçois plusieurs lettres de mon aimable et trop infortuné *Mikelly*... Quelle joie pour mon cœur ! Je les parcours avec délices, je ris et je pleure, j'admire et je plains *Mikelly*. Pour vous faire connaître toute entière la belle âme de mon ami, je ne suivrai point l'ordre des dates que portent les lettres que j'ai reçues ; je les joins toutes ensemble et je vous en adresse une copie vraiment exacte ; elles contiennent des choses extraordinaires et tragiques qui seront appréciées par vous surtout qui avez vu plusieurs savans d'Allemagne qui vous ont entretenu sans doute de leur croyance sur la protection que les esprits accordent à des êtres privilégiés. Cet inconnu qui protège *Mikelly* doit vous inté-

resser au sort de ce jeune guerrier victime de la haine et de la vengeance.

LETTRE PREMIERE.

A MONSIEUR DE N.... DE M.....

C..... ce 29 juin 1813.

VOTRE ami est à C.... il est dans les bras de son *Alexiowna*. O mort! je puis maintenant te braver! frappe, je ne me plaindrai point; j'ai vu mon excellente amie, la seule amie de mon cœur, mon sauveur, mon ange tutélaire, celle que j'adorerai toujours parce qu'elle a tout fait pour moi et que je lui dois la vie.

Mon cher ami, je devais vous quitter.... je sais bien qu'un brave militaire a pu blâmer ma conduite... mais me trouver près des lieux habités par *Alexiowna*... et ne pas la voir... cette idée était affreuse, insupportable; et puis l'affreux désert de la Sibérie se présentait devant moi, tombeau de la nature, horrible prison qui dévore ses habitans: encore si ce désert, ces climats glacés et la misère avaient été seuls à craindre pour moi; mais j'avais à redouter la vengeance provoquée par l'orgueil et la haine de mes ennemis... Cruel Charles, que de maux tu m'as causés!

Je vous quittai, mon cher ami, à *Sibersky*. Nous étions couchés sur la paille fraîche; je ne pouvais dormir; je me levai, mis ma pelisse,

et fis quelques pas dans notre étroite et obscure prison. Je m'approchai de la croisée; en touchant le volet, je m'aperçus qu'il cédait à la main qni le poussait. Il faisait clair, les rayons de la lune argentaient les nuages qui traversaient les airs et blanchissaient tous les objets. La fenêtre donnait sur un jardin et cette fenêtre n'était pas élevée. Soudain le désir de la liberté prend en moi de nouvelles forces... je voulais, mon ami, vous faire mes adieux; mais j'avais à craindre d'éveiller nos gardes: je redoutais vos sages conseils, même notre amitié. Je m'élançai dans le jardin où je saisis un bâton fort et noueux, je franchis des palissades et me voilà dans la campagne me dirigeant vers le *levant*. Bientôt le jour parut. *Sibersky* était déjà loin de moi. Dans un village où j'avais autrefois habité quelques jours, je fus trouver le *Pope*, homme franc et loyal comme tous les buveurs et que j'avais souvent régalé d'eau-de-vie. Il prit ma pelisse qu'il vendit fort cher, et me donna en échange des habits d'un *Tartare* qu'il avait achetés fort bon marché. Je fis venir une bouteille d'eau-de-vie que nous bûmes ensemble, et ayant pris quelques copecks que je plaçai dans ma ceinture autour de moi, me voilà seul dans la plaine sur une route écartée, plein de courage, de force et d'espérance.

LETTRE II.

A MON AMI N.... DE M....

C..... 20 juillet 1814.

Je vous ai promis le récit de mes aventures, je tiendrai parole; c'est de mon *Alexiowna*, dont je vais vous parler.... Connaissez l'âme sensible et bonne de mon *Alexiowna*; en faisant l'éloge de mon amie, je suis vrai, et j'acquitte le tribut d'amour et de reconnaissance que je lui dois.

Né d'une famille honnête dans une ville polonaise sous la domination prussienne, dès l'âge de seize ans j'embrassai la carrière des armes. Les mots patrie, liberté, gloire dont on a tant abusé, maîtrisaient mon âme; je crus que l'honneur et le devoir m'appelaient sous les drapeaux français; je joignis la grande armée sur les bords du Rhin. Les guerriers de ma nation me reçurent avec joie. J'étais allié à la famille de *Kociusko*, j'obtins aussitôt le commandement d'un escadron de lanciers et je fis la campagne de Prusse. Avec les braves que je commandais, je me trouvai aux batailles d'*Iéna*, de *Pruss-Eylau* et *Friedland*. A la fin de la dernière journée, nos braves voulurent enlever un guidon de cavalerie russe; ce projet plaisait à mon cœur, je m'élançai à la tête de mon escadron. Un lancier saisit le guidon....

à l'instant même mon cheval fut frappé d'une balle à la tête et se renversa ; je cherchais à me dégager lorsqu'un officier cosaque qui parlait très-bien le français, appuyant son sabre sur ma poitrine, me demanda le mien. Cet officier, quoiqu'il eût l'air un peu farouche avait très-bonne mine. Il fallut céder à sa demande, il me réunit à quelques autres prisonniers faits dans la journée. Nous fûmes conduits à *Tilsit*, et puis on nous fit prendre la route du même pays où je me suis vu encore captif pour la seconde fois. Par une bizarrerie inconcevable, l'officier *russe* à qui j'avais remis mon épée faisait partie de l'escorte; il s'était emparé de ma montre, de quelques pièces d'argent de *France* et de *Pologne* que je possédais et de mon habit d'uniforme. Il m'avait laissé le reste de mon habillement et avait ramassé sur le champ de bataille une souguenille dont il m'avait couvert. L'enlèvement de mes effets contrastait singulièrement avec sa conduite envers moi et le soin qu'il prenait de me fournir tout ce qui m'était nécessaire pour soutenir mon existence. Ma captivité ne m'avait point abattu, et j'étais assez indifférent sur mon sort. A vingt ans, l'espérance est là qui vous soutient et le bonheur à venir vous console du malheur présent. Je fis la route assez gaiment ; les officiers français et polonais mes camarades

d'infortune étaient tous d'une gaîté charmante. On parlait souvent, mais de choses indifférentes; l'officier dont j'étais le prisonnier nous quittait peu; quelquefois il se mêlait de nos conversations et nous prouvait qu'il avait des connaissances et beaucoup d'esprit. Il nous avoua même qu'il était né dans un des départemens intérieurs de la *France*; qu'il avait, quoique jeune encore, éprouvé de grandes contrariétés, même des malheurs, ce qui l'avait obligé de prendre du service dans les troupes *russes* de nouvelle levée et de porter les armes contre son pays.

Un jour que nous avions fait une marche forcée, et que dans la soirée nous eûmes pris congé des officiers français prisonniers avec nous qui ayant obtenu leur liberté s'en retournaient dans leur patrie (c'était après la paix de *Tilsit*); ce qui affligeait beaucoup les officiers polonais, *Charles Volouki* (c'est le nom que se donnait alors le personnage dont je portais les fers) et moi nous étions couchés dans une grange sur la paille; car *Volouki* ne voulait pas me quitter.

— Je vous ai vu à *Varsovie*, me dit *Charles*, vous avez pu me rencontrer quelquefois sur la place publique; je jouais alors un plus beau rôle, j'étais comblé des bienfaits de deux empereurs; j'appartiens réellement à une famille noble de France; tour-à-tour la fortune et le malheur ont embelli ou

enlaidi mon existence : je suis maintenant dans l'infortune, mais des jours sereins peuvent encore luire pour moi. J'ai déjà vu la *Sibérie* et ses affreux déserts, cependant je suis parvenu à briser mes fers. Mais pour revoir un jour ma patrie, conquérir la fortune et maîtriser les destins, j'ai dû servir les *Russes*. Le hasard me seconde aujourd'hui; si je puis franchir avec vous les barrières *moscovites* qui séparent *l'Europe* de *l'Asie*, et me trouver près d'un ami que m'ont procuré mes longs voyages et mes talens, je serai heureux et libre. Il ne tient qu'à vous de partager mon sort, car vous m'intéressez. Votre courage, votre jeunesse et votre figure aimable me plaisent... j'ai des desseins... nous ne devons plus nous quitter; un jour nous serons libres et fortunés.

Je remerciai *Volouki* qui m'apprit qu'il avait servi en France dans un régiment d'infanterie légère, qu'il s'était brouillé avec son colonel, que plusieurs jours avant la bataille d'*Austerlitz*, il était passé du côté des *Russes*, qu'il avait reçu des officiers supérieurs le plus favorable accueil et que les connaissances particulières qu'il avait acquises dans la société de quelques hommes hardis et entreprenans l'avaient mis à même de se rendre utile à l'empereur Alexandre qui lui avait accordé des titres honorifiques, des marques d'honneur, et l'avait envoyé en *France* pour

connaître les projets de *Bonaparte* et les dévoiler au cabinet de *Saint-Pétersbourg*.... « J'arrivai à Paris, ajouta *Volouki*; je remplis ma mission avec intelligence et succès sous le nom du *comte de L*..... (qui m'appartient en effet); mais j'aimais le faste, le plaisir et la dépense; les roubles ne pouvaient y suffire, j'eus recours aux pièces d'or françaises: pour les obtenir, je me présentai à *Bonaparte* que je n'aimais pas et dont je redoutais l'œil pénétrant et la sévérité... Je le vis, je lui parlai, je triomphai; je lui fis part du rôle que je jouais par ordre d'Alexandre, et je lui proposai de servir ses intérêts... il accepta mon offre, me fit donner une assez forte somme d'argent, et je conçus de ma personne l'idée la plus avantageuse, puisque j'avais l'art de tromper les deux premiers souverains du monde, et de faire servir leur crédulité à ma fortune.

Mais quel fut mon étonnement, lorsque trois mois après je reçus l'ordre de me rendre à *Moskow*. La lettre qui portait cet ordre ne contenait ni remercîmens ni menaces; je croyais n'avoir rien à craindre, je me hâtai d'obéir... Je quitte Paris, je séjourne deux mois à Varsovie où je vous ai vu et j'arrive à *Moskow*. Le lendemain, je fus rendre une visite au vieux Gouverneur de l'antique capitale, qui me fit toutes les politesses d'usage... Je venais de le quitter et je rentrais chez

moi, lorsque tout-à-coup je m'aperçus que la maison était investie; on pénétra dans mon appartement, je fus arrêté, mes papiers furent saisis, et je fus conduit en *Sibérie*.

Quel moment affreux pour une âme indépendante et fière, dont les passions sont extrêmes, et qui a joui des plaisirs de la vie.... Solitude affreuse, immense, éternelle, vaste *Sibérie*, quoi, me disais-je, tu serais mon dernier asile, tu serais mon tombeau ! Epouvantable idée ! crainte pusillanime ! Tu sus braver la mort au milieu des combats, tu sus plaire, tu parvins à tromper deux têtes couronnées, et tu ne pourrais séduire quelques stupides agens du despotisme perdus comme toi au milieu des déserts, quelques misérables cosaques, quelques vils paysans sans vigilance et sans courage. *Charles*... il faut quitter la *Sibérie*, il faut briser tes fers; sois digne de tes aïeux, de tes compatriotes, sois Français; et le lendemain revêtu des habits d'un paysan que l'argent avait rendu traitable, je quittai ma prison, la cabane enfumée où m'avait reçu l'hospitalité indigente et intéressée; je parvins à tromper le Gouverneur, mes gardes, les paysans russes; et après avoir supporté la faim, la fatigue, tous les genres de privation; après avoir parcouru des déserts immenses, franchi les monts et les fleuves et m'être soustrait à la vigi-

lance des autorités civiles et militaires du gouvernement *moscovite*, j'arrivai à *C*....

On recrutait alors dans tout l'empire, et l'on demandait partout des hommes de bonne volonté; je me présentai dans la *compagnie* du comte de P.... dont le fils, dans des temps plus heureux, avait été mon ami à *Varsovie*. Je lui contai mes tristes aventures, il parut s'intéresser à moi; il me présenta à son fils qui commandait un corps de Cosaques (c'est celui qui guide aujourd'hui le fort détachement dont nous faisons partie); celui-ci me reconnut, daigna me prendre à son service et me donner le commandement d'une compagnie de Cosaques... j'aurais dû refuser... mais pour comble d'infortune, votre *Volouki* était amoureux... de qui? de la fille de son bienfaiteur, de la sœur de son commandant, de la trop aimable *Alexiowna*. J'offris mes vœux à l'insensible; elle parut peu s'intéresser à moi. *Alexiowna* fut honnête, décente; et le malheureux *Charles Volouki* désespéré, quitta C... avec le corps des Cosaques, mais avec le dessein d'abandonner sa troupe, de retourner à C..., d'obtenir le cœur de la belle *Alexiowna*, de se venger au moins de ses mépris..... ou de mourir.... Ami, nous serons bientôt à C.... j'ai des projets, tu me seconderas; nous aurons de l'or, des moyens de fuir. *Alexiowna* sera en mon pou-

voir.... toi tu seras libre aussi; et bientôt dans des climats plus doux, sur une terre hospitalière, nous aurons recouvré la liberté, la fortune et le bonheur.

LETTRE III.

A MONSIEUR DE N.... DE M....

De C...., ce 29 juillet 1814.

Nous étions sur la route de C.... au milieu des bois; *Charles*, car c'est le nom que prit enfin avec moi l'adroit *Volouki*, tâchait par ses discours de m'inspirer de la confiance, et cependant malgré moi j'éprouvais une espèce de répugnance; un secret éloignement pour ce personnage qui ne me paraissait qu'un intrigant, sans délicatesse, sans probité, sans honneur. Nous étions sur la frontière qui sépare l'Europe de l'Asie, lorsqu'en sortant d'un village où nous avions passé la nuit, *Charles* m'aborde tout-à-coup en me disant qu'il a une bonne nouvelle à m'apprendre, que le commandant de l'escorte, le frère de la belle *Alexiowna* venait de le charger d'une mission particulière pour C...., qu'il a obtenu de lui la permission d'emmener le prisonnier qu'il a fait en répondant de sa personne. Nous partons demain matin, ajouta *Charles*, et dans quelques jours de marche nous serons à C.... J'ai obtenu un cheval pour vous; le commandant m'a confié une assez forte somme d'argent, nous ferons

notre voyage avec agrément et sans nous fatiguer. Dans l'état où je me trouvais, cette nouvelle me parut une bonne fortune, et le lendemain me voilà sur un cheval russe, sur une route inconnue, mais couverte d'herbes et de fleurs, l'esprit content, le cœur joyeux et plein de reconnaissance pour les procédés de *Charles*, qui me paraissaient désintéressés.

A midi nous prîmes quelque nourriture, chez de bons paysans, et à deux heures nous étions sur la route de C..... route peu fréquentée et située dans une plaine immense.

Mikelly, me dit *Charles*, je vais revoir *Alexiowna* ..... je saurai vaincre sa froideur; *Alexiowna* sera mon amante, mon épouse, ou si elle s'oppose à mes projets, j'oserai tout braver, rien ne pourra la soustraire à ma vengeance : je m'empare de la cruelle; avec cette riche proie, je fuis dans des contrées lointaines, même aux extrémités du monde... Vous me seconderez, *Mikelly*, et pour prix des services que vous m'aurez rendus, je vous donnerai la liberté, et j'y joindrai tous les secours qui dépendront de moi pour retourner dans votre patrie.

Je gardai le silence; *Charles* crut avoir obtenu mon consentement.... La conversation se tourna vers d'autres objets. *Charles* avait de l'esprit, de la gaîté; nous fîmes le reste du chemin, quoique

long et pénible, sans nous en apercevoir et nous arrivâmes enfin à C....

Avant d'entrer dans cette ville, *Charles* me rendit mon uniforme et nous fûmes descendre à la porte d'une maison de belle apparence située presqu'en face la cathédrale de C.... où l'hospitalité nous accueillit. On nous conduisit dans des chambres très-propres.... nous fîmes notre toilette et on nous présenta à la maîtresse de la maison, la comtesse de P.... Cette dame d'un âge avancé était en grand deuil.... elle venait de perdre son époux; en voyant *Charles*, elle poussa un cri de joie et lui demanda aussitôt des nouvelles de son fils. — Par ordre de l'empereur, répondit *Charles*, il commande l'escorte qui conduit des prisonniers polonais en Sibérie; mais la paix, dit-on, est signée; les deux empereurs se sont réconciliés à *Tilsit*, et l'univers va jouir enfin d'un instant de repos: le commandant doit quitter son escorte, il sera bientôt dans les bras d'une mère adorée.

Madame la comtesse m'ayant aperçu, me salua avec beaucoup d'aménité et demanda qui j'étais. Ayant appris que j'étais prisonnier de *Charles*, elle parut prendre beaucoup d'intérêt à mon sort. A l'instant même parut *Alexiowna* sa fille, parée des grâces de la jeunesse et de la beauté; elle était vêtue d'une robe de soie noire

qui donnait plus d'éclat à son teint : elle tenait un bouquet de fleurs qu'elle avait cueillies pour sa mère. A l'aspect de *Charles*, la gaîté qui était répandue sur sa figure aimable fit place à la froideur ; elle le saluait sans le regarder lorsque par hasard ses beaux yeux se fixèrent sur les miens. Je ne sais ce que je devins ; mais je ne pus ni prévenir ses salutations, ni répondre aux paroles honnêtes qu'elle m'adressa. Votre pauvre *Mikelly* se trouva dans une situation difficile à décrire. Un nuage semblait se placer devant mes yeux, je ne voyais plus, je n'entendais plus.... je ne pus que balbutier quelques mots et me retourner pour m'asseoir sur un fauteuil qui m'était présenté par une des femmes de la comtesse de P..... Je n'osai plus regarder *Alexiowna* ; et je ne revins de l'état de stupeur dans lequel j'étais plongé que lorsque j'entendis la belle *Alexiowna* témoigner sa douleur de me voir privé de ma liberté et rappeler avec un tendre intérêt tout ce que j'avais dû souffrir.

Bientôt nous quittâmes le salon. Installés dans l'hôtel où nous étions traités avec les plus grands égards, nous fûmes reçus avec distinction par tout ce qu'il y avait de personnages qualifiés et opulens dans la ville de C....

Quelques jours s'étaient écoulés, et les feux de l'amour qui brûlaient mon âme augmentaient

chaque jour; chaque jour je voyais *Alexiowna*; mais toujours j'étais tremblant et timide devant elle: je n'osais lui parler, et je me disais à *part moi*, moi, le rival de Charles! pauvre Charles! *Mikelly* ne pourra te servir, jamais il ne pourra tromper *Alexiowna*, lui faire violence, être le complice de son ravisseur, d'un homme qu'elle n'aime pas; car elle ne l'aime pas, j'en suis certain; et la jalousie faisait alors place à la raison... non, elle n'aime point *Charles*.... *Alexiowna* a bien le cœur libre, et puis *Charles* n'aime point réellement. Celui qui veut déshonorer, enlever une jeune personne honnête et sage, n'a jamais réellement aimé.

Cependant *Charles* me quittait souvent. Livré à la fatale passion qui maîtrisait mon âme, je parcourais les longues allées du jardin de la maison que j'habitais; j'errais dans les bosquets, et j'accusais toute la nature de ma tristesse et de ma profonde mélancolie; j'étais toujours seul, et chacun attribuait à ma captivité le chagrin dans lequel je paraissais plongé....

J'étais un jour assis à l'ombre de quelques arbustes, dans le lieu le plus solitaire du jardin, lorsque j'aperçus *Charles* qui s'avançait vers moi; je me lève pour le suivre, il me fait signe de rester; il s'approche à grands pas, et le voilà sur l'herbe assis à côté de moi. J'ai tout disposé,

me dit-il, la fière *Alexiowna* sera bientôt en ma puissance; elle ne veut point de moi pour son amant, elle sera mon esclave!.... Nous allons partir, Mikelly, et c'est demain que je serai le plus heureux des mortels; celle que j'aime, dont la possession est l'objet de mes désirs violens, celle qui manque à mon bonheur sera bientôt en ma puissance; je la verrai humiliée, soumise, vaincue par mes vives caresses, et trop heureuse de trouver près de moi le plaisir, un protecteur et un appui! *Mikelly*, demain tu seras parfaitement libre; j'exige seulement de ta reconnaissance et de ton amitié, que tu partages ma fuite, et que tu m'accompagnes deux ou trois journées de chemin: alors tu me quitteras; je te donnerai une somme assez forte pour faire ta route et retourner dans ta patrie. Je n'ai point remis à la comtesse les valeurs que son fils ma confiées; je ne les remettrai point, elles m'ont été et me seront de la plus grande utilité.... Mikelly, je compte sur toi; j'ai besoin de ta parole d'honneur. . . . .

J'étais tombé dans un étonnement stupide et je cherchais une réponse: tu consens à tout, me dit alors Charles en se levant: je fis un signe négatif.—Quoi, tu refuses, et quel motif assez puissant peut combattre contre l'amitié? La reconnaissance et ton intérêt. — Je suis *Polonais*,

Charles, je sais combattre, vaincre ou mourir; mais je ne sais point seconder des ravisseurs, et porter la honte et le déshonneur dans une famille respectable qui me donné l'hospitalité, que je révère, et chez qui je suis prisonnier de guerre. — Des scrupules! *Mikelly*, à ton âge! ils me font pitié; je te croyais l'âme grande et fière; je te croyais l'ennemi des *Russes*, et capable de faire chez eux tout le mal qu'ils ont fait à tes compatriotes, à la Pologne, ta chère patrie! — Au champ d'honneur, au champ d'honneur! Charles, c'est-là où les *Russes* sont mes ennemis. Je les brave quand ils sont terribles comme les enfans de *Mars*; je les respecte et sais les aimer quand ils sont mes bienfaiteurs! d'ailleurs, Charles, je suis prisonnier.... — Mikelly, tu m'étonnes, et tes discours me font pitié! veux-tu me seconder? es-tu digne encore d'être mon ami? —*Charles*, je ne le puis; le devoir, l'honneur, et les lois de l'hospitalité me défendent d'écouter même tes propositions: agis à ta manière, puisque rien ne peut s'opposer à tes desseins, Mikelly sera neutre et ne sera point complice du rapt que tu médites.... Charles comprit qu'il était impossible de me persuader, que ma résolution était inébranlable: il se lève, lance sur moi des regards de mépris et de pitié, et se retire. . . . .

Le soir, vint et je rentrais dans l'hôtel lorsque je vis *Alexiowna* et ses femmes qui se promenaient dans le parterre ; je saluai cette aimable fille avec respect : une vive rougeur colora les joues d'*Alexiowna* qui parut me saluer aussi avec le plus tendre intérêt. . . . .

Il était minuit. Un bruit sourd me réveille, je crois entendre des plaintes et des cris étouffés ; je me lève, je saisis mon épée, et j'ouvre la porte de ma chambre. L'obscurité la plus profonde régnait de toutes parts. Un seul cri, *au secours*, se fait entendre ; c'est une voix de femme..., je m'élance, et j'appelle de toutes mes forces ; les domestiques de la maison accourent de toutes parts ; je me précipite vers l'appartement d'*Alexiowna* ; je pousse, je brise les serrures ; j'entre avec quelques domestiques, et nous apercevons plusieurs hommes qui se sauvaient par les fenêtres qui donnaient sur le parterre. *Alexiowna* habillée était évanouie sur un fauteuil. Je cours à elle ; ses femmes arrivent : je m'élance pour poursuivre les ravisseurs, mais ils avaient pris la fuite, et nous ne pûmes découvrir aucune preuve de la manière dont ils s'étaient introduits dans l'hôtel. . . . .

Je rentrai avec les domestiques. *Alexiowna* seule connaissait l'auteur de cette scène nocturne ; elle garda le silence ; je n'osai l'interroger ni lui

faire part de mes soupçons : j'allais me retirer lorsque *Charles* parut dans la chambre d'*Alexiowna*. Cette aimable fille, sans daigner le regarder ni lui répondre, ordonna à ses femmes de s'éloigner, et se tournant vers moi, Monsieur, me dit-elle, je n'oublierai jamais le service signalé que vous m'avez rendu cette nuit ; j'en conserverai long-temps le souvenir dans mon cœur. Elle se retourna, et tous ceux qui étaient présens se retirèrent. *Alexiowna* resta seule avec sa mère qui arrivait et plusieurs femmes de la maison.

Charles, pour éviter toute explication avec moi se retira dans sa chambre ; j'entrai dans la mienne, et content et satisfait d'avoir rendu le service le plus signalé à mon *Alexiowna*, je jouis des douceurs du repos, l'esprit tout occupé de l'événement de la nuit.

Le lendemain je ne vis point Charles ; le bruit se répandit dans la maison que des voleurs s'étaient introduits dans l'appartement d'Alexiowna, et que c'était à mon courage que l'on devait la fuite de ces brigands qui, peut-être, avaient encore de plus funestes intentions.

Quelques jours après, le comte de P...., le frère d'Alexiowna, arriva à C... ; je le vis dans la soirée avant de nous mettre à table, et il me reçut très-froidement. Le service que j'avais rendu à sa sœur, me faisait penser qu'il se serait mon-

tré plus reconnaissant. Je le vis parler à *Mikelly* qui sourait avec malice, et paraissait tenir au comte des propos singuliers. Le comte quelquefois témoignait toute son indignation. Pendant cet entretien, dont elle ignorait comme moi les motifs, *Alexiowna* était inquiète, agitée; on se mit à table; la conversation devint générale, et après le repas chacun fut vaquer à ses affaires.

Le lendemain au déclin du jour, la lune se levait, et je parcourais les allées du parterre, lorsqu'une femme attachée à *Alexiowna* m'appela par mon nom, et m'invita à la suivre. J'entre avec elle dans une allée, je vois *Alexiowna* et deux de ses femmes qui, par respect, semblent se retirer. Mikelly, me dit-elle, en approchant, je vous dois l'honneur et la vie; je connais le monstre qui voulut me perdre; je l'ai vu, je lui ai parlé dans cette scène d'horreur; mais cet homme est un scélérat, je ne puis le démasquer encore, votre intérêt l'emporte maintenant cependant sur toute considération, vos jours sont menacés; on ne vous pardonnera jamais d'avoir pris ma défense; votre dévouement en ce jour est regardé comme un crime. Fuyez *Mikelly*, il en est temps encore, demain peut-être la fuite serait impossible et la vengeance serait satisfaite. — Il faut donc vous quitter, belle *Alexiowna*; mais en quelque lieu que je me retire, je n'ou-

blierai jamais celle.... — Mikelly, partez, et pensez quelquefois à *Alexiowna*, à Alexiowna reconnaissante, à Alexiowna.... elle n'acheva pas et fit signe à une de ses femmes de s'approcher.... soudain je me précipite à ses genoux, des larmes coulent de mes yeux, je saisis une de ses mains... dans cette attitude je me sens aussitôt percé de plusieurs coups d'épée; je pousse un cri effroyable, je tombe et perds bientôt connaissance...

Je ne sais combien de jours dura cette horrible situation; je ne la quittai que pour me trouver à mon réveil, dans une chambre assez mal meublée; j'étais dans un lit, soigné par des femmes qui me portaient le plus vif intérêt; mais ma mémoire ne m'offrait rien des événemens qui s'étaient passés, et me condamnaient à garder ainsi le lit. Un chirurgien qui entra un instant après et qui me toucha le pouls, s'écria : *il est hors de danger*; il recommanda de prendre le plus grand soin de moi, et se retira.

Bientôt je pris des forces; mes blessures se fermèrent, j'étais convalescent lorsqu'un jour, ô surprise! je vis entrer *Alexiowna*. Alexiowna dans ma chambre; Alexiowna qui vient me rendre visite : alors je sortis comme d'un profond sommeil, et je me rappelai l'attentat commis sur ma personne, au moment même où j'embrassais les genoux de celle que j'adorais.

— Mikelly, me dit-elle, vous êtes donc rendu à mes vœux. Le ciel sensible à mes prières et à mes larmes vous accorde la vie : il a pitié de la pauvre *Alexiowna* qui n'aurait pas survécu à votre mort... Il m'est cruel de vous apprendre que vos assassins me sont connus !.. Ce *Charles* que je déteste a surpris la candeur, la bonne foi d'un frère, et il vous a calomnié ; mon frère a cru venger l'honneur, il a frappé l'innocence.... Mikelly, on vous croit mort. Selon l'usage établi en *Russie* vous avez reçu les honneurs de la sépulture des mains de vos compatriotes ; vous étiez déjà dans la fosse, et la terre trop docile alloit vous soustraire à tous les regards, lorsqu'à force d'argent j'ai obtenu qu'un chirurgien visitât vos blessures ; il a assuré que vous viviez encore, je vous ai fait transporter ici : on vous a donné tous les soins qu'exigeait votre cruelle position : vous voilà rendu à la vie.... mais il faut vous rétablir.... alors vous quitterez ces lieux, et vous irez rejoindre les compagnons de votre gloire.... n'oubliez jamais *Alexiowna* ; dans tout ce que j'ai dû faire pour vous, ne voyez qu'un acte de justice ; Mikelly, si vous pouviez lire dans mon cœur, le motif ne vous paraîtrait peut-être plus aussi noble, aussi désintéressé... A peine Alexiowna eut-elle achevé ces mots, que je m'écriai : adorable *Alexiowna*, quoi, vous pourriez aimer

l'infortuné *Mikelly*, qui vous adore, qui vous chérira toujours, qui n'osa jamais vous parler de son amour, et qui aurait fui loin de ces lieux pour y chercher la mort, plutôt que de trahir le secret qu'il avait juré de ne jamais dévoiler. — Modérez vos transports, *Mikelly*, Alexiowna ne vous oubliera jamais; votre guérison est prochaine, ménagez-vous, conservez vos jours, ils me sont plus chers que vous ne pensez.... Je saisis une des mains de ma douce amie, je la couvris de mes baisers et de mes larmes. — Soyez sage en ce moment, Mikelly, dit *Alexiowna*, en pressant ma main dans la sienne.... Elle se leva et sortit.

Bientôt ma santé se rétablit. Je voyais mon *Alexiowna* tous les jours; tous les jours mon amour faisait de nouveaux progrès, et tous les jours *Alexiowna* me témoignait le plus tendre intérêt.

Enfin mes blessures étaient parfaitement guéries, ma santé était rétablie. *Alexiowna* un jour parut s'armer d'un nouveau courage; après le plus doux entretien, elle me dit : Demain, *Mikelty*, vous partirez, vous quitterez les faubourgs de C......, et vous prendrez la route de la Pologne. On dit que la guerre va recommencer; partez, allez, cueillez les lauriers de la gloire...., soyez digne de celle qui vous aime, et n'oubliez

jamais votre *Alexiowna*. Je voulais répondre, *Alexiowna* me baisa sur le front, et s'éloigna sans vouloir entendre ma réponse.... Je n'osai la suivre par respect. Un instant après, je trouvai sur une table une bourse remplie de roubles, pour une somme assez considérable, avec un billet ainsi conçu : « Partez, *Mikelly*, partez, » l'honneur, le devoir vous l'ordonnent, *A-* » *lexiowna* vous en prie ; songez à ma réputa- » tion, à la puissance de nos ennemis, à la scé- » lératesse de Charles ; ne faites aucune objec- » tion ; acceptez mes faibles dons.... il le faut.... » Adieu. Aimez toujours celle qui n'aimera ja- » mais que vous, et qui se fait une douce idée » qu'un jour l'hymen pourra rendre heureux un » couple qui s'aima au sein des revers et de » l'infortune. »

Je dus obéir à *Alexiowna*. Le lendemain de grand matin, un *Tartare* d'un âge avancé, et qui conduisait deux chevaux, vint me chercher. Je voulus obtenir de lui quelques jours; il me refusa, me peignit le danger qui nous environnait; il me rappela l'ordre d'*Alexiowna*.... Je cédai, je montai à cheval, je quittai C...., mais le cœur oppressé, les yeux baignés de larmes, triste et pensif. Le *Tartare*, homme de bon sens, parvint à me distraire en me parlant d'*Alexiowna*, de notre amour, de notre réunion future... Deux

mois après notre départ, nous arrivâmes à *Varsovie*. Tous mes amis me revirent avec joie. Je rentrai dans le corps auquel j'avais appartenu, et le *Tartare* qui m'avait accompagné, muni d'une lettre pour mon *Alexiowna*, retourna à C....

La guerre ayant éclaté de nouveau, je fus placé dans la division française à laquelle vous apparteniez, mon cher ami: vous avez encore présens à la mémoire, et les événemens, et les malheurs qui nous ont réunis et séparés. Puisse le ciel seconder nos vœux, et nous rendre tous au bonheur.

LETTRE IV.

C.... ce 16 septembre 1814.

M. DE N.... DE M...

J'étais heureux à C...., mon cher ami; tous les jours je voyais *Alexiowna* chez le respectable jardinier qui m'accueillit mourant il y a quelques années, et qui de nouveau m'avait donné l'hospitalité, et me permettait de voir chez lui la respectable *Alexiowna*. Je devais quitter cette ville par les ordres d'Alexiowna, pour aller à *Astracan*, chez un de ses parens, à qui elle avait fait part des cruels événemens qui lui étaient arrivés. Je devais ensuite retourner en Pologne reprendre

du service; et, profitant de l'amnistie accordée aux *Polonais*, obtenir le consentement de mes parens, et demander en mariage la fille de la *comtesse de P....* Cet arrangement plaisait à ma délicatesse et à mon cœur; j'en reconnaissais bien toute la nécessité. J'avais trouvé dans C....., des amis de mon père, et je leur avais emprunté une assez forte somme d'argent. Un matin j'avais vu ma chère *Alexiowna*, et l'imagination occupée de mon amour, de mes malheurs, de mes espérances et de mon voyage, je côtoyais les bords de la *Oasinska*. Un homme enveloppé d'une longue pelisse reposait sur l'herbe, à l'ombre de quelques bouleaux plantés sur la rive. Cet homme lève la tête, me regarde attentivement et s'écrie: « Dieu, c'est lui, par quel prodige! c'est lui...... » c'est *Mikelly*... » Il se lève avec promptitude et s'avance. Je reconnais aussitôt ce *Volouki* qui me fit prisonnier, ce *Charles*, mon assassin; ce comte de L......., misérable intrigant, né pour tous les forfaits. *Charles*, m'écriai-je avec fureur, le jour de la vengeance est arrivé, aujourd'hui les ténèbres ne viendront point te soustraire au châtiment que tu mérites; aujourd'hui tu ne pourras plus frapper ta victime sans défense, et par la main du brave que tu sus séduire et tromper. Vîte, arme-toi, et que ce fer, guidé par les mains de la justice éternelle, punisse l'assassin de *Mi-*

kelly et le ravisseur d'*Alexiowna*. — Suspens les effets de ta fureur, *Mikelly*, me répondit *Charles* avec le plus grand sang-froid; comme toi j'ai soif de la vengeance; si je retarde ce fortuné moment, c'est pour le rendre plus certain, plus terrible. Vois à quelques pas de nous ces hommes qui nous examinent; on en veut ici à ma liberté, à ma vie.... Je saurai me mettre à l'abri des agens de la police *Russe*, que je méprise: demain je saurai ravir le jour à ce Mikelly que je déteste; demain Mikelly, au même lieu, à la même heure, avec des armes à feu, avec ce glaive, je serai ici..... je t'attends, bien certain de te rencontrer. Il dit, et aussitôt il s'élance tout habillé dans la *Casinska*, atteint l'autre rive à la nage, se perd à travers les arbres, et disparaît... *Charles* en ces lieux, m'écriai-je, le perfide! et je n'ai pu croiser ce fer avec le sien, je n'ai pu lui donner mille morts, je n'ai pu venger *Alexiowna*, son frère et moi.... A demain! à demain!...... Ciel propice à l'innocence et implacable pour le crime, oui tu dois servir ma cause, parce qu'elle est juste.

Le lendemain je me lève de grand matin, et j'instruis *Peters* (c'était le nom du jardinier chez qui je logeais) des événemens de la veille: aujourd'hui, ajoutai-je, je vais livrer un combat à mort; ou *Charles* ou moi nous resterons sur le

champ de bataille; ou le crime sera vainqueur, ou l'innocence triomphera : *Peters*, si je reçois le coup mortel, vous instruirez *Alexiowna*, et vous me ferez donner la sépulture au lieu qui vous sera désigné par ma bien-aimée. Peters, je vous en conjure, vous viendrez avec moi jusqu'à un demi-werst du lieu de notre rendez-vous. A une heure vous approcherez du champ de bataille, ou pour me donner des secours, ou pour faire enlever mon corps, après avoir instruit les magistrats. *Peters* me promit de remplir mes intentions. A onze heures je pris le chemin qui me conduisait sur les bords de la *Casinska*. Midi sonnait, et je ne vis personne.... J'attendis vainement jusqu'à une heure.... Je croyais Charles, me disais-je en moi-même, capable de tous les crimes, mais j'imaginais qu'il n'était point un lâche. En me retournant à gauche de la ville de C...., que je cherchais à découvrir, tout-à-coup j'aperçus un homme qui s'avançait vers moi; il était de haute taille, simplement vêtu et sans armes. Plus il s'avançait, et plus il m'inspirait de l'étonnement. Sa figure était belle, mais sévère; sa démarche noble; ses yeux brillaient d'un éclat singulier. Je m'arrêtai pour le laisser passer, lorsque l'étranger m'adressa ces mots en polonais : « L'enfant du crime a trouvé son salut dans les » eaux; l'air seul lui sera funeste; la vengeance

» le poursuit; mais c'est la vengeance des cieux...
» Jeune homme, au champ d'honneur tu pus
» donner la mort.... Laisse au destin le soin de
» châtier le coupable et de punir les forfaits.
» Lorsque le soleil terminera sa carrière, que les
» rayons mourans coloreront la cime des monts
» et la tête des sapins élevés et des bouleaux an-
» tiques, tu verras, tu connaîtras la justice éter-
» nelle, et tu pourras entonner le cantique mys-
» térieux..... Adieu, jeune homme; tu seras un
» jour fortuné, car l'Esprit le veut. »

J'étais resté debout à la même place, les pieds posés sur l'herbe épaisse, mais immobile, mais comme un homme agité par un songe pénible; je voulais voir, et je ne voyais point; je cherchais à entendre, et l'on ne me parlait plus; je voulais remercier l'inconnu, et l'inconnu me saluait; sur sa tête était la flamme symbolique; un sourire agréable et doux se peignait sur sa figure: il marchait et je le regardais; j'admirais tous ses mouvemens; il était loin de moi, et je le croyais à peu de distance: il disparut, et mes yeux le cherchaient encore derrière l'arbuste vert qu'il plaçait entre lui et moi. Au même instant, j'entends la voix de *Peters*; je vois ce brave homme à cheval, tenant un autre cheval par la bride; il s'écriait depuis long-temps, et je ne pouvais l'entendre: « Monsieur, venez, *Charles* enlève *Alexiowna*;

» le frère de votre amante infortunée arriva hier » au soir à C...., il est instruit de l'attentat de » *Charles*, il est assuré maintenant de votre in- » nocence, il me l'a dit.... Il rassemble ses amis » et ses domestiques. En vous cherchant, le » hasard m'a fait connaître la route que tient ce » monstre; c'est au milieu des bois qu'il dirige » sa fuite. Monsieur, montez à cheval et suivez- » moi. »

Je m'élance aussitôt sur le coursier qu'il me présente, et nous partons tous les deux au galop. — Nous atteindrons *Charles*, avant la nuit, me disait *Peters*, les chemins sont mauvais, et pour comble de bonheur pour vous, *Charles* a placé *Alexiowna* dans une voiture, ce qui doit retarder sa marche; il n'a avec lui qu'un *Tartare* à sa solde et un domestique prussien qu'il a pris à *Berlin*, et que vous avez connu.

Après avoir franchi des rivières, des ruisseaux profonds et des terres sablonneuses, nous arrivons sur les six heures du soir par un chemin rocailleux et escarpé, à l'entrée du bois. Aussitôt nous apercevons sur le sable les cadavres de deux hommes qui venaient d'être tués; le sang coulait encore de leurs blessures.... Plus loin, quel spectacle horrible! un homme pendu à un arbre. J'approche, je reconnais *Charles*, *Charles* frappé de plusieurs coups d'armes à

feu; *Charles* suspendu avec le cordon qui liait son sabre autour de son corps. — *Peters*, m'écriai-je aussitôt, l'air a saisi sa victime, le ciel a frappé le coupable; grâces lui soient rendues; et je crus voir l'homme de l'esprit qui me désignait à la fois le *nord* avec la main et les derniers rayons du soleil qui s'éteignaient dans les bois. J'appelais à grands cris mon *Alexiowna*, et comme si *Peters* eût vu l'inconnu, il s'écriait au *nord*, *au nord*, *Mikelly*, *c'est au nord*. Soudain je presse mon cheval et de la main et de l'éperon. Nous partons comme l'éclair, et j'aperçois dans un vallon des Tartares armés, une voiture; je crois entendre les cris d'*Alexiowna*, je m'élance avec le fidèle *Peters*, un pistolet à la main et le sabre de l'autre. Ils étaient dix hommes et nous n'étions que deux; mais l'amour centuple les forces, et plein de confiance j'osai invoquer l'esprit, l'âme et la vie de l'inconnu. Les Tartares s'avançaient avec fureur, et notre perte semblait inévitable. Mais j'entends derrière moi des cris confus, des pas précipités de chevaux qui s'avançaient avec toute la rapidité de leur course. A l'instant même que nous chargions les Tartares, les hommes qui nous suivaient chargeaient avec nous, et les Tartares trouvaient la mort, et la victoire était à nous, et le crépuscule de la nuit s'étendait sur

toute la nature; mais j'aperçois *Alexiowna* qui m'avait reconnu et qui me tendait les bras. J'accourais pour l'embrasser : « Arrêtez, me dit le comte de P.... *Mikelly*, j'eus des torts envers vous, et de très-grands torts; je le sais et je l'avoue; deux fois vous avez sauvé la vie à ma sœur *Alexiowna*; mes yeux sont désillés, et je revois celui qui était mort et qui était vivant, que le glaive avait frappé et que l'esprit a conservé. Le meurtre d'un homme que je croyais coupable envers ma famille et envers moi fatiguait mon âme juste; malgré moi une voix intérieure me disait..... *tu fus un assassin !*... Mikelly, vous vivez et je devais le croire, l'inconnu me l'avait dit (1). Il m'avait promis le repos du cœur et la paix de l'âme : je vais jouir de ce double bienfait; Mikelly, oublions tous nos malheurs; retournez à C..... A un werst d'ici j'ai un château où je vais conduire ma sœur; elle ne peut et ne doit point reparaître à C... La comtesse de P...

---

(1) Quel fut mon étonnement d'entendre le comte de P***** invoquer cet inconnu dont la main protectrice m'environnait déjà, que j'avais vu et à qui j'avais parlé. En lisant mes lettres, vous verrez, mon cher ami, ce que le comte de P*** devait faire un jour pour moi; qu'il connaissait bien l'inconnu et devait me le faire connaître.

est partie ce matin pour Saint-Pétersbourg; nous irons la rejoindre sous quelques jours, faites vos adieux à *Alexiowna*... quel que grand que soit le sacrifice que vous faites en vous séparant d'elle, vous le devez à l'honneur, à votre prochain mariage avec ma sœur, et surtout à la réputation d'une amante que vous adorez. Adieu *Mikelly*; Peters et quatre hommes de ma troupe vous accompagneront jusqu'à C...

Aussitôt je m'approchai d'*Alexiowna* qui m'accueillit avec bonté, appuya de quelques raisonnemens la résolution de son frère, et me permit de lui baiser la main. Nous montâmes tous à cheval : le comte de P.... me tendit la main et m'embrassa avec ce ton de franchise et de cordialité qui ne se trouve que chez les braves. Les hommes qui m'accompagnaient, *Peters* et moi, nous prîmes le chemin de C..., où nous arrivâmes à deux heures du matin éclairés par l'astre des nuits qui brillait de tout son éclat.

Je me reposai toute la journée chez le bon *Peters*, et c'est dans son humble maison que j'ai terminé la lettre que je vous adresse aujourd'hui. Arrivé à Astracan, je vous écrirai pour la dernière fois, mon cher ami. On m'a dit à C... que le comte de P... avait demandé ma liberté à la cour de *Saint-Pétersbourg*, je

crains qu'il ne puisse l'obtenir, et je pense qu'il ne me sera plus possible de vous faire parvenir mes lettres; jugez de la peine que je vais éprouver de cette cruelle situation. Adieu M...... Votre ami pour la vie.

LETTRE V.

DE N. DE M.....

Astracan, ce 15 oct. 1814.

Mon cher ami, je suis enfin à *Astracan;* j'ai le cœur toujours malade; mais l'espérance est là..... qui ne doit plus m'abandonner. Je viens de recevoir une lettre du comte de P.... Dans cette lettre il rappelle le souvenir de l'horrible soirée où, trompé par un vil scélérat, il fut mon assassin; en me rendant heureux il espère réparer sa coupable erreur; il me parle d'*Alexiowna* toujours tendre, toujours fidèle; il m'assure que la comtesse de P... m'a rendu toute son estime; il m'annonce enfin que sous peu il recevra de *Saint-Pétersbourg* l'ukase qui m'accorde la liberté; il m'invite à me rendre sur les bords de la mer *Caspienne* et à pénétrer le plus tôt possible dans les possessions turques, d'où il me sera facile de passer en Pologne pour revenir ensuite à C... recevoir la belle *Alexiowna* pour mon épouse.

Mon ami, je suis donc enfin sur la route du bonheur. Le temps des douleurs et de l'infor-

tune est passé..... Comme ce misérable *Charles* avait enlaidi mon existence. Quel homme que ce *Charles*! et quelle fin cruelle et terrible!..... La Providence attentive protége donc la vertu et punit le crime; mais par quels moyens ses décrets trouvent leur exécution! Pauvres mortels, voyez, sachez et admirez!

Mon ami, encore une fois j'ai vu l'inconnu. J'étais seul sur la route de C... à *Astracan*. A huit werst de cette dernière ville j'errais sur une pelouse fleurie; un hozison sans bornes se présentait devant moi, j'apercevais çà et là quelques bosquets, peu de champs cultivés et quelques villages dans le lointain. Soudain je vois un être vivant...; à son maintien, à ses vêtemens, à sa marche uniforme et noble je reconnais l'inconnu, et soudain mes sens sont troublés.... Aussitôt mon cheval s'arrête et reste calme. « Il n'est » plus, me dit l'inconnu, avec une voix mâle » et fière, celui qui bravait et les lois de l'éter» nelle justice et les temps à venir; l'esprit a » conjuré, et le pervers n'est plus. La doctrine » des sages multiplie les croyans, et le grand » Être le veut ainsi pour que l'esprit triomphe. » *Mikelly*, sois adepte un jour; l'esprit t'a » jugé digne de l'être. Celui qui doit t'initier » t'a donné la vie en voulant te donner la mort. » Vainement il a frappé celui qui devait croire,

» il faut aussi qu'il l'éclaire et qu'il préside à » son bonheur.... Tu le connais, tu le chéris » maintenant, tu le verras. Avec *Alexiowna* » l'hymen te rendra père un jour, et ta posté- » rité ne verra que deux générations...; car le » règne de l'esprit parfait va commencer, celui » de l'esprit impur va finir. Les Rois ont pris » une marche nouvelle; les peuples ont acquis » de nouvelles idées; le présent annonce déjà » l'avenir. Le tonnerre des cieux va s'éteindre, » et le temps va briser ses ailes et ses faulx pour » sommeiller immobile pendant l'éternelle du- » rée. Pour hâter ces grandes catastrophes, il » faut que la vie des justes et la mort des pé- » cheurs commence; que le grand Monarque » gouverne le monde; que tous les hommes » soient les adeptes de l'esprit. *Lorsque le nom-* » *bre* 15 *suivra le nombre* 19, que trente so- » leils auront lui devant le signe du belier; alors » l'étoile mensuelle frappera fort de sa tête pour » ouvrir le siècle incommensurable et fermer le temps (1). Adieu, sois heureux, *Mikelly*...; » mais sois fidèle, intelligent, prudent et sage... » *Sois adepte.* »

---

(1) Depuis une vingtaine d'années, le bruit s'est répandu dans le nord de l'Europe que *le monde doit bientôt finir*. Le clergé affecte de croire et propage cette idée; un livre allemand composé par un prêtre

L'inconnu cessa de parler, et mon cheval de lui-même prit le galop en hennissant, et je me trouvai à un werst d'Astracan, comme si j'avais toujours continué ma route : mes yeux se fixaient avec volupté sur le ciel, la plaine et les airs : mon cœur était satisfait, je jouissais du bonheur que promet la paix de l'âme et la bonne conscience... Enfin j'arrivai à Astracan à l'entrée de la nuit.

Je pars demain, mon bon ami ; que mes vœux prospères vous accompagnent partout ; puissiez-vous bientôt retourner en France, retrouver votre douce amie, tous les êtres qui vous aiment et vous intéressent, et, dans le sein du bonheur, ne jamais oublier votre ami *Mikelly*.

---

assure à ses lecteurs que le monde doit finir le 20 mars 1915. Il annonce la conversion des juifs, des protestans ; il assure que jusqu'à cette époque il n'y aura plus de troubles en Europe ; que les rois actuels et légitimes gouverneront tranquillement leurs peuples sans craindre l'usurpation et la révolte.

CHAPITRE V.

(Manière d'exercer la justice en Russie. — Anecdote à ce sujet. — Parallèle de Corneille et de Racine. — Analyse de quelques ouvrages relatifs aux Illuminés. — Sur la fin du monde. — Sur le commerce des esprits.)

Dès le jour de notre arrivée en cette ville, nous avons appris tous les détails de la malheureuse retraite de *Moskow*, et l'alliance des puissances avec les Russes. Cette nouvelle nous a rendus tristes. Voilà donc la guerre rallumée de nouveau, et pour long-temps; jugez de notre désespoir: il y a dans cette ville une vingtaine de prisonniers *prussiens*, qui, par suite de leur nouvelle alliance, vont retourner dans leur patrie. Qu'ils sont heureux!

On dit que tous les Polonais vont être envoyés en *Sibérie*, et que les Français iront à *Astracan*. Cette nouvelle m'inquiète peu, car il m'est égal de rester ici ou d'aller mille lieues plus au sud. Nul motif ne se présente pour continuer mon journal. Je quitte la plume...; et la reprends le 1.er juin.

Hier nous avons éprouvé un chagrin bien vif. Les douze officiers polonais avec lesquels nous vivions depuis deux mois ont été envoyés en *Si-*

bérie. Ce ne fut pas sans verser des larmes que la séparation s'effectua. Il nous a été impossible de voir partir ces malheureux pour le pays du monde le plus affreux, sans le plus grand chagrin. Tous ces braves ont montré le plus grand courage en apprenant leur exil. Puisse bientôt la paix les rendre à leur patrie et à leurs familles. Le souvenir de mon ami *Mikelly* s'est emparé de mon âme : c'est aussi une idée bien consolante pour moi en me rappelant qu'il est libre, loin des horribles déserts de la Sibérie. (Voyez les lettres de Mikelly.)

Les vivres deviennent tous les jours plus chers. A peine pouvons-nous exister avec notre traitement. La chaleur est déjà extrême; le climat est tel, qu'il fait trente degrés de chaleur le matin, et que le soir il n'en fait plus que quatre ou six. J'ai fait connaissance il y a quelques jours avec M. T...., seigneur russe, parlant parfaitement bien le français, qui a reçu une excellente éducation dans la maison du prince de K.... son oncle, et y a puisé le goût de la bonne littérature française : ses talens lui ont mérité la place de juge du cercle du pays. Notre amitié est devenue très-étroite.

Un jour que nous dînions ensemble, et que les fumées du vin de Champagne agitaient nos têtes, je fis l'éloge de ce vin, et je ne tarissais pas

« Vous avez raison, me dit le noble juge, le vin » est délicieux; c'est un de mes cliens, qui veut » gagner son procès, qui m'a fait ce cadeau. » Après le dîner, nous étions dans un sallon où j'aperçus un beau meuble en acajou tout neuf. Je me récriais sur sa beauté, lorsque le juge me dit en riant : « C'est la partie adverse de mon homme » au vin de Champagne qui m'a adressé ce meu- » ble; mais il a beau faire, qu'il ait tort ou raison, » le vin a opéré des prodiges, il perdra son pro- » cès. » Et comme je lui marquais mon étonnement, il ajouta qu'en Russie les choses se passaient ainsi, et que les petits présens faisaient par-ci, par-là, pancher la balance de *Thémis*.

Ce seigneur russe a la bonté de me prêter quelques livres des auteurs de mon pays, entr'autres les Œuvres de *Racine*. Voilà un préservatif contre l'ennui et contre le désœuvrement. L'isolement dans lequel je passe ma vie me devient tous les jours plus insupportable. Malgré l'attachement que me témoignent mes compagnons d'infortune, et toute leur gaîté, ils sont étrangers à tout ce que j'aime; et comment leur parler de ce qu'ils ne connaissent pas? Mon père, Clémentine et mes amis de *France*, occupent mes pensées toute la journée; mais si je sors de mes rêveries, alors je me trouve seul au monde; toutes mes idées se tournent vers la fin de cette

guerre qui doit nous tirer de cette affreuse situation.

Nous sommes au 13 juin, et la neige est totalement disparue; il nous est permis d'errer aux environs de la ville, dans ces plaines immenses où l'horizon paraît sans bornes, où la vue est sans perspective, où tout serait uniforme si les forêts n'aportaient quelque changement à la monotonie des terres cultivées ou incultes, que parent, il est vrai, la verdure et quelques jolies fleurs, tantôt avec prodigalité, et tantôt avec la plus sévère parcimonie. Pour trouver un ombrage propice, il faut souvent parcourir plusieurs werst. J'aime mieux le voisinage de la ville; on y trouve de l'ombre, des êtres vivants et quelques jolis minois par-ci, par-là : cela me distrait et me console.

Je viens de lire le premier volume de *Racine*. Vous savez, mon ami, qu'à *Paris* nos opinions n'étaient pas les mêmes sur ce grand homme; vous teniez pour *Racine* et moi pour *Corneille*. Vous vous rappelez sans doute que vous ne vouliez pas reconnaître la supériorité de mon auteur tragique sur le vôtre. J'étais souvent battu, par l'esprit avec lequel vous défendiez *Racine*. Si je ne pouvais prouver la supériorité de *Corneille*, j'étais bien loin de l'accorder à *Racine*. Croiriez-vous que c'est dans le fond de la *Tartarie*, dans un pays à demi-sauvage, que je viens de trouver

des armes contre vous? C'est parmi des fragmens de littérature *russe*, contenus dans un vieux bouquin écrit à la main, que j'ai lu un parallèle de *Corneille* et de *Racine*, fait par un littérateur russe, qui a pris le nom de *Golkourouski*, nom inconnu même à M. de T...., propriétaire du manuscrit, qui sans doute avait été placé par ses nobles ancêtres dans l'endroit le plus poudreux et le plus isolé de la bibliothèque. Superbe, humiliez-vous, et veuillez bien vous occuper un instant du jugement porté par un Russe sur nos deux grands tragiques français.

« *Corneille* a cherché, il a trouvé; c'est le génie qui créait. Il n'a point eu de maître qui pût le guider dans la carrière; il fut seul, il fut le premier. *Racine*, à ses talens, à son cœur, à son beau style, joignait encore les œuvres du grand tragique dont la France savante récitait alors les beaux vers.

» *Corneille* fit, et de rien il produisit quelque chose. Par ses soins, la tragédie barbare devint française. *Racine* ne perfectionna pas, il n'eut garde, mais il vint se placer près du créateur qui avait édifié la vraie et l'excellente tragédie.

» Le rival de *Richelieu* a mis sur la scène les héros tragiques, tels que les offrirent les poètes et les traditions grecques et latines. Ils sont toujours aussi grands et aussi nobles que les avaient pré-

sentés et la Fable et l'Histoire. Le rival de *Corneille* a fait de ses héros des hommes ordinaires, agités par les passions violentes du cœur, mais quelquefois sachant les combattre et les vaincre.

» *Corneille* est trop noble, *Racine* trop naturel; mais, dans leur manière, ces deux tragiques s'élèvent au sublime, l'un par la singularité mâle, énergique et forte, et l'autre par le naturel et la vérité: *Alexandre* et *César* auraient pris *Corneille* pour leur peintre. Les princes les plus aimables voudraient encore ressembler aux héros de *Racine*.

» *Corneille* offre les périodes terribles qui exaltent les têtes, et font les ambitieux et les tyrans. *Racine* présente, avec un charme toujours nouveau, les faiblesses humaines qui tourmentent les cœurs sensibles.

« On est homme de bien avec *Corneille*, on est homme avec *Racine*. »

Corneille a pris ses modèles dans la tradition antique, *Racine* dans ses contemporains; le premier, a peint les héros, dignes d'être admirés dans tous les temps, dans tous les lieux; le second, les hommes faibles, dignes encore d'être excusés.

« La noblesse des pensées, la beauté des vers, la majesté des scènes, et le génie de l'ensemble, font, de *Corneille*, le premier des tragiques,

et cependant quelquefois *Racine* vient disputer la palme avec audace, parce qu'il est toujours beau, toujours poëte, toujours parfait dans tout ce qu'il ose peindre, et dans tout ce qu'il dit : c'est bien le premier des poëtes français.

» Il pourrait être facile à des auteurs ambitieux, de marcher sur les pas de *Racine*; on a déjà donné des couronnes à ceux qui ont essayé de l'imiter. *Corneille* n'a point encore eu, et peut-être n'aura jamais d'imitateurs; à lui seul appartient son génie : personne ne peut pénétrer dans son domaine. »

Voilà, mon ami, des armes assez fortes contre votre auteur favori. Il me tarde, lors de mon retour à *Paris*, d'entendre les anathèmes que vous prononcerez contre ce *Golkourouski*, qui, selon moi, juge bien, mais qui me paraît avoir emprunté ses jugemens à notre *Fontenelle*, non moins juste, mais plus impartial. Nous vérifierons le fait tôt ou tard, et, à votre tour, vous blâmerez ou vous louerez les jugemens de *Fontenelle*, et ceux de *Golkourouski*.

Nous sommes au 21 juin; les jours ne finissent plus; depuis le commencement du mois il n'y a plus de nuit. Pour occuper mon temps et finir l'année, j'augmente, autant que je puis, les notes que je prends sur ce pays. Mon voyage à travers ce grand empire et un séjour de

plusieurs années, me mettent à même de voir beaucoup de choses par moi-même.

Malgré l'humidité, la poussière et les vents, j'ai feuilleté tous les livres, les manuscrits et le recueil des gravures qui composent l'antique bibliothèque de M. T.... Les vieux livres abondent dans le dernier rang que j'ai parcouru; un seul a fixé mon attention : c'est le livre dont parle *Mikelly* dans une note qui accompagne sa dernière lettre. Le prêtre allemand (1) annonce bien la fin du monde.... il prophétise, et je ne comprends rien à ses prophéties : c'est aux événemens futurs à nous donner la clef de cette énigme sacerdotale. Ce qu'il y a de certain, me dit alors M. de T...., à qui j'ai fait voir ce livre, c'est que l'opinion sur la fin prochaine du monde se propage dans tout le *nord* de l'Europe et multiplie ses prosélites, même parmi les sectes chrétiennes. Chaque secte la croit et l'annonce à sa manière. Celle des Illuminés, aujourd'hui si répandue, a adopté cette croyance; on la dit propre à ranimer l'ordre et les bonnes mœurs dans toutes les classes des sociétés; elle peut, dit-on, produire d'utiles effets, et chez les puissans et chez les faibles; sur le cœur des riches, comme sur celui des

---

(1) Voyez la note qui termine les lettres de Mikelly.

indigens. Toutes les expressions renfermées dans le livre du prêtre, sont expliquées, commentées à la manière des intéressés. Il faut croire à l'esprit du commentateur, qui veut bien nous expliquer le sens mystique des mots, des phrases et des pages entières, ou bien le commentateur se fâche, et vous donne les noms d'*impie*, de *révolutionnaire* et d'ennemi des sociétés et des lois.

J'ai lu, mon ami, l'ouvrage allemand, et j'aime mieux croire à tous les sens mystiques et figurés qu'il présente, que de contrarier un instant les commentateurs. Plusieurs exemplaires de cet ouvrage ont été introduits en France; on dit même qu'il en existe un à la bibliothèque Royale: vous pouvez donc facilement vous en procurer la lecture.

On dit que la secte des Illuminés est nombreuse, puissante et forte en richesses et en lumières. Elle est divisée en deux branches: l'une combat sous les bannières d'une philosophie religieuse, mais éclairée; l'autre a pris pour enseigne le signe révéré des Chrétiens et toute la croyance du culte catholique. La délivrance de l'*Allemagne* qui s'opère, annonce, dit-on à-la-fois, le triomphe des principes de la doctrine de Jésus de *Nazareth*, un temps plus calme, la paix universelle, et puis l'accomplissement des visions ineffables de l'apôtre Saint Jean, qui fut ainsi

le précurseur d'un prêtre allemand (1) qui prédit aujourd'hui, parce que, selon les commentateurs, il est l'organe de l'esprit qui fit l'Apocalypse avec la plume de l'aigle apostolique.

On a dit pendant quelque temps de l'homme singulier qui ravageait le monde, qu'il était *l'Antéchrist*. Sa chute prochaine, dont on parle en tous lieux, a beaucoup contrarié les mystiques interprétateurs; mais les initiés se consolent par de plus douces prophéties, qui annoncent le rétablissement des J...... Le règne du monarque qui sera tyran, un antipape, la naissance de l'Antéchrist, fixée à l'an 1855. Le triomphe du grand esprit, les conversions par masses, un bonheur momentané, le repos de la terre et la paix des nations.

Je veux bien croire à toutes ces prophéties, mon ami; mais j'ai bien peur que les événemens futurs ne mettent la prévoyance des prophètes en défaut. Cependant, un moyen de conciliation peut s'offrir: c'est d'arranger la prophétie pour l'événement, lorsque l'événement aura lieu pour l'édification des fidèles croyans.

---

(1) Barthelemi *Holzhouser*, curé de *Bingen* près *Mayence*, a composé un livre écrit en latin et dans lequel il a commenté l'apocalypse de l'apôtre St.-Jean l'évangéliste.

La doctrine qui veut laisser croire que des esprits daignent communiquer avec quelques mortels privilégiés, a fait aussi de grands progrès aux lieux où la nature a des hivers toujours glacés; où les brouillards, l'humidité, la tristesse et la nuit ont fixé leur empire. J'ai vu des seigneurs *russes* qui ont adopté cette doctrine, et qui y croient. Pendant mon séjour à *Varsovie*, j'ai conversé avec des ersonnages *prussiens*, *polonais* et *suédois*, qui ne parlèrent qu'avec respect du pouvoir des esprits, et de la vénération profonde que leur inspirent les hommes probes, familiers avec ces esprits, et qui recevaient d'eux secours, connaissance et vérité..... A Berlin, on me fit voir un *rabbin*, qui, tout-à-la-fois, passait pour philosophe, pour croyant et pour homme estimable dans les sociétés honnêtes où il était admis. Il avait, disait-on, à ses ordres, un esprit puissant en œuvres; ce personnage me parut cependant d'une faible santé, quoique dans la vigueur de l'âge, et d'une complexion délicate; sans doute que l'esprit du *rabbin* ne songeait qu'à l'âme, et se mêlait bien peu du corps. J'en suis fâché pour les Illuminés; mais je voudrais protection égale pour la matière et pour l'intelligence..... ce serait là ma folie, et cela ne gâterait rien.

Cependant, je pense qu'il ne faut point traiter

avec une crédulité outrée, et les Illuminés et leur doctrine; je veux être juste. Les vrais Illuminés, que j'ai connus pour tels, m'ont paru des hommes probes, charitables, pieux, pleins de douceur et d'humanité pour leurs frères de toutes les religions, de toutes les sectes, de toutes les opinions. Le bonheur du monde matériel et spirituel, qui doit s'effectuer à-la-fois pour un temps, est une chimère et le résultat de leurs entrevues avec les esprits, qu'ils daignent nous faire connaître, est édifiant. Reste à savoir si ce n'est pas le produit de leur imagination exaltée, ou de quelques calculs de l'esprit de parti, de l'entêtement, ou d'un accord singulier (car voilà ce qui, dans les opinions, dirige la plus grande partie des hommes); c'est par le commerce des esprits qu'ils voient l'avenir, qu'ils montent dans les cieux, descendent dans les enfers, parcourent le monde pour juger les peuples et les rois, les soumis et les insoumis, les adeptes et les infidèles; pour éclairer les cœurs, pacifier les âmes, produire la charité ardente, la vive reconnaissance, et annoncer la vie des sages et le règne futur. Je respecte beaucoup les Illuminés que j'ai fréquentés dans plusieurs villes du *nord*, et leur doctrine a toujours fait sur mon cœur une impression profonde, malgré des études soignées, et la lecture méditée de tout ce que le monde savant a produit de bon-

vrages scientifiques, avoués par le goût, la raison et la sagesse; sur la science des Illuminés.

J'ai trouvé, mon cher ami, dans la bibliothèque de M. T..., des livres admirables, pour maîtriser, commander et forcer les apparitions du prince des ténèbres et de ses malheureux collègues. J'ai beaucoup ri du ton magistral et persuasif que prennent les auteurs diaboliques. Notre grand Albert a produit de pareilles folies, et malgré l'enveloppe des connaissances naturelles, elles sont maintenant un objet de mépris pour les sages de toutes les nations; mais, aux lieux où le soleil termine sa course, où les ténèbres sont de longue durée, où la vie de l'intelligence a son sommeil, le diable a ses prosélites; il serait peut-être dangereux de déclarer la guerre à la fois aux esprits immondes et à leurs nombreux amis.

Dans mes momens de loisir, et toujours en furetant dans les rayons nombreux de la bibliothèque de M. T..., j'ai trouvé un manuscrit que j'ai copié en entier, et que je crois cependant avoir vu en France; il a pour titre: *la Sacrée Magie divine. C'est*, dit-on, *un hommage rendu à la sapience du Seigneur par les sages, les saints pères et les prophètes sur l'existence des sciences et secrets magiques,*

que dirige, veut et permet l'esprit de Dieu; qui, par l'intelligence de la sacrée cabale, donne tout pouvoir sur les choses spirituelles et surnaturelles.

Aux lieux où je suis, il est bien peu de personnes qui connaissent ce livre; il n'en est point qui voulussent le lire. J'ai eu le courage grand sans doute, et la patience encore plus extraordinaire, d'en faire deux copies, une pour vous (qui habitez *Paris*, le centre de toutes les idées extravagantes et bizarres), et une autre pour moi.

La crédulité de l'auteur m'a beaucoup amusé; mais il a fait si bien son thème, il a tellement multiplié les difficultés, et parlé d'une manière si mystique, que l'adepte qui voudrait mettre le pouvoir des esprits à l'épreuve, en se servant des moyens indiqués par le *cabaliste sacré* des temps obscurs, courrait grand risque de voir ses efforts inutiles, parce qu'il faut d'un côté, tant de précautions, tant d'apprêts, de signes et de mots, et de l'autre, une conduite si réglée, si sainte, si édifiante, que le crédule peut toujours conserver sa croyance, en assurant que les apparitions n'ont point eu leur effet, parce qu'une seule des conditions requises n'a point été observée.

A mon retour en France, vous recevrez des

mains de l'amitié, la précieuse copie du livre sacré, et je croirai faire ainsi plaisir à celui qui m'a paru toujours rechercher ce qui est surnaturel, grand, et digne de l'admiration des hommes.

CHAPITRE VII.

(Autres détails sur les mœurs des Russes. — Manière de vivre des nobles et des esclaves. — Prix du pain. — Prix des denrées. — Occupations des habitans pendant la rigoureuse saison de l'hiver.)

Depuis le temps que j'habite la Russie Orientale, il ne m'a pas été très-facile d'étudier les mœurs et les habitudes des seigneurs de ce pays, parce que ma position de prisonnier ne me mettait pas trop souvent en rapport avec eux. Voici cependant ce que j'ai observé, ayant été introduit dans quelques sociétés distinguées, parce que j'appartenais à une famille noble de France.

Les femmes russes sont généralement laides et passent de bonne heure. Leur démarche est gauche et pesante. Celles qui ont été élevées dans les capitales ont des connaissances et l'usage du monde; les autres sont extrêmement ignorantes, mais c'est plutôt le manque de bons maîtres, que le défaut d'intelligence, car les Russes ont de l'esprit naturel; mais on a si peu de moyens de faire élever les jeunes personnes, que lorsqu'on est parvenu à leur faire apprendre leur français, et à gratter quelques airs sur la guitare, alors c'est une éducation finie.

L'éducation des hommes n'est pas meilleure; je parle toujours de celle faite dans les maisons particulières, et surtout dans les contrées où je me trouve. Imaginez-vous qu'il suffit à un sot de parler le français, pour qu'il se croye en état de montrer cette langue et de se faire instituteur; tandis que ces hommes ignorent les premiers principes de leur langue. Cependant les bons instituteurs sont si rares, que ces fripons se font payer fort cher.

Les hommes sont généralement mieux que les femmes; les femmes russes font un usage journalier des bains de vapeurs; mais elles sont très-négligées chez elles, et très-malpropres; leurs maisons sont généralement mal tenues.

Leurs domestiques sont habituellement couverts de haillons dégoûtans; mais un jour de *gala* tout cela change; les hommes et les femmes sont couverts d'habits propres et même élégans: les valets reçoivent aussi la permission de mettre leurs beaux habits; mais tous les frais de toilette ne durent que quelques heures pendant la journée; après ce temps tout rentre dans la malpropreté ordinaire.

Les Russes, aux fêtes de Noël et de Pâques qui durent chacune huit jours, se visitent beaucoup; alors ils aiment à se traiter. Le soir on donne aux dames du café, du thé et des confi-

tures; ordinairement après le thé, les hommes boivent du *punch*...

Voici un usage assez dégoûtant; on fait circuler dans le salon, un plateau couvert d'assiettes de différentes confitures; dans chaque assiette est une cuiller, et chacun doit manger avec cette cuiller qui a déjà passé dans vingt bouches.

Lorsque les femmes sont réunies dans un salon avec les hommes, elles sont toutes groupées près de la maîtresse de la maison, et les hommes dans une autre partie près du maître : en général, les femmes vivent peu avec les hommes; l'étiquette exige qu'elles soient toujours accompagnées, lorsqu'elles sortent, par un valet ou par une servante.

Les femmes nobles sont, la plupart, sages dans ce pays; mais *la faute en est aux dieux qui les privent de sensibilité et des dons de plaire.*

J'ai connu des gentilshommes qui avaient beaucoup voyagé en *Europe*, et qui assuraient qu'une grisette française ou anglaise, était beaucoup plus aimable, dans le tête-à-tête, que les femmes de la noblesse *russe*, ou de la classe libre.

Je ne puis vous parler que par ouï-dire du mérite réel des femmes *russes*, car, pendant tout mon séjour dans ce pays, je n'en ai pas trouvé une seule, à laquelle j'eusse désiré offrir mon hommage. Quant aux dames de la haute no-

blesse, elles ressemblent à toutes les femmes de la cour; elles ont les vices et les qualités des femmes bien élevées, et de la bonne société.

Les gentilshommes russes ne sont pas très-partisans du mariage, et ce, à cause de la facilité que ces Messieurs ont de changer souvent de maîtresses, qu'ils prennent parmi leurs esclaves; ou bien trouvent-ils que les dames russes ne sont pas assez aimables, pour leur sacrifier leur liberté? Le fait est qu'on trouve beaucoup de célibataires parmi les riches. La médisance et la politique font tous les frais de la conversation: il ne m'a jamais été possible de rester dix minutes en société avec des *Russes*, sans bâiller.

Les gentilshommes russes jouent avec passion aux jeux de hasard; on les voit souvent perdre toute leur fortune au jeu. Lorque l'argent comptant leur manque, il n'est pas rare de les voir jouer sur une carte, dix, vingt ou cent paysans. Aussi souvent vingt malheureuses familles ont, pendant une nuit de débauche, passé dans dix mains différentes, suivant que l'aveugle fortune a été inconstante.

J'ai vu à T..., près de Bougourouland, la princesse M... d'Ouffa, pendant trois jours et trois nuits, les pieds sous la table, perdre une partie de sa fortune, sans songer à peine à prendre ses

repas, et ayant demeuré vingt-quatre heures sans manifester aucun besoin naturel.

J'ai peu joué en *Russie*, mais mon rôle d'observateur m'a mis à même de juger de l'adresse des *Russes* au jeu, et je me suis convaincu qu'il faut être extrêmement adroit pour n'être pas frappé du savoir-faire de quelques-uns de ces Messieurs.

La manière dont ils s'y prennent pour tromper au jeu, est assez maladroite; mais comme assez souvent ils ont soin de faire boire leurs victimes, alors ils n'ont pas besoin de la dextérité qui distingue chez nous les joueurs ultramontains.

Un *Ukase* défend les jeux de hasard; mais en Russie, comme partout ailleurs, l'argent ferme les yeux aux officiers de police, chargés de la surveillance ou de la répression de cet abus.

Les *Russes* sont peu capables de faire de grands progrès dans les sciences exactes. J'ai beaucoup connu M. le docteur F...., professeur de mathématiques et de physique, à *Casan*, homme attaché à l'université, très-instruit, et qui a fait des recherches curieuses sur les antiquités du royaume de Casan. Il m'assurait que depuis douze ans qu'il professait dans l'université, il n'avait jamais pu former un sujet assez fort pour être

répétiteur. « J'ai, me disait-il, fait obtenir ce
» grade à un jeune allemand; mais il semble que
» cet affreux climat soit fatal aux connaissances
» humaines : ce jeune élève que j'avais d'abord
» jugé avoir fait des progrès, est resté d'une
» médiocrité désespérante. »

Tous les professeurs de l'université qui terminent leur engagement avec le gouvernement *russe*, ne demandent qu'à retourner dans leur pays; il faudrait fermer l'université, s'il fallait que le professeur pût fournir un sujet capable de le remplacer, ou bien il faudrait faire venir de l'Allemagne de nouveaux professeurs.

L'ÉTÉ de 1813 est heureusement passé, mon bon ami; votre prisonnier n'avait point pour le charmer les sites verdoyans des rives de la Seine. Il habitait des déserts au milieu des hordes sauvages : je ne puis vous rendre l'ennui que j'ai éprouvé pendant des jours qui ne finissent pas : c'est le mot, car pendant un mois, il n'y a pas de nuit dans les latitudes.

Les chaleurs sont affreuses; tous les paysans sont occupés aux travaux de l'agriculture : dans cette saison tous les *Bozards* sont déserts, ce qui fait que nos dix sous par jour nous suffisent à peine; mais avec le froid l'abondance est revenue.

J'ai passé tout l'été à la promenade et au bois; ce sont les seuls passe-temps qui me fussent permis, attendu qu'ils ne me coûtaient rien; mais je me vois forcé de séjourner dans ma chambre tout l'hiver, faute d'habits. J'étais exactement nu. On dit que l'hiver prochain on nous donnera des capotes; elles seront bien accueillies.

Un soldat de ma compagnie, très-adroit ébéniste, m'a fait un joli *trictrac* : voilà de quoi passer les longues soirées d'hiver.

Quand finira cette affreuse position? il faut un courage plus qu'humain pour supporter une telle vie. O ma chère Clémentine, et vous tous êtres intéressans que j'aime en *France*, votre souvenir, et l'espoir de vous revoir, soutiennent ma faible existence.

Avec la neige, le traînage a recommencé; ainsi nous voilà dans un pays de cocagne; vous ne pouvez vous figurer à quel vil prix sont toutes les denrées. Il est sans doute très-indécent à un vilain tartare comme moi, de parler cuisine à un habitant de Paris.... ; mais l'histoire de ma cuisine, est aussi l'histoire de l'abondance des vivres de ce pays, et du peu d'argent qu'on y trouve. Veuillez voir, dans la suite de ma lettre, le tarif du prix des denrées, et non le mémoire d'un cuisinier.

En ma qualité de maître d'hôtel de sept che-

valiers français, voici à quel prix je leur fournissais les denrées, et je l'avoue à ma honte, ayant pris les mœurs de mon nouvel état, je rentrais quelquefois dans le salon commun, ayant bu pour un sou d'eau-de-vie, et en ayant fait boire autant à mes deux aides-de-camp, l'un mon cuisinier en chef, et l'autre, mon marmiton, le tout aux dépens du mémoire. Je crois que mes confrères de Paris appellent cela, faire danser l'anse du panier.

Bœuf, 40 livres........	1 liv.	12 s.
Mouton, 40 livres.........	1	12
Un dindon..............		10
La paire de cocqs de bruyère.		3
La livre de beurre........		5
La livre de chandelle......		5
Deux lièvres sans les peaux..		1
Quarante livres de farine...		18

Vous voyez, mon ami, qu'à ce prix, de pauvres prisonniers peuvent encore faire de bons dîners; aussi passons-nous notre vie à manger.

L'hiver a été horriblement froid cette année. Le thermomètre de Réamur a marqué 36 degrés; il était impossible de sortir sans être couvert de pelisses, et malgré les plus grandes précautions, il arrivait toujours quelques accidens. J'ai eu le nez gelé, et deux de mes camarades ont

eu de pareils accidens; mais lorsqu'on s'en aperçoit à temps, les accidens sont peu de chose.

Il s'en faut de beaucoup que l'hiver ait été pour nous aussi pénible que celui de 1812 passé au village de *Sarbaya*. Nous avons ici des chambres seules et point de bestiaux dedans. Heureusement voilà le froid qui commence à diminuer, et nous espérons passer cet hiver sans maladie. Nos soldats, qui sont dans un village à sept lieues d'ici, sont tous bien portans.

J'ai été assez heureux pour me procurer cet hiver quelques livres français; ils ont beaucoup contribué à nous faire passer le temps; voici le catalogue de ma petite bibliothèque :

Esprit de l'Encyclopédie	6	vol.
Marmontel	4	
Satyres de Boileau	1	
Locke	1	
Boindin (théâtre de)	1	
Desforges	1	
Molière	1	
Nouvelle Héloïse	4	

Voilà tout ce que contenait ma bibliothèque; mais ce peu de volumes lus et relus dix fois, nous ont fait passer l'hiver, M. de P. ayant été appelé cette année à *Saint-Pétersbourg* pour des affaires importantes.

Je ne puis vous dire, mon ami, le plaisir que m'a fait *Rousseau*. J'écrivais ces jours passés à une aimable française, M.me de S.; voici ce que je lui disais dans ma lettre: « Je sais combien vous avez de vénération pour son immortel ouvrage. L'idée que je lisais votre roman chéri centuplait pour moi la jouissance que donne ordinairement la lecture de la *Nouvelle Héloïse*. Je me disais lorsque je voyais *Julie* si tendre, si bonne, si éperdument occupée de *Saint-Preux*, je connais une femme qui possède toutes les qualités aimables de *Julie*, mais qui dans aucune circonstance de sa vie n'eût écrit à *Saint-Preux*: *Si j'avais été maîtresse de choisir un époux, ce n'est pas vous que j'aurais choisi, mais bien M. de Wolmar*. A la place de *Saint-Preux* je serais parti, et j'aurais en arrivant poignardé *Julie*. Dans le caractère de l'aimable *Claire*, toujours douce, toujours gaie, toujours le modèle des amies, je reconnaissais encore le modèle de *Louise*. »

J'avais fait sur ce roman des notes que je comptais vous communiquer, mais ces papiers se sont égarés. Adieu, mon amie, je ne trouve de plaisirs qui arrivent à mon âme, que ceux que me procurent le moyen que j'ai pris d'écrire à mes amis de France; c'est une espèce de folie, mais je m'applaudis du vol que je fais à l'ennui. »

«Dans un petit coin de ma chambre, la plume à la main, mon imagination s'exalte; alors quinze cents lieues disparaissent devant moi. Je suis au milieu de ma chère patrie, de cette France toujours si belle et si digne d'être regretée. Je me trouve tantôt près de ma chère *Clémentine*, à côté de mon père, près de vous dans le sein de la capitale, ou bien j'erre ou je crois errer dans les montagnes d'*Auvergne*, faisant ma cour à une jolie habitante des monts, en jupon court et en simple corset. Adieu, Madame, je quitte la plume, parce qu'en vous entretenant de toutes mes idées folles, je sens que je pourrais bien avoir un véritable accès de folie.»

CHAPITRE VII.

(Notice sur les Kirgis. — Détails relatifs aux paysans russes. Anedoctes à ce sujet.)

Je vais maintenant vous mettre en rapport avec mes voisins, qui ne ressemblent pas du tout aux gens aimables qui vous entourent. Ce sont messieurs les *Kirgis* ou *Kirguis*. Je vois déjà votre figure se rembrunir, et je vous entends dire avec humeur, *de quels gens veut-il me parler*? C'est de mes voisins d'été, car l'hiver les chasse, les conduit droit près de la *grande muraille* de la *Chine*, et je n'entends plus parler d'eux que l'été suivant.

Les *Kirgis* font partie des *Tartares* indépendans; ils occupent l'immense désert qui sépare l'Europe de l'empire de la *Chine*. Ces peuples nomades se fixent l'été sur les bords du fleuve *Ural*, où l'abondance des pâturages fournit grandement à la nourriture de leurs nombreux troupeaux. Ces peuples, divisés en *hordes*, *sont* gouvernés par des *kans* particuliers qui tous reconnaissent un chef suprême qui se fait avouer par le gouvernement *russe*.

J'ignore si, du temps d'*Abraham* et autres

patriarches, les peuples nomades ressemblaient à ceux-ci; mais dans ce cas, je trouve qu'on eût mieux fait d'appeler cette époque *l'âge de la malpropreté et de la rapine*, que l'âge d'argent.

Ces peuples ignorent absolument toutes les commodités de la vie; toujours couverts de peaux de bêtes et couchant à la belle étoile, ils passent leur existence à satisfaire les premiers besoins de la vie et à méditer quelque brigandage.

Leur nourriture ordinaire est de la viande de cheval, et leur boisson une liqueua composée de lait de jument fermenté.

La physionomie de ces peuples est affreuse; leurs chastes moitiés leur disputent l'empire de la laideur.

Le gouvernement russe a désigné le point d'*Oriembourg* pour être le centre du commerce que les *Kirgis* font avec les *Russes*, lequel consiste en échange de bestiaux contre des cuirs préparés, du miel, quelques mauvaises armes et de la poudre de chasse. Mais malgré la défense, il se fait un commerce de contrebande sur toute la ligne de l'*Ural* entre les *Kirgis* et les officiers *russes* chargés de garder la frontière; les pauvres *Kirgis* troquent souvent leurs enfans ou des enfans qu'ils volent, pour de la poudre ou autre chose à leur usage. Un *ukase* de l'empereur de Russie défend de garder ces malheureux en es-

clavage au-delà de vingt ans : à cette époque ils deviennent libres.

Quoiqu'en paix avec les *Russes*, les *Kirgis* font souvent des incursions sur le territoire de l'empire où ils enlèvent hommes, femmes, enfans, bestiaux ; les bestiaux sont mangés, et les hommes vendus aux *Boukards* ; ces peuples suivent une religion qui m'est inconnue ; ils sont sans foi, sans esprit, et sans autre industrie que l'éducation des bestiaux.

Dieu vous préserve jamais de voir de semblables gens et surtout de vivre avec eux, car alors vous ne regretteriez plus le temps où nos grands pères gardaient leurs vaches dans les bois fréquentés par les *Druides*, et mangeaient des glands comme les compagnons d'*Ulysse*.

Pardon, mon bon ami, si dans un moment de mauvaise humeur je vous ai présenté mes voisins les *Kirgis* sous des couleurs désagréables ; mais soyez persuadée que, malgré les malheurs affreux qui m'accablent, je suis convaincu que si jamais j'ai le plaisir d'être à même de revoir Paris, cet heureux moment effacera de ma mémoire les trois ans de séjour que j'ait faits dans le pays du monde le plus affreux.

Enfin, pour terminer ma triste complainte, vous apprendrez que ces peuples possèdent des troupeaux immenses de chevaux, de bœufs, de

moutons et de chameaux. Les moutons *kirgis* sont des moutons à grosse queue; la chair en est mauvaise; on les achète seulement pour le suif, cependant les Cosaques en mangent; nos prisonniers en ont mangé, et ils assurent que cette viande est passable.

Quelques hommes de mérite, mon ami, ont écrit sur les institutions civiles de ce pays et sur sa politique. D'autres ont peint avec assez d'exactitude les mœurs des seigneurs russes et celles des gens riches qui habitent les grandes villes de ce vaste empire; mais tous ont dédaigné de s'occuper de la classe la plus nombreuse et la plus intéressante, celle des paysans. Si par hasard ils en ont parlé, ce n'est que par des ouï-dire de gens mal informés ou intéressés à cacher la vérité.

Mais moi que des circonstances ont forcé de vivre parmi les malheureux; qui, pendant deux ans et demi, ai eu des rapports avec eux, je puis vous parler avec vérité de leur misère et de l'état affreux dans lequel ils vivent: mon tableau ne sera point chargé; la vérité seule guidera ma plume.

Je commencerai par vous parler des paysans qui appartiennent aux particuliers, et sont les plus malheureux, afin de finir mon tableau par des scènes moins désagréables. Tous les paysans

russes sont esclaves ou des seigneurs ou de la couronne.

Le sort des *Noirs* occupés à cultiver les colonies des Européens est beaucoup moins à plaindre que celui des paysans des seigneurs *russes*. Ces messieurs les considèrent comme des bêtes de somme nécessaires à l'exploitation de leurs terres; ils n'ont nul soin de leur existence, et ils les accablent de coups et de travail. C'est surtout dans les provinces au-delà du *Wolga* qu'il faut plaindre leur sort. Le propriétaire d'une terre peut attacher au service de sa personne un aussi grand nombre de paysans qu'il le juge à propos; aussi nulle part ne voit-on des domestiques aussi nombreux.

N'allez pas croire qu'au moins ces malheureux, attachés à la maison de leurs seigneurs, soient moins à plaindre que ceux obligés de cultiver leurs terres. Ils sont ordinairement couverts de haillons; seulement les jours de fête ou lorsqu'il arrive quelque étranger, ils se revêtent d'un mauvais habit de livrée; ils meurent presque tous de faim, et on les voit se précipiter sur les dessertes qui leur sont abandonnées, avec l'avidité d'une meute de chiens.

Il existe aussi dans les châteaux une grande quantité de femmes destinées au service de la maîtresse de la maison ou pour les mêmes plai-

sirs du maître ; elles sont d'une assez jolie tournure et mieux vêtues que les hommes. On les occupe à filer, à faire de la toile, à broder et aux autres ouvrages des femmes, dans lesquels elles réussissent assez bien lorsqu'elles sont bien enseignées. Quant aux autres paysans, ils sont toute l'année occupés à travailler les terres du seigneur sous les ordres du *centainier*. Deux jours de la semaine ils travaillent les terres qui leur sont abandonnées ; mais ce sont toujours les jours que le seigneur ne veut pas. Par exemple, lors de la récolte, tous les beaux jours sont employés à rentrer les grains du maître, et s'il survient de la pluie, alors on abandonne ces jours aux paysans, de sorte qu'il arrive toujours que ces malheureux sont obligés de finir ou de rentrer leurs récoltes lorsque les pluies ou les neiges en ont endommagé la plus grande partie.

L'hiver, les transports de bois de chauffage et les travaux de l'intérieur du château occupent leurs journées ; heureux s'ils trouvent le temps de s'approvisionner de bois et de réparer les outils de l'agriculture !

Cette position tout affreuse qu'elle est, serait encore supportable ; mais si le seigneur a dans sa terre une fabrique d'eau-de-vie, genre d'industrie très-lucratif, alors plaignez ces infortunés.

Tous les hommes sont occupés toute l'année à voiturer le bois nécessaire à la brasserie ou à la fabrication de l'eau-de-vie, tandis que les femmes et les enfans sont seuls chargés du soin de travailler au coin de terre qui peut leur fournir assez de grains pour vivre misérablement pendant toute l'année.

J'ai connu un seigneur qui avait une terre de 400 paysans mâles, dans laquelle il avait établi une fabrique d'eau-de-vie. Le désespoir, la misère, la stérilité des femmes, suite des travaux excessifs auxquels elles se livrent, avaient, dans vingt ans, réduit cette terre à 150 paysans. Voici ce qu'il me répondit à quelques observations touchant la dépopulation de sa terre et le mauvais état de sa propriété : « Il est vrai, me dit-il, que si depuis vingt ans, j'avais fait cultiver avec soin et encourager la population, ma terre contiendrait 500 paysans et vaudrait aujourd'hui 240,000 roubles; mais avec ma fabrique, j'ai gagné un capital de 500,000 roubles dans vingt ans; mes terres me restent, et mes enfans, s'ils le veulent, les repeupleront. » Ce trait nous peint mieux que je ne pourrais le faire le sort de ces malheureux, et me dispense de continuer cet horrible tableau. Il est cependant quelques heureuses exceptions; les *Demidoff*, les *Resoumowsky*..... etc., possèdent des terres où les

paysans sont si riches et si heureux qu'ils ne troqueraient pas leur esclavage contre la liberté des paysans de la Normandie.

Ces paysans russes sont extrêmement ignorans; quelques-uns attachés à la personne du maître ou à sa maison, apprennent à lire. Lorsque les paysans sont laborieux et industrieux, la volaille, le lait et les moutons leur fournissent de quoi vivre assez bien; mais si le désespoir s'empare de ces malheureux, alors ils se livrent à l'ivrognerie et ils sont entièrement misérables.

Les paysans de la couronne sont aussi esclaves, mais ils ne peuvent être vendus; ceux des particuliers, d'après le code de Catherine II, ne peuvent être vendus qu'avec les terres. Les Russes, aussi adroits que les Anglais pour éluder l'esprit de la loi, disent : « Les paysans sont notre » propriété ; je ne puis les vendre, mais je » puis les donner ou les louer. » Ainsi par le moyen de quelques centaines de roubles, ils font des contrats par lesquels ils donnent ou louent des paysans pour cent ans, à un individu quelconque.

De cette manière, le père est loué ou donné à un particulier d'*Astracan*, la mère à un *Moscovite*, et l'enfant à un *Suisse* habitant la *Crimée* ou autres lieux. Dites moi, je vous prie, s'il est convenable qu'une puissance européenne, qui

dans ce moment joue un si beau rôle dans l'Europe, ait des coutumes aussi barbares. Les Anglais qui se donnent tant de peine à détruire la traite des *noirs*, devraient bien faire cesser la traite des *blancs* : mais non; la traite des *noirs* fournit des bras aux colonies américaines, qui sans le secours des Africains seraient bientôt des déserts incultes : voilà la philantropie anglaise. Le continent des Indes orientales fournit toutes les denrées coloniales et n'a pas besoin des bras étrangers. Dans vingt ans, on ne trouvera, grâce à l'abolition de la traite, du sucre et du café que dans les marchés d'Angleterre. Vous avouerez qu'il est impossible d'avoir une philosophie plus mercantile que celle-là.

Le sort des paysans de la couronne est beaucoup moins à plaindre; ils sont sous la police d'un capitaine, *Sprewnitz*, qui a la haute main sur l'administration judiciaire des villages impériaux. Il faut bien qu'ils rachètent par des cadeaux d'argent leur tranquillité; mais ce sacrifice une fois fait et leur impôt payé, impôt fort léger en temps de paix et très-modéré en temps de guerre, ils sont heureux : aussi l'empereur *Alexandre* est-il adoré de ces gens-là.

Les vassaux de la couronne sont généralement bien logés, bien vêtus, et ont des meubles d'une propreté recherchée. Dans chaque village

impérial il existe une commission composée d'anciens, qui sont les arbitres des petites contestations qui s'élèvent entre les paysans.

Les seigneurs payent une capitation d'une somme de... par tête de paysan. Les esclaves sont obligés de solder cette somme sur le produit des terres que le seigneur leur abandonne; mais ils doivent tous ensemble solder la capitation des esclaves attachés au service de la personne de leur maître. Depuis 1812 jusqu'à 1813, cette capitation s'est élevée à 25 roubles par tête...

Je sais tout ce qui a été dit sur le danger de rendre à la liberté une masse d'hommes qui est bien loin d'avoir le degré de civilisation nécessaire pour en jouir avec sagesse et dans l'intérêt commun; mais en attendant que S. M. l'Empereur ait formé des hommes propres à jouir du bienfait de l'affranchissement, ne serait-il pas possible d'alléger les fers des malheureux serfs, en exigeant la rigoureuse exécution des lois de *Catherine*, et de punir les seigneurs qui se permettent des actes d'une tyrannie qui n'a point de bornes.

CHAPITRE VIII.

(Notice sur les Tartares et sur les Cosaques. — Pêche sur le fleuve Ural. — Détails curieux à ce sujet.)

Depuis un mois nous faisons nos préparatifs pour retourner en France; en attendant que les apprêts de notre voyage soient achevés nous vivons avec MM. les *Tartares dépendans*.

Ces Cosaques sont agricoles et marchands; ils faisaient jadis partie du royaume de *Casan* conquis par le grand *Ivan*. Ces peuples habitent de beaux villages, des maisons commodes et très-propres. Ils sont beaux hommes et bien vêtus; leurs femmes sont grandes, jolies et habillées à la manière des Asiatiques, ce qui leur donnait à mes yeux un charme de plus: je trouve que cet habit leur va très-bien.

MM. les Tartares peuvent prendre quatre femmes par devant notaire et autant qu'ils peuvent en nourrir pour leurs menus-plaisirs. Chaque femme légitime, chez les gens riches, a sa maison à part, et chaque homme bien élevé doit établir un certain ordre, de façon qu'il communique un jour avec l'une, un jour avec l'autre, de manière que chacune ait son tour

Chez les pauvres, le *Harem* renferme toutes les femmes légitimes des autres. Le mari a une chambre à part dans le quartier des hommes, et c'est là que la favorite vient passer la nuit. Ces femmes m'ont paru très-sauvages et ayant peu de goût pour les Français. J'ai ouï dire qu'un de mes compagnons d'infortune ayant manqué de respect à une de ces belles, avait été frappé d'un coup de couteau qui heureusement l'avait peu blessé.

Les *Tartares* agricoles ne manquent pas d'esprit et ont une extrême aversion pour leurs vainqueurs : ces gens sont riches, mais fripons.

Les *Tartares*, quoique plus riches que les autres, vivent beaucoup plus mollement et mangent ordinairement des pâtes qu'ils font bouillir dans du bouillon de mouton. Les jours de fête ils mangent du cheval, viande qu'ils préfèrent aux mets les plus délicats. Leur boisson ordinaire est un mélange de lait de vache, de jument et coupé avec moitié d'eau.

Une autre espèce de *Tartares* dont je dois vous dire deux mots, sont les *Basquirs*. Ce sont des *Tartares* nomades et militaires. Ils sont divisés en neuf cantons et forment une population de cent mille hommes. Ils habitent les déserts de l'*Ural* au nord *d'Oriembourg*. Chaque canton est gouverné par un Kan ; ils

ournissent des régimens qui sont employés quelquefois dans les armées russes, mais ordinairement on les occupe à garder la ligne des *Kirgis.*

Il y en a aussi dans le gouvernement de *Casan*; mais ils habitent des villages et sont agricoles: ils resemblent aux autres *Tartares* établis dans le gouvernement de *Casan*. Voilà, mon bon ami, tout ce que je puis vous dire aujourd'hui des *Tartares* et des *Basquirs*. Si je ne suis pas parvenu à vous les faire bien connaître, je ne vous conseille pas d'aller les observer de plus près; car en vérité ils n'en valent pas la peine. Adieu, mon cher B.....é ; malgré le plaisir toujours renaissant que j'éprouve lorsque je m'entretiens avec vous, je ne puis m'opposer aux lois éternelles de la nature; la nuit s'avance et la plume me tombe des mains.

Nous sommes au 23 septembre 1814. On dit que nous quittons Bourousland pour nous rapprocher des Cosaques.

Les Cosaques, mon cher ami, sont des hommes devenus célèbres depuis quelques années et que tout le monde connaît. Je serais bien étonné si dans votre Paris quelque libraire ou quelqu'auteur habile à spéculer, n'eût pas compilé tout ce qui a été dit dans les livres sur les Cosaques...

je ne ferai donc que rappeler ce que j'ai vu, et confirmer ainsi ce qui peut-être est déjà connu de vous. Il existe dans ces contrées trois sortes de Cosaqués. Les premiers sont les Cosaques du *Don;* les seconds sont ceux de l'*Ukraine;* les troisièmes et les moins connus sont ceux de l'*Ural*, et c'est de ceux-là dont je veux vous parler.

Les Cosaques qui habitent sur les bords du fleuve *Ural*, ont le privilége de la pêche de ce fleuve, et de grandes possessions sur ses bords. Ils fournissent des régimens sur la demande de l'Empereur, et ces régimens se montent à leurs frais. La capitale de cette population est *Uralsky*. Une grande partie habite des villages dispersés sur les bords du fleuve jusqu'à la *mer Caspienne*.

On croit que ces Cosaques doivent leur origine au corps des *Strelitz*, que *Pierre-le-Grand* licencia. Les Cosaques professent tous la religion *Rascolmitz*.

Il y a à peu près huit ans qu'il y eut une révolte parmi ce peuple, ce qui prouve, en même temps, et le peu de pouvoir que le gouvernement Russe conserve sur ce pays, et l'ignorance dans laquelle vivent ces peuplades.

Lors de la paix de *Tilsit*, l'Empereur Alexandre voulut que les Cosaques de l'*Ural* fussent organisés régulièrement par régimens. Il envoya

l'ordre au Prince Gouverneur d'*Oriembourg*; celui-ci communiqua à l'*Alteman* les ordres de l'Empereur, mais ce dernier répondit que les *Cosaques* ne voulaient point obéir à cet ordre. Le premier en rendit compte à la cour, et l'Empereur envoya un nouvel *Ukase* qu'il fit porter par un de ses adjudans, avec ordre au gouverneur d'employer la force pour les faire obéir.

Celui-ci réunit quelques milliers d'hommes de troupes régulières et quelques pièces de canon; on convoqua tout le peuple dans une grande plaine, et on leur enjoignit d'obéir aux ordres de l'Empereur. Le peuple examina avec beaucoup d'attention l'ordre de l'Empereur, et finit par déclarer que cet ordre était faux, parce qu'il était écrit sur du papier ordinaire.

Quand la grande *Catherine* leur écrivait ou leur envoyait un *Ukase*, c'était toujours, disaient-ils, sur un papier à vignettes et bien doré. Ils déclarèrent du reste, qu'ils n'obéiraient point à cet ordre qui attentait à leur privilége : ils ajoutaient que, lorsque l'Empereur aurait des régimens réguliers, leur pays serait bientôt gouverné comme le reste de la *Russie*, et qu'ils préféraient mourir.[1] Tout cela se passait dans le mois de janvier, dans une vaste plaine, par un froid de 25 degrés.

Le Gouverneur fit entrer ses troupes dans la ville d'*Uralski*, mais tous les Cosaques restèrent

dehors couchés sur la neige, décidèrent qu'ils ne rentreraient pas dans la ville, tant que les Russes y resteraient. Quelques jours après les Russes firent donner le *knout* à quelques anciens, qu'ils supposaient être à la tête de l'opposition; d'autres furent envoyés en *Sibérie* : après quoi les Russes se retirèrent; les *Cosaques* irrités brûlèrent la ville; il fallut que l'Empereur abandonnât le projet de régulariser ce peuple, pour que les *Cosaques* revinssent habiter leur ville.

En vous parlant dans un des chapitres précédent, des *cosaques* de l'*Ural*, j'ai oublié de vous dire que le gouvernement leur avait cédé la pêche du fleuve *Ural* ou *Jaick*, en Asie, fleuve le plus poissonneux du monde, sous la condition de fournir à l'empire des régimens de *Cosaques*, montés et équipés à leurs frais pour servir à l'armée. Les Cosaques sont très-riches, et doivent leur fortune à la pêche du fleuve, et à la vente du poisson.

Le fleuve *Ural* a son embouchure dans la mer *Caspienne*; aux approches de l'hiver, ce poisson se retire dans cette rivière, pour éviter la tourmente si commune dans cette saison, sur la *mer Caspienne*. Ce poisson, dont une quantité qui surpasse toute immagination, remonte l'*Ural*, et se fixe à certaines places où il trouve de l'eau en abondance, et de la nourriture. Les *Cosaques*

vont remarquer la place, où les bancs de poissons se sont arrêtés; ils attendent alors que la rivière soit prise : c'est toujours le 1.er de janvier que commence la pêche, à partir d'*Uralski*, capitale des *Cosaques*, jusqu'à la mer *Caspienne*.

L'*Alteman* fait fermer le fleuve à la hauteur du premier banc de poisson, avec un double filet que l'on tend dans toute la longueur du fleuve : cette opération a lieu au moyen d'une tranchée de deux pieds de large, qui se fait dans toute la longeur du fleuve, et par où l'on introduit le filet, lorsque l'on est assuré que le poisson ne peut plus fuir, et lorsque le 1.er janvier est arrivé; la pêche commence en présence du gouverneur d'*Oriembourg* et de l'*Alteman*. Figurez-vous trente mille *Cosaques*, montés chacun sur un traîneau, rangés sur les bords du fleuve, armés d'un trident ou d'une hache. Chaque traîneau est attelé d'un cheval vigoureux, et très-vif à la course. Un coup de canon tiré par les ordres du gouverneur, est le signal de l'ouverture de la pêche. Alors tous les Cosaques se précipitent vers le fleuve, et tous courent vers le but, qui est l'endroit où la rivière est bordée par les filets. Cette course est de plusieurs werst; et les Cosaques qui arrivent les premiers au but, ne sont pas moins cités pour la bonté de leurs chevaux que pour leur bravoure : effectivement

cette course n'est pas sans danger, car si les traîneaux viennent à verser, le maladroit culbuté doit s'attendre à se voir passer sur le corps tous les traîneaux qui le suivent.

Aussitôt que les *Cosaques* sont arrivés au lieu où le banc de poisson est arrêté, ils s'empressent de faire un trou dans la glace, avec la hache dont ils sont armés, puis ils lancent leur trident dans ce trou, et harponnent ce qui se trouve sous le fer du trident. Vous pouvez facilement vous imaginer combien est grande la quantité de poisson, puisque le pêcheur en trouve toujours un au bout de son trident.

On ne peut se faire une idée du bruit que font trente mille traîneaux sur un fleuve glacé; jugez de la frayeur des poissons, ils fuient tous à la fois, mais ils sont arrêtés par les filets qui bordent la rivière. La plus grande difficulté qu'éprouve le pêcheur, c'est pour retirer le poisson; il faut souvent qu'il réclame le secours de ses camarades, car les poissons qu'il attrape, pèsent quelquefois cent cinquante ou deux cents livres: quand ils réclament des secours, ils partagent le poisson avec ceux qui viennent les aider.

Le spectacle de cette pêche est magnifique; les bords du fleuve ne sont pas moins curieux que le fleuve lui-même. Les marchands qui accourent des extrémités de l'empire pour acheter le

poisson, suivent les pêches avec une grande quantité de traîneaux, chargés de sel; tous les soirs les Cosaques vendent le produit de leur pêche, et en reçoivent le prix.

Les marchands expédient le poisson tout gelé pour *Moskow*, *Casan*, etc., ainsi que des œufs d'esturgeon, connus dans le commerce du *nord*, sous le nom de *cavier*. Le fleuve *Ural* abonde en poisson de toute espèce, et d'une grosseur demesurée. L'*esturgeon*, le *staer*, le *saume*, le *saumon* et le *brochet* y acquièrent une grosseur énorme. Le meilleur de ces poissons ne se vend pas sur les bords de l'*Ural*, plus de dix *copecks* la livre. La pêche continue pendant tout l'hiver: les *Cosaques* campent sur les bords du fleuve, et vont toujours pêchant jusqu'à son embouchure.

L'été, la pêche est beaucoup moins abondante, et le poisson ne pouvant pas se conserver, ils le salent au sortir de l'eau, et le vendent sur les marchés du gouvernement.

Le Gouverneur, le jour de l'ouverture de la pêche, fait choisir le poisson que les Cosaques sont dans l'usage d'offrir à l'Empereur; la quantité désignée se monte à plusieurs milliers de quintaux: ce poisson est expédié de suite, pour Saint-Pétersbourg, où il arrive gelé.

CHAPITRE IX.

(Séjour à Bigaskina. — Détails intéressans sur la Bukarie.)

NOTRE départ s'approche, mon ami, et j'espère dans quelques mois me trouver plus près des lieux que vous habitez. Nous sommes depuis quelque temps à Bigaskina, ayant quitté *Bogourousland*, pour nous rapprocher de nos camarades, et entreprendre le long voyage qui doit nous ramener dans notre bonne France : aussi je me hâte de prendre de nouvelles notes sur la Russie.

L'armée *Russe*, comme vous le savez déjà, se recrute par une certaine quantité de paysans, qu'on lève annuellement, tant sur les terres des particuliers que sur celles de la couronne. En temps de paix, c'est deux ou trois hommes pour cent hommes : en temps de guerre cela va de six à huit.

Toutes les recrues reçoivent un premier uniforme, fourni par les seigneurs ou par les commandans des villages de la couronne. Le recrutement est une mine d'or pour les gouverneurs

de province; aussi en *Russie* préfèrent-ils la guerre à la paix.

Les revenus de l'empire se composent d'une somme que chaque seigneur paye par tête de paysan, et de l'argent que payent les paysans de la couronne. Les bourgeois sont grevés aussi d'un droit pareil à notre droit de patente.

La partie la plus considérable des revenus de l'empire, est la ferme de l'eau-de-vie. Cette boisson est fort chère, mais comme les *russes* n'ont d'autre bonheur que celui de s'enivrer avec ce breuvage, cette branche de revenu est incalculable.

Il existe aussi en Russie des droits de timbre et d'enregistrement : le gouverneur possède de grandes forêts, dont il tire de grands revenus. Les mines d'argent, de fer, de cuivre et de sel qui appartiennent au gouvernement, lui rapportent aussi des sommes considérables. Le total de ces revenus, comparé à celui des revenus de l'Angleterre et de la France, paraît plus considérable; mais si on réfléchit que tout est à vil prix dans ce pays, on verra que cet empire est très-riche.

Je vous ai parlé dans ma dernière lettre des *Tartares* et des *Baskirs*; ces peuples n'ont rien qui puisse plaire, surtout aux dames; ils sont laids, puants et très-peu galans. Voilà de quoi faire horreur à toutes les jolies femmes de

France. Pour chasser loin de vous des idées désagréables, je vais vous parler aujourd'hui des *Boukards*; ces peuples habitent la *Boukarie*, pays délicieux, situé au sud de la grande *Tartarie*. La capitale de ce beau pays est *Samarcand*.

Je crois l'intérieur de ce pays peu connu; mais les Boukards qui viennent à *Oriembourg* avec la caravane, sont des hommes superbes, vêtus à l'indienne, d'une façon très-riche. Presque tous ces marchands forment leur caffetan avec un schal de cachemire qui leur sert de ccinture, et leur turban est formé d'un beau cachemire bleu ou blanc. Ils sont généreux, commercent très-loyalement, et aiment beaucoup les femmes européennes. Ils transportent leurs marchandises sur des chameaux, et traversent les déserts des *Kirgis*, dans une longueur de mille ou douze cents werst, pour se rendre à Oriembourg.

Les marchandises qu'ils apportent pour échanger sont des schals de cachemire, des soieries, des indiennes, des taffetas tout confectionnés, des confitures délicieuses, du poil de chameau, etc. Ils emportent en échange des pièces d'argent, des armes à feu, des cuirs préparés, de la poudre, du fer en barre, de la quinquaillerie et du miel. *Oriembourg* et *Astracan* sont les deux

points de la *Russie* où se font les échanges avec les Boukars.

Il y a quinze ans que l'empereur *Paul* envoya une ambassade au souverain de la *Boukarie*, sous prétexte d'agrandir les relations de commerce entre les deux nations ; mais le vrai but de l'expédition était, dit-on, de reconnaître la route qui conduit d'*Oriembourg* à *Samarcand*, afin de faire une expédition contre ce pays, que le gouvernement russe n'a pas encore abandonné. L'ambassade était composée d'une vingtaine de personnes, et escortée par un détachement de *Cosaques*.

Cette troupe s'avança dans les déserts des *Kirgis*; mais, après quelques jours de marche, elle s'égara. Les gens de l'ambassade étaient près de mourir de fatigue et de soif, lorsqu'une petite troupe de *Kirgis* se présenta à eux, et leur offrit de les conduire à une fontaine peu éloignée ; mais les *Tartares* entraînèrent l'ambassadedans une embuscade de *Kirgis*, où tout fut massacré et pillé. On n'avait pas depuis douze ans entendu parler de ces malheureux, lorsqu'il y a trois ans le gouverneur d'*Oriembourg* reçut, par des marchands venus de *Samarcand*, une lettre d'un médecin *russe*, qui était esclave dans cette ville, et qui priait le gouverneur de le faire racheter. Le gouverneur envoya l'argent nécessaire, et le

médecin revint à *Oriembourg*, où il raconta la fin malheureuse de l'ambassade, lui seul s'était sauvé. Il croit que les *Boukards*, ayant su le départ de l'ambassadeur, s'étaient entendus avec les *Kirgis* pour les faire périr dans le désert. Il est certain que tôt ou tard les *Russes* feront une invasion dans ce pays; les richesses de ces peuples tentent trop leurs avides voisins.

J'aurais bien voulu être assez riche pour avoir fait quelque emplette aux *Boukards*, et porter en France quelques douzaines de cachemires; mais je n'ai jamais eu à ma disposition, dans ce pays, vingt sols pour acheter même un peu de confitures de ces messieurs.

CHAPITRE X.

(Anecdotes intéressantes relatives au gouvernement d'Oriembourg.)

Après avoir parlé du gouvernement d'*Oriembourg*, il est bien juste que je vous parle aussi de son gouverneur militaire. Le *prince de W*... dans sa jeunesse fut un des plus beaux hommes de l'armée, où il se fit remarquer par des talens, par son courage, particulièrement par son empressement à faire la cour aux grands, et par sa grande fortune.

Arrivé à la cour, l'impératrice le remarqua; on prétend qu'il fut du nombre des heureux qui obtinrent les faveurs de cette princesse. Sa naissance, sa fortune et la faveur de *Catherine* le fixèrent à la cour. Sous *Paul I.er* il etait lieutenant-général dans l'armée. Cet homme qui, jusque-là, avait été constamment perdu dans la foule des courtisans, voulut enfin se faire remarquer.

Voici le moyen qu'il employa. Il avait observé que le maréchal *Souworow*, sauvage à la cour des rois, féroce dans les camps, et toujours original dans toutes les actions de sa vie, devait

plutôt à la bizarrerie de son caractère, qu'à ses grands talens, son avancement et sa fortune; il essaya d'imiter le maréchal. Ses manières déplurent à *Paul I.er*; mais elles déplurent bien davantage à *Alexandre*, qui, pour s'en débarrasser, lui donna le gouvernement militaire d'*Oriembourg*.

La *Tartarie* dépendante devint donc le théâtre des folies du prince. Heureusement pour son gouvernement que son secrétaire, homme de beaucoup d'esprit, est chargé de l'administration civile, et que les affaires militaires sont confiées à son premier aide-de-camp; pour lui, il s'est réservé la grande affaire de la revue des troupes, la signature et le noble emploi de faire les honneurs de sa maison.

Le gouvernement d'*Oriembourg*, par son étendue et sa position, est un des plus importans de la *Russie*. S. M. l'empereur y entretient toujours des troupes considérables sous les ordres du gouverneur. Le prince de W..... en passe la revue très-souvent; mais, fidèle à copier son modèle, on le voit paraître quelquefois à la tête des troupes, vêtu de son uniforme, mais ayant oublié son chapeau, et ayant la tête couverte de son bonnet de nuit.

Une autre fois il sort de chez lui pour aller au Basard; il se fait suivre alors par cinq ou six la-

quais, portant chacun une assiette de confitures. A peine a-t-il fait cinquante pas dans la revue, que, si le son d'une cloche frappe son oreille, on le voit aussitôt se prosterner par terre, et y demeurer pendant dix minutes, soit dans la boue, soit dans la neige. Il est très-ordinaire de le voir s'interrompre au milieu de ses prières, pour manger, avec une cuiller, de deux ou trois espèces de confitures. Sa prière faite, il continue sa marche vers le *Basard*. Si le hasard le conduit vers un marchand de pelles de bois, d'outils ou de menue quincaillerie, alors il achète sans compter et sans marchander la totalité de ces objets; il les fait porter dans ses magasins.

Malgré l'originalité de son caractère, le prince n'en a pas moins un très-bon cœur; il a parfaitement bien traité les prisonniers français que le sort avait conduits à *Oriembourg*; il leur fit remettre à tous une petite somme d'argent, et les invitait souvent à manger : mais la table du prince n'est rien moins que bonne; on n'y servait du vin que lorsque M. de M..., directeur des douanes, était invité à dîner, parce qu'alors il faisait apporter du vin de chez lui, ce que le gouverneur souffrait très-patiemment.

Lorsque l'on dînait chez le gouverneur, et que le directeur des douanes était absent, il fallait se contenter de *quasse*, et sur la fin du dîner, d'un

verre ou deux d'hydromel. Le dessert était toujours une réunion de confitures de sa composition, faites avec du miel et sous la direction du prince; aussi était-il de l'étiquette de vanter ces confitures, quoiqu'elles fussent détestables; ce qui paraissait beaucoup flater Son Excellence.

Cet homme, qui a un esprit fort ordinaire, a toujours trouvé le moyen d'occuper de grands emplois, et de les conserver, malgré les envieux qu'il a souvent rencontrés sur son chemin. Le moyen qu'il a employé est, à la vérité, infaillible partout, et particulièrement en *Russie*; c'est de faire à propos des présens considérables.

Lorsque ce prince achète des *Boukards* une grande quantité de chals de cachemire, il les envoie à *Saint-Pétersbourg* pour faire des présens. Ces cachemires, distribués avec intelligence, font fermer les yeux aux ministres, qui pourraient bien vouloir que le gouverneur d'un grand pays ne fût pas dans la nécessité de s'en rapporter à un secrétaire ou à un aide-de-camp pour les affaires de son gouvernement.

Le prince W... néglige si peu les moyens de se conserver des amis à la cour, que l'hiver dernier il envoya une pelisse fort belle au cocher de l'empereur (très-joli homme, qui sert fort bien son maître), en lui mandant que c'est pour reconnaître l'attachement qu'il a pour son maître,

et le zèle avec lequel il sert Sa Majesté; car le prince sait très-bien qu'à la cour il faut ménager tout le monde.

CHAPITRE XI.

(Superstition. — Jongleurs et Médecins de ces contrées. — Anecdote relative à un prisonnier français à ce sujet.)

Si la crédulité est bien fille de l'ignorance, la Russie doit être peuplée de gens de cette espèce plus que tout autre pays du monde; c'est aussi là que les prétendus médecins, sorciers et devins, trouvent facilement les moyens de faire des dupes, et qu'ils s'empressent d'établir leur réputation par un succès éclatant, qui jamais n'est dû à des talens réels, mais bien à l'art de préparer, de tromper et de séduire.

Je vous ai déjà parlé des moyens qu'un médecin sut employer en ce pays pour guérir les malades: mais le devin est bien plus habile; l'inspection des mains, le plomb fondu, le blanc d'œuf, et surtout les cartes, sont les agens qui donnent à cet imposteur les prétendues notions sur la destinée des sots qui viennent le consulter et lui apporter leur argent.

Un Français qui avait quitté la Silésie où il avait été détenu, et qui, pour des affaires de commerce, avait eu des relations avec quelques hordes

errantes dans le voisinage des fleuves d'*Oby*, d'*Yrtès* et de *Tobolsk*, séparés par des plaines désertes et sablonneuses, se trouvant dans nos cantonnemens, où il ne faisait que passer, nous a fait la peinture la plus grotesque des prêtres ou devins de ces peuples, qu'ils nomment *Schamanes*, et qui leur en imposent par leurs tours de subtilité, leurs contorsions et leurs tambours magiques, qu'ils prétendent avoir la science de battre de manière à faire des prodiges pour les découvertes de choses volées, les guérisons et la connaissance de l'avenir. Ces *schamanes* ou sorciers ne commencent leurs opérations qu'à la fin du jour, temps propice à leurs jongleries et à leurs tours de passe-passe. Il nous confirmait, par ses récits et par ses anecdotes, ce que reconnaît M. *Guielin*, de l'académie de *Pétersbourg*, qui avait voyagé dans ces contrées. On ne doit point s'étonner du récit de ces hommes dignes de foi. Ces peuplades, pour la plupart errantes, sont composées de gens simples, naturellement bons, mais peu intelligens, dès lors faciles à être soumis au joug de la superstition, et à croire tout ce qu'on prétend leur faire croire.

Un soldat français prisonnier avec nous et qui avait observé que les sorciers du village de *Manach*, où il était détenu, gagnaient beaucoup d'argent, fit emplette d'un jeu de cartes et s'an-

nonça aux paysans de la contrée comme *Devin* français et pourtant plus habile que ceux qui tous les jours leur disaient la bonne aventure; quelques paysans des villages voisins venaient le consulter; le hasard le servit assez bien et bientôt il eut une grande renommée. Dès le commencement, la concurrence et surtout la quantité des prisonniers l'avait décidé à vendre bon marché ses consultations et sa science; mais lorsqu'il vit qu'il était obligé de partager avec ses camarades, ce qui était assez juste, mais même avec ses confrères en charlatanerie, il refusa le tribut accoutumé et se servit d'un nouveau moyen pour assurer sa fortune.

Une belle nuit, il partit avec un de nos soldats ils furent tous les deux dans un village voisin où ayant par hasard trouvé une grande quantité de linge étendu sur l'herbe pour le faire sécher, ils en firent un grand paquet qu'ils enlevèrent et qu'ils furent cacher dans une meule de foin, à une lieue environ de l'endroit où ils avaient effectué l'enlèvement.

Deux jours après, le malheureux qui avait fait cette perte vint trouver notre *Devin* et le pria de lui faire trouver son linge. « Ce que vous » demandez est très-difficile, lui dit le prisonnier; » cependant je vais faire mon possible pour vous » être utile. » En disant ces mots, il entra dans

une chambre voisine; peu d'instans après il reparut avec un petit paquet de papiers qu'il tenait à la main.

« Allez, dit-il à ces bonnes gens, enterrer ce » paquet à la place où vous avez perdu votre linge » et trois jours après vous vous rendrez dans la » prairie, au *nord*, à une lieue du village; cher- » chez dans la troisième meule et vous retrouve- » rez votre linge; mais avant tout donnez-moi » cinq *roubles*. » Vous pensez bien que le paysan suivit le conseil du *Devin*, retrouva son linge et revint très-exactement apporter cinq autres *roubles* en publiant partout le savoir du sorcier français.

Jusqu'à présent on a vu un malheureux prisonnier enlever quelques *copeks* à de sots paysans, et on est presque tenté de sourire à son industrie; mais sa dernière aventure le mit en telle réputation, que les *roubles* pleuvaient chez lui. Il se logea dans la maison d'un pauvre gentilhomme russe auquel il loua une chambre fort chère, et bientôt le ci-devant lieutenant de S. M. l'empereur de toutes les Russies devint le compère d'un fripon avec lequel il partageait, non par moitié, mais dans les proportions que voulut bien établir le prétendu sorcier..

Voici comment le gentilhomme secondait notre *devin* : les dupes, qui arrivaient en foule au logis,

étaient placés dans une première chambre où ils devaient attendre leur tour. Presque tous ces gens venaient de loin. Le compère s'informait par manière de conversation, des motifs qui amenaient chacun d'eux ; alors il avait soin d'enprévenir le sorcier qui étonnait toujours les paysans en leur annonçant qu'il savait les raisons qui les attiraient chez lui et qu'ils n'avaient pas besoin de lui rien expliquer. Vous concevez combien ces pauvres gens devaient être prévenus en faveur du sorcier en le voyant débuter si savamment.

« La réputation de cet imposteur se soutint si long-temps et était si répandue, quoiqu'il eût été obligé de changer de village avec tous les prisonniers, qu'il ne vit pas diminuer la foule. Cet homme qui était sans conduite, vécut très-bien, dépensa beaucoup d'argent en Russie, fit des pertes considérables au jeu, et, cependant était encore possesseur d'une assez forte somme quand il rentra en France.

« Nous vîmes alors se renouveler en Russie la scène du médecin malgré lui ; on vint le consulter pour une maladie qui avait résisté au savoir des médecins-sorciers du pays : notre Français avait refusé; mais on lui offrit tant d'argent qu'il se laissa tenter, prit les *roubles*, et remit en échange une poudre qu'il composa d'herbes sèches et réduites en poussière, recommandant au malade

de boire un verre de cette poudre en décoction. Mais ce qu'il y eut de plaisant, c'est que le malade guérit. Cependant on lui défendit de faire la médecine, et malgré ce premier succès il s'en tint à ses cartes.

Vous croyez peut-être, mon ami, que les paysans seuls faisaient la fortune de notre sorcier, détrompez-vous ; les riches et les grands n'étaient pas moins engoués de sa science que les pauvres des campagnes ; et j'ai vu souvent de fort belles dames me prier de les introduire au domicile du sorcier français, pour savoir des nouvelles des amans qu'elles avaient à l'armée russe et dont elles n'avaient pas depuis long-temps reçu de nouvelles. Enfin, je puis vous assurer que j'ai rencontré en Russie des hommes aimables, mais crédules et superstitieux au dernier point, et qu'il est difficile de trouver en ce pays des êtres raisonnables qui soient parfaitement à l'abri de ces folles croyances.

CHAPITRE XII.

Modes en Russie. — Musique. — Mariages. — Coutumes singulières à ce sujet.

Vous désirez sans doute que je vous parle des modes de ce pays; vous vous imaginez bien qu'en fait de modes, comme en toute autre chose, les Russes des parages que j'habite ne sont que des singes; aussi les Français et les Anglais donnent le ton dans ce pays. Les modes françaises ont généralement plus de vogue que les anglaises; mais pendant la guerre, les dames russes, par patriotisme, avaient pris la ferme résolution de n'adopter que les modes anglaises: elles ont tenu parole. Les fortunes immenses que font nos modistes dans ces contrées, ainsi que nos marchands de bijouterie, meubles, porcelaine.... etc. prouvent que les Russes ont beaucoup de goût, particulièrement pour ce qui vient de notre France industrieuse.

Les femmes du grand ton et qui appartiennent aux familles opulentes du pays, ont généralement beaucoup de diamans et de perles; mais quoique couvertes de pierres précieuses et de superbes cachemirs, elles ne peuvent parvenir à déguiser

leurs figures demi- tartares et les tournures dévergondées qu'elles prennent pour de l'aisance.

Une chose qui vous surprendra autant que moi, c'est que les filles libres qui appartiennent à des parens dont la fortune est aisée ont, dans leur tournure de grisette, beaucoup de grâces, la démarche aisée, le pied joli et la mise élégante. Cette différence entre ces aimables personnes simplement parées, et ces grandes dames dont la mise trop riche est placée sans goût et sans agrément, vient, sans contredit, de ce que l'art gâte toujours la nature. Avec leurs grâces et leur vivacité, nos Françaises seraient ridicules si elles voulaient copier les airs, la tournure et la mise des femmes anglaises. Le Dieu du goût a placé son empire sur les rives de la Seine; la belle nature peut être imitée en tous pays; mais en fait de parure, de grâces et d'attraits, nulle femme dans ces contrées lointaines ne peut jamais espérer d'imiter nos aimables Françaises.

Permettez-moi, mon ami, de vous parler un instant du goût des peuples de ce pays pour la divine musique.

Avant de vous entretenir des Russes sur cet objet, je crois devoir vous dire ce que je pense de la musique des différens peuples de l'Europe.

Il paraît par l'examen des productions musicales de chaque peuple, que cet art a été cultivé

avec plus de succès par les peuples que la nature a placés sous un beau ciel et sur une terre féconde. Là, tout prend de nouveaux charmes; la verdure a plus d'éclat et de fraîcheur; les fleurs ont une odeur plus suave; la beauté a quelque chose de plus attrayant, de plus aimable, et les jolies voix se font entendre de toutes parts et avec plus d'attrait. Cependant tous les peuples du monde, et l'homme de la nature surtout, ont un goût décidé pour l'harmonie et le son des instrumens inventés pour porter la gaîté dans l'âme. La différence entre le sauvage le plus barbare et l'homme le plus poli n'est que dans le choix des instrumens et le mode de musique. Le barbare ignorant et féroce se contente d'une harmonie rude, bornée à quelques sons qui agissent avec force sur ses sens grossiers. L'homme civilisé veut une harmonie douce, dirigée par l'art et le goût, dont l'expression le flatte agréablement. Les oiseaux, les premiers musiciens du monde, ont la voix plus douce et plus flexible sous un ciel tempéré que dans les déserts brûlans de l'*Afrique* ou parmi les glaces du cercle polaire, et cependant on chante dans toutes les contrées. C'est par le chant que l'humeur féroce des sauvages est adoucie; les côtes barbares de l'*Afrique* retentissent d'une mélodie continuelle; les matelots des *grandes Indes* ne supporteraient

pas les fatigues de la manœuvre, s'ils ne s'y excitaient eux-mêmes par des chansons continuelles. il en en est ainsi des habitans de nos campagnes sous le beau ciel du *Languedoc* et de la *Provence*, qui en chantant oublient les fatigues de la journée, et semblent par leurs chants rustiques soulager les animaux qui les secondent : les bœufs s'arrêtent lorsque le bouvier cesse de chanter.

En vain le moissonneur brûlé par un soleil ardent, respire les vapeurs qui s'élèvent de la terre embrâsée vers laquelle il est courbé, la gaîté de ses chansons semble le rendre insensible à ce que son travail a de pénible ; il chante se trouve soulagé, content et satisfait ; il se soutient dans une situation gênante depuis l'aube du jour jusqu'au soleil couchant. Belle Italie! tu brilles par tes chants lyriques et par tes musiciens! Ceux-ci tiennent le premier rang dans l'univers. En France, en Espagne et dans le midi de l'Allemagne on doit aussi trouver des chants heureux, et souvent une aimable harmonie. Le nord de l'Allemagne est moins fortuné sous le rapport du chant, mais il se fait remarquer par de savantes harmonies : en ce lieu, les ouvrages du génie ont plus d'éclat ; en Italie, plus d'imagination.

Mais en Russie quelle composition! l'harmonie se produit d'une manière si barbare, qu'il

est impossible de distinguer un motif d'un autre : tous les chants sont monotones et peu variés. Mais ce qu'il y a de plus bizarre encore, c'est l'exécution de ces chants : on peut dire que les Russes ont une passion malheureuse pour la musique ; car tout chez eux se fait en chantant, mais de la manière la plus maussade. On chante la naissance d'un enfant ; on chante le départ des recrues ; on chante la mort d'un parent ; on chante à l'église, au cabaret, au camp, à la ville, et toujours ces chants ressemblent ou à des hurlemens de bêtes féroces, ou à des miaulemens de chats.

Les femmes surtout chantent toujours dans le ton de *Soprano*, de façon que, pour peu que le chant dure quelque temps, alors la gorge se gonfle, la figure devient rouge, les yeux leur sortent de la tête ; dans cet état, elles ressemblent à des furies.

Les femmes de la bonne société, chantent sur un ton un peu moins haut, mais sans aucune expression, et sans le moindre charme.

Les musiciens que j'ai entendus sur le piano, sont à peu près de la force de ma *Clémentine*, lorsquelle joue la pièce à quatre mains. Les hommes et les femmes pincent tous de la guitare, et s'accompagnent ; ce n'est pas ce qui m'a

le moins ennuyé en *Russie*, que d'être obligé d'entendre râcler de ce maudit instrument.

Presque tous les gens de livrée et les soldats, grattent sur un instrument qui ressemble à la guitare, mais qui n'a que trois cordes. Les airs favoris de ces gens-là sont des *Cosaques*, sur lesquels on a placé quelques paroles : je ne puis vous dire combien de fois j'ai donné au diable le musicien et la musique.

Quand aurai-je le bonheur de me réconcilier avec cet art charmant, et de me trouver près de vous à Paris; adieu, mon ami, que j'envie votre sort ! vous vivez au milieu d'une famille aimable, et parmi les arts que vous cultivez avec délices. Tous les jours il vous est permis d'entendre Lays et Madame Barilli ; tous les jours vous pouvez applaudir aux chefs-d'œuvre des *Daleyrac* et des *Grétry*, des *Gluck* et des *Piccini*... que vous êtes heureux !

Je crois devoir placer ici une lettre que pendant ma captivité j'écrivis à ma cousine, sur les mœurs des femmes russes.

A MADAME DE....

C..... 30 octobre 1813.

Vous savez sans doute, mon aimable cousine, que vous et moi nous sortons de la côte de Madame Claude de N...., notre bisaïeule, femme

noble comme il en fut jamais, et comme on en voit peu aux environs de notre pays. Cette bonne dame, dit-on, était furieuse contre son cher époux, parce qu'à l'âge de soixante et quelques années, il ne la traitait pas aussi bien que dans les premiers jours de leur mariage. Ayant mis en usage tous les moyens qu'une femme adroite peut employer pour rappeler les caresses de son mari, mais fort inutilement, elle résolut de lui faire une scène devant la plus nombreuse et la plus respectable société de la contrée.

« Un jour que tout ce qu'il y avait de mieux dans les environs était réuni au château de N...., elle se présenta au milieu de l'assemblée, son contrat de mariage à la main, et s'adressant à son mari, devant tout le monde, elle lui dit : « vous l'avez promis, Monsieur, vous l'avez » signé, comment tenez-vous vos promesses? » Son mari, étonné de cette incartade, se lève et s'enfuit; mais elle le suivait toujours, son contrat de mariage à la main, en le sommant de tenir sa promesse. Cette histoire que je tiens du vicomte de N...., votre oncle, m'a toujours beaucoup fait rire; et comme cette dame paraît, d'une manière toute particulière, tenir à la fidélité conjugale, c'est à elle que je me permettrai d'adresser quelques détails sur les mariages *russes*. Si ma lettre était destinée à une jeune

femme, ces détails pourraient la faire rougir; aussi j'ai mieux aimé parler de l'amour et de l'hymen à une belle dame de soixante et dix ans, qui depuis cent ans a cessé de vivre, et à qui l'on peut tout dire sans crainte de scandale. Ma belle cousine, si la curiosité vous fait parcourir cette lettre, prenez garde de vous repentir de votre indiscrétion, mais pardonnez à votre cousin, et ne vous en prenez qu'à vous.

« J'ignore, ma très-grand'mère, si dans l'autre monde on prend quelqu'intérêt aux folies des habitans de celui-ci. Dans le cas où cela serait, un de vos petits-fils vous adresse, du fond de la *Tartarie*, quelques détails sur quelques usages des *Russes* habitans la rive gauche du *Wolga*.

« Le mariage, chez les paysans de cette partie de la *Russie*, est moins le résultat de cette heureuse sympathie qui rapproche deux êtres qui se conviennent et qui les unit pour toujours, que le calcul d'un homme intéressé qui brûle du désir d'augmenter le nombre de ses esclaves. Ici, au commencement de l'hiver, le seigneur ordonne que les garçons âgés de quatorze ans et plus, qui ne sont pas encore mariés, soient unis sur-le-champ à une épouse. La raison qui oblige les seigneurs à presser l'hymen de leurs esclaves, si jeunes encore, c'est

la crainte qu'ils ne deviennent soldats ; lorsqu'ils sont mariés, un enfant les remplace. L'ordre du seigneur connu, on choisit parmi les filles celle qui doit convenir aux garçons ; et le seigneur la lui donne. Cet enfant est toujours uni à une fille de vingt à vingt-cinq ans. La raison de cette disproportion d'âge se comprend aisément ; le seigneur voulant augmenter le nombre des familles, il faut bien qu'un enfant de quatorze ans ait une femme en état de gouverner le ménage. L'affaire ainsi arrangée, les filles amies de la fiancée se réunissent chez elle et s'occupent des habits de noce.

» Deux jours avant le mariage, toutes les bonnes amies de la promise se font traîner sur des voitures en chantant à gorge déployée des chansons faites pour elle, dans lesquelles elles pleurent la perte de leur compagne qui va devenir femme. Le grand jour arrive enfin ; la fiancée parée, couverte d'un voile, est conduite à l'église par sa mère et par les jeunes filles, et le jeune homme par son père et les jeunes garçons.

» La cérémonie religieuse est à-peu-près la même dans le rit grec que dans le culte catholique en France. Lorsqu'elle est finie, l'heureux couple monte sur le même char et se rend chez la mère de la fille. Là commence un repas

où la viande, la bierre et l'eau-de-vie sont servies avec profusion.

Au commencement de la nuit, de vieilles femmes s'emparent de la nouvelle mariée et la conduisent dans la chambre du bain, et là elles lui apprennent comment une jeune mariée doit se conduire; l'instruction qu'elle reçoit en ce moment est très-inutile, car il est très-rare qu'une fille *russe* à dix-huit ans, ait besoin d'être instruite par des matrones; mais enfin c'est l'usage. Les matrones rentrent dans la salle du banquet, et la plus âgée, s'empare du jeune homme et le conduit au bain. Il est bon que vous sachiez, ma bonne maman, que les *Russes* prennent des bains de vapeur, et que dans la chambre destinée à cet usage il y a toujours un lit fort élevé où ils sont exposés à la vapeur; c'est le lit qui sert de trône à l'hymen.

La porte se referme sur les époux, et tous les convives boivent à l'heureux événement dont ils attendent la nouvelle avec impatience. Au bout d'une heure, la vieille *matrone* entre dans le bain et s'informe si le mariage est consommé. S'il ne l'est pas, ce qui arrive presque toujours, parce que ce petit malheureux est ivre d'eau-de-vie, ou bien est déconcerté par toutes les cérémonies de son mariage, alors la matrone le rosse avec un fouet destiné à cet usage,

puis elle sort et referme de nouveau la porte ; enfin cette cérémonie recommence jusqu'à ce que la mariée annonce que tout est consommé. Il faut voir la figure de la mère, et en général de toutes les femmes de la famille de l'épouse, jusqu'à l'arrivée de la matrone chargée d'annoncer l'heureuse nouvelle.

« La porte de la salle s'ouvre, la matrone paraît la chemise de la mariée à la main. Il faut entendre tous les cris de joie de toute l'assemblée, à la vue de la précieuse chemise teinte du sang virginal. Les rasades redoublent, alors la mariée et l'époux, vêtus de nouveaux habits, reparaissent dans l'assemblée. Ils sont reçus aux acclamations de tous les convives, et toute cette troupe d'hommes et de femmes ivres montent sur des voitures, et parcourent le village en chantant des chansons qui ont pour objet d'annoncer au public que la mariée était vierge. La précieuse chemise n'est pas oubliée, et elle est portée en trophée sur la voiture.

« Ce qui m'a le plus étonné dans ces orgies, c'est de voir deux ou trois femmes qui, dans un état parfait d'ivresse, se tiennent debout dans la charrette, chantant, de manière à étouffer, des chansons lascives, et les accompagnant d'une pantomime encore plus indécente. Ces *bacchanales* durent aussi long-temps que la bierre

où l'eau-de-vie ne sont pas consommés, c'est-à-dire deux ou trois jours.

« Vous conviendrez, ma respectable grand' mère, que voilà des cérémonies aussi ridicules qu'indécentes. Si la chemise était présentée sans souillure, et que par suite la femme fût déshonorée, cela pourrait retenir les jeunes filles; mais il est sans exemple que cet événement soit arrivé. Les matrones, amies de la jeune mariée, prennent d'avance des précautions qui rassurent la fille qui aurait le plus à redouter cette épreuve.

« Chez les nobles cet usage est tombé heureusement en desuétude. Cependant chez les vieux gentilshommes *russes* habitans de la campagne, et qui sont jaloux de l'honneur de leur famille, la chemise est présentée mystérieusement aux grands parens de la mariée.

Tout cela n'empêche pas que les filles *russes* ne soient ce qu'il y a de plus immoral dans le monde. Peu se laissent séduire par l'amour, mais toutes par avarice et à l'aide de présens. Elles assurent avec un grand sérieux que le péché est beaucoup moins grand, parce qu'elles n'ont succombé qu'à la tentation de l'avarice. Il est très-rare de voir une jeune fille *russe* mère par suite de son inconduite. Ces malheureuses connaissent des breuvages qu'elles prennent tou-

jours par précaution, et qui, dit-on, les empêchent de concevoir.

» Si le breuvage manque son effet, ou que la jeune fille néglige de l'employer, alors l'enfant de l'amour appartient à l'empereur; c'est-à-dire qu'il n'est pas esclave : les fils de l'hymen ont seuls le triste avantage d'appartenir aux seigueurs.

» Je pourrais encore ajouter de nouveaux détails à ceux que je viens de donner. Si les longues lettres ennuyent les vivans, je craindrais qu'elles n'ennuyassent encore plus les morts. Je suis donc, ma chère grand'maman, sans oser désirer le moment de vous revoir, votre très-respectueux arrière petit fils.

CHAPITRE XIII.

(Nouveaux détails relatifs au gouvernement d'Oriembourg.— Commerce des différens peuples d'Asie avec les Russes. Agriculture.)

Oriembourg, comme je crois vous l'avoir déjà dit, est désigné pour être le point que le gouvernement a indiqué pour les échanges à faire avec les Kirgis.

Il y a hors de la ville un grand *basard* en pierres fermé par quatre grilles. Ce bâtiment renferme des boutiques et des magasins ; les négocians y déposent des marchandises qu'ils destinent aux échanges. En avant des basards, est un grand emplacement où les *Kirgis* bivaquent avec leurs bestiaux. Les Kirgis ne peuvent, sous aucun prétexte, pénétrer dans la ville, et les *Russes* n'osent pas aller dans leur bivouac, crainte d'être pillés.

A dix heures du matin, un coup de canon annonce l'ouverture des basards. Il faut voir avec quel empressement les marchands *russes* et leurs commis s'emparent des Tartares qui se pressent pour entrer; ils en emmènent un de chaque main, ils les conduisent d'abord dans une salle à man-

ger, où l'on a fait préparer tout ce qui peut flatter le goût de ces sauvages. Le pain, le cheval en ragoût, et surtout force eau-de-vie, sont offerts aux *Tartares*. Lorsqu'ils sont à moitié ivres, on commence à parler d'affaires. Le marchand leur demande quels bestiaux ils ont emmenés, et en quel nombre? Aussitôt que le marchand a des données, alors commence l'échange. (Il faut observer que les *Kirgis* accusent toujours juste sur le nombre et la quantité des bestiaux qu'ils ont à échanger.) On leur présente des cuirs, des vases de fonte, des armes à feu, de la poudre à tirer, des miroirs, quelques piastres ou monnaies étrangères, que leurs femmes portent pendues à leur cou, ou que les hommes travaillent pour enrichir leurs armes. Lorsque les *Kirgis* ont fait le choix des marchandises, on les fait boire de nouveau, et alors les marchés se terminent.

Le *Kirgis* chargé de ces marchandises retourne à son bivouac, et livre aux *Russes* ses moutons, ses vaches et ses chameaux. Vous ne pouvez vous imaginer les profits que font les marchands *russes*. Les *Kirgis* n'ont nulle idée de la valeur de leurs bestiaux, et encore moins de celle des marchandises qu'ils prennent en échange; aussi ce commerce est-il très-avantageux aux *Russes*. Il y a à *Oriembourg* beaucoup de maisons de commerce

tenues par des marchands de *Casan*, *Moscow* et *Saint-Pétersbourg*.

Presque tous les bestiaux échangés à Oriembourg sont abattus sur la place, le suif et le cuir étant seuls utiles. La chair du mouton est très-peu estimée; aussi ne voit-on nulle part une aussi grande quantité d'oiseaux de proie que près de cette ville. Les suifs et les cuirs sont transportés pendant l'hiver sur des traîneaux à Casan, Moscow, Archangel..., etc.

On trouve dans le gouvernement d'Oriembourg beaucoup de fabriques d'eau-de-vie, des manufactures de draps et des fourrures considérables. Les toiles y sont très-abondantes et à très-vil prix. L'hiver on trouve sur les *basards* une grande quantité de fourrures.

Mais les branches de commerce les plus considérables du gouvernement d'*Oriembourg*, sont sans contredit la vente du poisson de *l'Ural* et l'exploitation des mines de sel.

Les marchandises apportées par les *Boukards* sont aussi envoyées dans l'intérieur de l'empire. Ce commerce est aussi très-avantageux aux *Russes* pour le débit de leurs cuirs et de leur miel : il éprouve peu d'entraves à *Oriembourg*, celui qui se fait avec les *Boukards* surtout. Le gouvernement craindrait que si les *Boukards* éprou-

vaient des difficultés dans leurs échanges, ils ne cessassent de venir à *Oriembourg*.

L'Agriculture, cette grande et belle ressource de la prospérité des empires, et le plus ancien des arts, est encore dans son enfance dans les provinces *russes* de la rive gauche du *Wolga*. Les seigneurs dédaignent de s'en occuper, et les centeniers sont seuls chargés de diriger la culture des terres de leurs maîtres.

L'immense étendue du terrain que possèdent les propriétaires de ce pays, leur permet de cultiver tous les ans des terres neuves; mais il faut souvent que leurs paysans aillent travailler à plusieurs lieues des villages qu'ils habitent, ce qui leur fait perdre beaucoup de temps; ils obvient à cet inconvénient, en s'établissant pendant la saison des travaux sur les terrains qu'ils cultivent, et ils ne rentrent dans leurs villages que le dimanche.

Anssitôt que la belle saison est arrivée, le centenier va reconnaître les terres qu'il veut défricher cette année; alors on met le feu aux herbes dont l'emplacement est ordinairement ouvert; les cendres sont le seul engrais que reçoit cette terre. Aussitôt que le feu a consumé ce qui la couvrait, on se sert de la charrue pour ouvrir des sillons à peine profonds de trois pouces; dans le mois d'août, on laboure une seconde fois, et

on sème de suite les seigles et les fromens. Une portion du défrichement est réservée pour les blés de *mars*, que l'on sème dans le courant de mai et au commencement de juin.

Croiriez-vous, mon ami, que cette terre, à peine ouverte, donne des récoltes magnifiques. Le seigle est le principal revenu des seigneurs, qu'ils livrent aux marchands pour la distillation de l'eau-de-vie. Le froment, l'orge et l'avoine, sont aussi en grande quantité dans ce pays, mais ne servent que comme aliment; ils sont toujours à vil prix, attendu que tout le monde possédant des terres, les marchands sont bientôt pourvus, personne ne veut acheter de ces grains.

A l'exception des choux et des concombres, les paysans, sur la rive gauche du *Wolga*, ne cultivent point de légumes; ils n'ont nulle idée du jardinage. Les seigneurs ont des jardins assez mal tenus, où ils ont des légumes, des herbes, des fruits; ce qui prouve que c'est la paresse ou l'ignorance qui privent les paysans de cette ressource.

Les esclaves, près de leurs habitations, cultivent du chanvre avec lequel ils fabriquent des toiles assez jolies, et qu'ils blanchissent très-bien. Ces toiles, quoiqu'à un prix très-modique, sont cependant une grande ressource pour ces malheureux, puisqu'elles leur rapportent quelques

roubles avec lesquels ils payent leur capitation.

Les bestiaux sont en grand nombre dans ce pays; mais l'on n'a fait aucun effort pour améliorer les parcs; les bœufs sont petits, les chevaux des paysans sont ardens et très-courageux; mais ils sont généralement si petits, qu'ils ne peuvent pas être exportés. L'art de faire les fromages est totalement inconnu dans ces contrées. J'ai connu un propriétaire qui avait engagé deux *Italiens* assez bons fabricans, et qui tiraient de sa fromagerie un revenu considérable. Mais lorsqu'il vit qu'ils avaient formé quelques esclaves assez habiles pour fabriquer sans les secours des *Italiens*, il rendit à ceux-ci la vie si désagréable, qu'ils demandèrent à quitter le pays; ce qui leur fut accordé de suite.

Quelques seigneurs intelligens, et quelques paysans laborieux, se livrent à l'éducation des *abeilles*; elles réussissent parfaitement, et donnent des profits considérables; mais la paresse et le découragement empêchent que cette branche de l'agriculture ne soit cultivée en grand. La cire et le miel se vendent bien, et à un bon prix.

Les moutons sont assez beaux; mais leur laine est très-grossière. Il existe, dans le gouvernement de la rive gauche du *Wolga*, beaucoup de fabriques de draps. Les laines y sont fort re-

cherchées ; et malgré cela, on n'a fait aucun effort pour améliorer la race. L'empereur a fait offrir des *mérinos*, des beliers anglais aux propriétaires, à la charge par eux de lse envoyer chercher dans des dépôts désignés. Je n'ai, pendant mon séjour, entendu parler que d'un seul propriétaire qui ait profité de cet offre.

Le sol de la Tartarie dépendante, est généralement fertile; les forêts immenses et les grands fleuves qui arrosent des contrées, offrent aux habitans des ressources immenses en chauffage, gibier et poisson. Il ne manque à ce vaste pays que des bras et des encouragemens, pour devenir un pays superbe. Dans aucun lieu du monde les hommes ne peuvent trouver plus facilement les choses nécessaires à la vie. Le climat n'est pas excessivement froid, et y est très sain.

CHAPITRE XIV.

(Détails relatifs au clergé russe. — Anecdote singulière concernant l'évêque d'Ouffa.)

Il faut bien aussi, mon ami, que je vous parle du *clergé russe*, chargé de la direction des paroisses de la *Tartarie*. Chaque paroisse est dirigée par un *pope*, lequel est assisté d'un diacre et d'un sous-diacre. Hors de l'église il vous serait impossible de reconnaître un ecclésiastique, s'il n'avait pas la précaution de porter ses cheveux longs et plats, et d'avoir toujours à la main une canne de jonc. Le costume et les mœurs des prêtres *russes* ressemblent à ceux des paysans *tartares*.

La plupart de ces *popes* sont fils de *Russes*, et ont fait leur éducation dans le sein de leur famille; c'est-à-dire qu'ils y ont appris le plain-chant, à lire la messe et à la dire, voilà où se borne l'éducation de la majeure partie des *popes*. Cependant à *Casan* et à *Caffa*, il y a des séminaires où ils peuvent puiser quelque instruction, apprendre le latin, et faire assez bien un cours de théologie et de philosophie; mais on y voit très-peu d'élèves, et ceux qui sont for-

més dans ces établissemens ne sont guère plus savans que ceux qui n'y ont pas été. J'ai connu un prêtre *pope* qui avait fait ses études au séminaire d'*Affa* avec un tel succès, que l'évêque voulait absolument le fixer à *Caffa* pour être répétiteur; cependant il n'était pas plus avancé dans la langue latine, que ne le sont en France les écoliers qui font leur cinquième. Il professait au séminaire la langue française, et contre l'ordinaire des *Russes*, il parlait très-mal cette langue; mais il en possédait très-bien les principes et traduisait très-bien. Ce jeune *pope* s'était fait à *Caffa* une réputation de prédicateur, qui lui valut la survivance de la cure de *Bogourousland*. Vous ne serez pas étonné de sa bonne fortune, quand vous saurez qu'il avait traduit les sermons de notre éloquent *Massillon*, et qu'il les prêchait en *russe*, comme s'ils lui eussent appartenu.

Du reste, tel est l'empire de l'ignorance en ce pays, que les habitans des campagnes ne font pas le plus léger cas du savoir d'un *pope*. Plus il est superstitieux, adonné à des pratiques minutieuses et esclave du *rit*, plus il se fait une grande renommée parmi le peuple qui veut de lui particulièrement une bonne poitrine, et qu'il puisse chanter très-fort et très-long-temps. Il y a bien des contrées en France où nos paysans

sont enchantés de leurs prêtres, lorsqu'ils ont ces rares talens.

Les *popes* ont une maison dans chaque paroisse, des granges, des terres plus qu'ils ne peuvent en faire cultiver, et du bois pour leur chauffage. Ils augmentent leur casuel avec toute l'industrie dont ils sont capables. Lorsqu'ils ne sont pas trop adonnés au vin, ils peuvent vivre fort heureux.

L'évêque d'*Affa* est un prélat qui ne manque pas de moyens; mais c'est un homme singulier, et qui avec affectation témoigne pour les femmes le plus grand éloignement. Voici une anecdote relative à ce saint homme, qui vous fera connaître son caractère original.

Chaque année il doit faire des visites dans les paroisses de son évêché. Pendant mon séjour à *Bogourousland*, il vint visiter cette ville. L'évêque en *Russie* ayant droit aux mêmes prérogatives que le général-major, le magistrat de police, fit son logement dans une maison très-propre. Mais monseigneur ayant aperçu une jeune femme maîtresse de cette maison, il envoya chercher l'homme de la police pour avoir un autre logement, lui faisant observer qu'il voulait être logé dans une maison où il n'y aurait pas de femmes. On fit, de suite, sortir d'une jolie maison toutes les dames qui l'habitaient,

et l'on y installa l'évêque. Mais il y avait à peine dix minutes que ce saint personnage était dans la maison, que tout furieux il envoya chercher le magistrat pour lui faire les plus graves reproches, en lui demandant s'il n'y avait pas dans la ville un logement plus décent. — On a choisi avec le plus grand scrupule, et cette maison est une des plus décentes du lieu. — Belle décence, dit l'évêque, voyez quelle horrible gravure! Effectivement il y avait dans cette chambre une gravure représentant un capucin portant sur le dos une botte de paille, dans laquelle était cachée une jeune fille (la gravure est française, et a pour titre *le Pourvoyeur du Couvent*). Le magistrat enleva la gravure, et l'évêque, quoique de fort mauvaise humeur, garda son logement.

Le lendemain, au moment de partir, s'étant aperçu qu'il y avait six jumens attachées à son traîneau, il refusa de monter; il fallut les remplacer par des chevaux. Il assurait, dans sa grande colère, que le maître de poste, qui était un juif baptisé, l'avait fait avec l'intention perfide de mettre sa vertu à l'épreuve, et qu'il se plaindrait de lui au gouverneur.

Les évêques sont toujours pris parmi les *moines;* mais si un ecclésiastique est fait *évêque*, il doit répudier sa femme,

Les moines sont peu nombreux sur la rive gauche du *Wolga*. Ce pays est trop neuf encore, pour que le désir des legs pieux se soit emparé des habitans.

L'intérieur des églises grecques est fort propre. Le sanctuaire est toujours séparé de la nef par une grille. Le chant des cantiques n'est pas dépourvu d'harmonie, et les *popes* chantent l'office avec assez de goût. Les habits sacerdotaux sont riches et d'une belle forme. Le culte s'y fait avec beaucoup de dignité, et les habitans sont très-recueillis pendant la célébration de l'office divin et de la *messe*. J'ai surtout remarqué que les Grecs font constamment des signes de croix pendant la célébration des saints mystères. L'intérieur des églises est décoré d'une grande quantité de tableaux, dans lesquels on remarque toujours un *Saint-Nicolas* ou une *madone* à trois mains.

Les cloches ne sont jamais placées dans les tours de l'église, mais bien dans un clocher séparé de l'édifice. Il faut que le son des cloches joue un grand rôle dans la religion grecque; car j'ai vu quelquefois, pendant les grandes fêtes, dix ou douze personnes au moins tirer à la fois la corde de chaque cloche, et cela pendant toute la journée.

CHAPITRE XV.

(Retour à Bogourousland. — Arrivée à Sabrouka. — Anecdote patriarchale. — Nouveaux détails sur les mœurs des Russes des gouvernemens d'Asie.

Nous sommes arrivés hier ici, mon ami, jamais voyage ne s'est fait plus gaîment que le nôtre. A *Sabrouka* nous fûmes reçus par des officiers *polonais* qui s'étaient réunis à nous pour venir ici ; ils nous traitèrent avec toute la franchise qui caractérise leur aimable nation. Le lendemain, nous nous arrêtâmes dans un village *chouwack ;* en attendant de nouveaux chevaux, nous déjeûnâmes dans une maison très-propre; la famille qui l'occupait était très-nombreuse.

Sur un divan, près d'un pailler, était un vieillard d'une figure superbe; une tête totalement dépourvue de cheveux; une barbe très-blanche et très-longue, donnait bien à ce vieillard l'air d'un patriarche. Deux jolis enfans, l'un de sept ans, et l'autre de quatre ans, jouaient près de lui, et de temps en temps il était embrassé et caressé, par une jeune femme de vingt-cinq à trente ans, qui s'occupait du soin du ménage.

Nous lui demandâmes où était son mari? elle nous désigna ce vieillard, en nous disant, qu'elle l'avait épousé à l'âge de cent deux ans; qu'elle avait eu de lui les deux enfans qui jouaient à ses pieds; qu'elle était très-heureuse avec ce vieillard, qui n'avait aucune des infirmités de son âge, et jouissait de la meilleure santé. Vous vous imaginez avec quelle vénération et quelle curiosité nous examinâmes ce bon patriarche.

Les officiers polonais, qui parlaient très-bien *russe*, lui firent beaucoup de questions auxquelles il répondit avec esprit. Nous lui offrîmes de l'eau-de-vie ou du rhum; il préféra l'eau-de-vie, et en but un grand verre à notre santé. Cet homme, âgé de cent neuf ans, était parfaitement conservé, et n'avait pas l'air d'avoir plus de soixante-dix ans. Il parut très-reconnaissant du respect que nous lui témoignions; et ce n'est pas sans peine que nous quittâmes ce patriarche et sa charmante famille, pour remonter sur nos traîneaux.

Nous étions d'une gaîté folle en arrivant dans cette ville; vous pouvez aisément vous imaginer la joie que nous devions éprouver, de nous trouver débarrassés de témoins importuns, et d'être avec des gens à qui nous pouvions enfin parler. Notre voyage fut très-heureux, et terminé sans aucun événement fâcheux.

Il n'y a que trois façons de voyager dans ce vaste empire. On entreprend une route avec des chevaux de louage, que l'on prend d'une ville à l'autre, ou bien avec ses chevaux. L'usage des voitures publiques est inconnu dans ce pays. Le prix, pour chaque poste, n'est pas exorbitant, et l'on va extrêmement vite; mais il faut avant de voyager prendre ses précautions, faire son marché, et bien désigner le lieu où l'on veut se rendre, et pour lequel on paie trois copecks par werst, quelque soit la distance et la difficulté des marches.

Lorsqu'on voyage avec des chevaux de louage, il faut avoir soin de bien faire aussi son marché, et de stipuler pour le prix des chevaux et la quantité de *werst* que l'on peut faire dans un jour; car les habitans de ce pays sont peu de bonne foi, lorsque surtout on n'a pas fait ses conventions d'une manière bien précise; alors ils retardent votre marche, et se mettent peu en peine de lever les difficultés qu'on éprouve pour obtenir des chevaux.

Les routes sont généralement belles; mais il faut se munir d'un lit et de provisions de bouche; car, en *Russie*, excepté près des grandes villes, il est imposible de trouver une *auberge*; mais dans chaque ville ou village on vous désigne ordinairement un habitant qui,

pour de l'argent, fournit tout ce qui est nécessaire pour vous et pour vos chevaux.

Sur la route de Saint-Pétersbourg à Moscow, on trouve dans quelques villages, des caravansérails, dans lesquels vous pouvez obtenir des chambres assez propres et meublées d'un très-bon lit. Pourvu que vous ayez des matelas et des vivres, vous pouvez espérer de passer la nuit assez commodément. Les paysans russes étant extrêmement voleurs, il faut avoir le plus grand soin de faire surveiller les bagages de sa voiture, sous peine de se voir enlever quelques effets, et même quelques pièces de sa voiture. Du reste, pourvu que vous ayez des passe-ports bien en règle, vous pouvez voyager très-facilement dans toutes les contrées de ce vaste empire.

Il faut aussi se mettre bien au fait du change du papier de banque et de la valeur des monnaies, sans quoi toutes les personnes auxquelles vous vous adressez, vous trompent sur ce change. Il faut toujours se munir de billets de banque, car les maîtres de poste ou les marchands ne prennent les monnaies étrangères qu'en vous faisant éprouver des pertes considérables.

Vous avez bien souvent, mon ami, entendu parler du froid qu'il fait en Russie; je suis persuadé que vous vous êtes imaginé que, pendant l'hiver, les habitans de ce vaste empire demeu-

vent renfermés dans leurs maisons? détrompez-vous; cette époque, au contraire, est celle du retour du plaisir. A peine la terre est-elle couverte de neige, que les fêtes commencent. Le traînage facilite beaucoup les réunions, et les Russes font avec une célérité inconcevable, vingt lieues pour faire une visite.

Dans cette saison, l'usage a placé les fêtes où les Russes, par politesse, doivent se visiter : c'est dans ces fêtes que les seigneurs du pays font parade de leur grosse chaire, de leur café, punch et mauvaise musique. Tous ces plaisirs seraient sans charme pour un Français; mais pour des gens qui ne connaissent pas mieux, ce sont de vraies jouissances, c'est le vrai bonheur.

Le froid est excessif dans cette saison; l'hiver dure sept mois et demi. Les paysans, qui ne peuvent se livrer à aucuns travaux, boivent et se divertissent. Les femmes, renfermées dans leurs maisons employent les longues veillées à filer et à chanter.

Le dégel arrive au mois de mai, et dure une vingtaine de jours; alors commencent les travaux de la campagne. Les paysans russes ont beaucoup de mal; ils passent toute la journée aux champs, et ne reviennent à leur maison que le dimanche. La végétation est magique dans ce pays. Imaginez-vous que les bleds cou-

vrent à peine la terre à la fin de juin. Dès le 15 août, les récoltes peuvent se faire. L'orge et l'avoine, que l'on sème en juin, sont mûrs et prêts à couper dans les premiers jours d'août.

Si l'hiver est très rigoureux, l'été est insupportable; les chaleurs sont plus fortes que celles qu'on éprouve dans le royaume de *Naples* : aussi cette saison est celle des maladies; une chose remarquable, c'est la force de la végétation des herbes des forêts ou des prairies. Les herbes des prairies ont communément trois pieds de hauteur. La terre, à cette époque, est couverte de fleurs charmantes, dont beaucoup sont inconnues dans nos pays.

Les forêts renferment une grande quantité d'arbustes qui portent des fleurs extrêmement jolies, et qui seraient bien propres à embellir nos bosquets, et même nos parterres. Un naturaliste, en ce pays, aurait de grandes jouissances : pour moi, faute de connaissances en *botanique*, je n'ai pu me livrer à ce plaisir. J'ai remarqué seulement que les chênes sont petits et peu élevés; mais que les charmes, les hêtres, et surtout les bouleaux, acquièrent une grosseur prodigieuse. Le bouleau, qui est très-commun dans ces contrées, est extrêmement résineux comme tous les arbres du nord, et c'est de lui qu'on extrait, en Tartarie, le goudron le plus estimé. La verdure et les

fleurs des campagnes russes ne sauraient ranimer mon imagination au sein de la captivité, qu'autant que je crois être à côté d'un de mes amis de France, à qui j'imagine le faire remarquer : aussi me suis-je surpris souvent avec des bouquets de fleurs charmantes, que je me proposais de leur montrer, ou que je destinais à parer le sein d'une aimable parisienne.

CHAPITRE XIV.

(Liberté rendue aux prisonniers français, demandée par le roi de France, Louis dix-huit, et accordée par S. M. l'Empereur de toutes les Russies. — Départ des prisonniers. — Leur itinéraire. — Anecdotes relatives à ce sujet. — Leur arrivée à Kœnisberg.)

Le 20 du mois d'août 1815, le capitaine *Isprawaith* vint annoncer aux prisonniers français, et particulièrement aux officiers de cette nation, l'agréable nouvelle que la première démarche, faite près Sa Majesté l'empereur de Russie, par le Roi de France, remonté sur le trône de ses aïeux, avait eu pour objet la liberté de tous les prisonniers français, et que nous étions libres. Cet acte de bonté, de la part du Roi, nous pénétra tous de la plus vive reconnaissance.

En effet, le 22 août, on nous permit de quitter Bogourousland (1), où nous étions revenus pour la seconde fois, pour rejoindre nos soldats à *Sabrouka*. Nous ne quittâmes point Bogourousland sans remercier, avec effusion de cœur, les magistrats et les habitans de la ville, que nous quittions, pour les bons traitemens que nous

(1) Gouvernement d'Ouffa.

avions éprouvés pendant dix-huit mois de séjour dans ces contrées. Toutes les autorités du cercle ont toujours eu pour nous les égards et les attentions que les braves gens doivent au malheur. Le commandant de la place nous a toujours rendu justice et fait respecter de tout son pouvoir. Le commandant du cercle avait toujours été pour nous d'une amabilité et d'une complaisance charmante. Si les officiers français prisonniers l'eussent voulu, il les aurait placés près des gentilshommes, où ils auraient été fort bien reçus, mais tous préférèrent vivre de leur modique traitement à contracter des obligations avec des étrangers.

Nos soldats, au nombre de deux cents, étaient cantonnés dans un grand et beau village, et commandés par un seigneur russe, qui s'est conduit envers eux avec une humanité digne des plus grands éloges.

Les prisonniers avaient établi des fabriques de chapeaux de paille, dont ils avaient un grand débit : d'autres faisaient des ouvrages en os extrêmement jolis, et qu'ils vendaient très-bien. Il faut le dire à la louange des dames russes, que, pour assister nos soldats avec plus de générosité, elles avaient introduit la mode des chapeaux de paille, qui étaient fort de leur goût, et qu'elles en facilitaient la vente par toutes sortes de

moyens aimables. Je dois donc ici à la vérité de déclarer que notre captivité, pendant notre séjour dans le gouvernement d'Oriembourg, a été aussi douce qu'elle pouvait l'être.

Le 25, nous arrivâmes à *Sabrouka*.

Le 26, nous quittâmes cette ville pour nous rendre dans le cercle de *Bouhauma*, où notre détachement devait être organisé. Les 27, 28, 29 août, nous logeâmes chez les Tartares; leurs maisons sont fort propres; ces gens ne boivent que de l'eau ou du lait aigri.

Le 2 septembre, nous logeâmes dans un village nommé K...é, à vingt werst de *Bigaskina*, où nous apprîmes qu'il y avait quarante-cinq officiers français.

Le 5 nous fûmes, un capitaine et moi, à *Bigaskina*, où nous avions séjourné. Le capitaine trouva, parmi les officiers prisonniers qui venaient d'y arriver, une vingtaine d'officiers qui avaient été avec lui, pendant quatre ans, à l'Ile-de-France. Tous ces officiers faisaient partie de la division *Partounaud*, qui capitula à *Borisow*.

Dans la journée du 10 septembre, un détachement de cent soixante-quinze soldats et de vingt-cinq officiers partit pour *Riga*.

Le 12, nous quittâmes le village de K.....
pour mieux nous établir à *Bigaskina*, village tartare. Nous sommes à l'époque du *Ramasan*.

Ces Tartares observent un jeûne très-rigide pendant le jour ; mais en revanche, ils mangent toute la nuit.

Le même jour, le maréchal-de-logis *Vautravers*, que j'avais été obligé d'abandonner à *Smolensko*, parce qu'il ne pouvait pas supporter le transport, et qui se trouvait cantonné à soixante werst, vint me voir accompagné d'un capitaine du vingt-quatrième léger. Cet officier nous amusa beaucoup à cause de son incrédulité.

Aujourd'hui 1.er octobre, nous attendons qu'on organise notre détachement pour nous remettre en route.

Le 2, un chirurgien du 36.e de ligne, partant en poste pour *Riga*, a bien voulu se charger d'une de mes lettres pour la France.

Le 13, le détachement quitta *Bigaskina* pour se rendre à *Kilchauwitz-Kapach*; un officier français nous rejoignit en ce lieu.

Le 14, je fus obligé, par ordre, d'aller chercher, avec un capitaine, vingt-quatre prisonniers des nôtres, qui étaient détenus dans un village distant de quelques werst. Pendant mon absence, il y eut, à *Kilchouwitz*, un combat, qui rappellera long-temps ce village au souvenir de nos prisonniers, et dont je veux vous donner une idée.

Le détachement était arrivé de bonne heure, et nos soldats, fatigués de la route, voulurent

célébrer leur réunion par une fête en in-promptu. On se pourvut d'une bonne quantité de vivres et d'eau-de-vie; la fête commença par un grand fond de gaîté, et se termina par des toast multipliés et par des chants joyeux. C'était le jour que les habitans du pays fêtaient le patron du village; ils s'étaient rassemblés dans une grange ouverte et délâbrée. Ils buvaient, ils chantaient à tue-tête. Par hasard quelques-uns d'entre eux quittèrent un instant la grange, et trouvèrent très-mauvais que des prisonniers français eussent choisi le même jour pour entonner leurs chants moqueurs, à ce qu'ils disaient, et parodier leur conduite. L'eau-de-vie de part et d'autre avait exalté les têtes, et les Russes furent les agresseurs; ils appelèrent ceux qui chantaient dans la grange, et commencèrent tous par injurier nos soldats; bientôt après ils lancèrent des pierres sur les bancs qui servaient de table aux joyeux convives français. Ces derniers répondirent à cette attaque imprévue par d'autres pierres lancées avec non moins d'adresse. On s'approche de plus près, et, après maints coups de sabre et de bâton, reçus ou donnés de part et d'autre, les Russes prirent la fuite, et furent forcés même d'abandonner leur village....... Les fuyards auraient couché à la belle étoile, si le centenier du canton, et les officiers français dont je faisais

partie, et qui arrivaient avec moi, n'eussent accouru pour réconcilier les vainqueurs et les vaincus, rétablir la paix, et rendre leur domicile aux Russes errans, qui n'avaient rien à reprocher aux Français, puisqu'ils avaient commencé l'attaque.

Le 16, nous commençâmes notre grand voyage.

Le 22, nous passâmes la *Camma* à Ausgowey. Ce village appartient à un prince de Visapour, qui, depuis long-temps est réfugié en Russie. Nous trouvâmes dans son château un orchestre complet et de fort bons instrumens. Deux officiers prisonniers et le directeur de l'orchestre firent d'excellente musique pendant près d'une heure; l'orchestre ensuite exécuta une symphonie et l'ouverture du calife de *Bagdad*. Ce dernier morceau surtout me fit grand plaisir; c'était de la musique française, et passablement exécutée; les instrumens à vent dominaient un peu trop.

Nous repassâmes la *Camma* le 22; cette rivière est plus large que le Rhin à Mayence. Le comte de Tolstoy, que nous trouvâmes sur la rive gauche, voulut nous persuader de différer ce passage, à cause du grand vent qu'il faisait en ce moment; mais, malgré ses représentations, nous passâmes le fleuve très-heureusement.

Le 23, nous arrivâmes à *Casan*, troisième ville de l'empire de Russie; cette ville est superbe. Un quartier de la ville est entièrement bâti en pierres ou briques, et est occupé par des Russes. Le reste de la ville, construit en bois, est habité par des Russes et par des Tartares.

Le Vieux et le Nouveau Tartare sont deux charmans quartiers qui se distinguent par les jolies maisons et les élégantes mosquées, toutes surmontées d'un minaret qui fait l'effet le plus pittoresque; les églises grecques sont aussi très-belles. *Casan* est traversé par la *Casinska*, qui coule à soixante werst du *Volga*.

La ville, bâtie en amphithéâtre, est dans une très-jolie position.

Je fis connaissance, dans cette ville, avec la famille du comte de Beausobre, qui a une origine française, et qui est fixée en Russie, depuis la révocation de l'édit de Nantes. Je fus parfaitement reçu par ce gentilhomme qui m'offrit sa maison avec beaucoup de grâces. Sa femme est fort aimable, et fait parfaitement les honneurs de chez elle.

Un Russe très-obligeant, à qui je parlai par hasard de mon ami *Mikelli*, de son *Alexiowna*, et du comte de L...., me donna de nouveaux détails sur sa cruelle catastrophe arrivée sur la route de C...; on croyait *Mikelli* et *Alexiowna*

passés dans l'empire des Perses. On ne parlait qu'avec horreur de la cruelle vengeance exercée par le comte de L... : on l'attribuait à l'amour malheureux...; mais on bénissait la justice du ciel. Je ne pus retenir mes pleurs, et j'adressai mes vœux au ciel pour la conservation des jours d'un couple aimable, et que le destin cruel avait tant persécuté.

Il n'existe plus à *Casan* d'antiquités tartares. Seulement à quelques werst de la ville, on voit les ruines d'un vieux château, qui servait autrefois de résidence aux rois de Casan. A cent cinquante werst de la ville, se trouvent les ruines de *Buskaret*, capitale de l'ancienne *Buskarie*; cette ville fut brûlée et détruite à l'époque où les Tartares de Crimée vinrent au secours de ceux de *Casan*. Près de ce village se trouve un lac qui traverse la *Casinska*, qui, de là, va se jeter dans le *Volga*.

Ce jour même mourut à Casan M. de Mansetow, gouverneur de cette ville : c'était un très-brave homme, qui avait fait beaucoup de bien aux officiers français. Sur le soir, je rencontrai le général Boyer, ancien chef de l'état-major du général Partouneau, qui restait en Russie, et demandait du service. Je vis encore à *Casan* quelques Français qui s'étaient placés dans cette

ville, en qualité de précepteurs; quelques-uns étaient dans l'état de domesticité.

Le 1.er de novembre, après avoir obtenu quelques effets indispensables, par les soins du capitaine qui devait commander le détachement, nous continuâmes notre route. Les prisonniers, qui, jusqu'à ce jour, avaient toujours été très-subordonnés, commencèrent, la veille de notre départ, à donner des marques d'insubordination. Les 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9 et 10, nous continuâmes notre route : le temps était très-beau et pas froid.

Le 11, l'insubordination devint telle, que les prisonniers déclarèrent qu'ils ne connaissaient pas pour officiers ceux qui faisaient partie du transport, et qui avaient capitulé à Borisow. Un officier du 44.e faillit à être frappé par un officier du 25.e régiment. On ne savait à quoi attribuer le mécontentement du soldat, agité sans doute par de fausses nouvelles. Le 14, il fut décidé, par tous les officiers, qu'ils écriraient au gouverneur de la ville la plus prochaine, pour demander un officier russe et une escorte pour conduire le transport; mais le 13, tous les sous-officiers vinrent prier le capitaine M... de conserver le commandement du détachement, en promettant d'établir une police telle, que les officiers seraient respectés, et que le bon ordre et la

discipline seraient aussi bonnes que possible. Les officiers jurèrent d'oublier le passé, et la troupe promit, de son côté, une meilleure conduite.

Le 25, à douze lieues de Termnicoff, le détachement faillit être égorgé par des paysans, et je fus le héros de la journée.

Il nous fallait des voitures; on avait promis de nous donner celles qui nous seraient nécessaires, et cependant nous ne pouvions les obtenir. Je me présentai à un paysan, qui, sans doute, était fonctionnaire public; il me répondit avec hauteur, et osa même lever le bâton sur moi; je ne pus tenir à cette menace, et soudain je lui donnai un soufflet.

Les paysans russes, qui m'environnaient, témoignèrent aussitôt leur ressentiment, et voulurent me saisir pour me faire un mauvais parti. Soudain les prisonniers volèrent à mon secours; il s'engagea un combat assez vif. Le nombre des paysans ayant augmenté, les Français furent repoussés, et je me trouvai au milieu de douze chasseurs de mon régiment, mes camarades d'infortune. Comme on n'en voulait qu'à moi, le gros des paysans se porta de mon côté, et je m'aperçus que si le combat continuait, j'en serais la victime. Tout-à-coup je me sentis comme inspiré, et je m'écriai, en m'adressant au paysan à qui j'avais donné un soufflet, et en baragoui-

nant en langue russe. « Apprenez que je n'ai au-
» cun compte à vous rendre, je suis officier fran-
» çais et gentilhomme : personne n'a le droit de
» me frapper du bâton. Il faut un *ukase* de l'em-
» pereur pour me punir si j'ai tort, et je de-
» mande à être conduit devant lui. »

A ces mots, toute la furie des paysans parut suspendue; le fonctionnaire public voulut alors parlementer; mais il assura que nous n'aurions que les voitures qu'il pourrait se procurer. Content de voir cette grande querelle ainsi terminée, et à l'abri de la fureur de ces paysans russes, je ne me permis aucune observation, et, le 28, nous partîmes de cette ville à pied, n'ayant de voitures que pour nos bagages : le temps était très-doux.

Nous laissâmes à Temnicoff nos malades, n'ayant pas de voitures pour les transporter. Le commandant de la place promit de les faire conduire au lieu où nous serions, aussitôt qu'il se serait procuré des voitures.

Le 30, nous séjournâmes à *Telcouchena*, où nos malades étaient déjà arrivés. Un soldat du 25.e régiment de chasseurs, mourut des suites d'une débauche d'eau-de-vie.

Le 2 décembre, nous logeâmes encore dans un village tartare, et il plut toute la journée.

Le 5, nous arrivâmes à *Casimouw*, ville du

gouvernement de *Ressane*; on trouve encore ici beaucoup de tartares. Cette ville est assez grande, et située sur les bords de l'*Auka*; le manque de voitures nous fit séjourner dans cette ville.

Les Tartares, que nous avons trouvés sur notre route, depuis notre départ de *Casan*, sont beaucoup moins riches et moins bien logés que ceux des bords du *Wolga*; ils sont plus adonnés à l'agriculture qu'au commerce. Ils paraissent moins bons musulmans que leurs confrères de l'Asie, car je ne leur ai vu faire ni leurs ablutions, ni leurs prières cinq fois par jour. Quant au pays et à la construction des villages, c'est absolument comme dans le gouvernement d'Orienbourg, toujours des plaines immenses, des prairies de plusieurs lieues, et des villages de bois.

Depuis le 3 jusqu'au 14, nous avons toujours voyagé dans le gouvernement de Ressane. Les villages y sont très-nombreux, et les habitans beaucoup plus policés que dans les gouvernemens les plus éloignés.

Aujourd'hui 15, nous sommes entrés dans le gouvernement de *Moskow*, et il nous faut séjourner dans un très-mauvais village; le temps est toujours extrêmement humide.

Le 16, nous arrivâmes à pied à *Bronitz*, faute de traîneaux. Cette ville est la même que celle où nous fûmes insultés en 1812, et où nous fûmes

renfermés sans manger, officiers et soldats. Cette ville est le point le plus éloigné, où l'armée française eût poussé ses avant-postes en 1812.

Le 17, nous couchâmes à *Podolsck*; cette ville a un faubourg qui a été brûlé par les Français : logés positivement dans ce faubourg, nous y fûmes très-bien reçus; généralement les habitans de la *Moscovie* furent beaucoup meilleurs avec nous que nous ne l'espérions.

Le 21, le froid commença, et la route devint beaucoup plus facile. Nous marchâmes depuis le 22 jusqu'au 24, pour arriver à *Borowitz*, ville du gouvernement de *Calouga*. Cette ville a été entièrement brûlée par les Français; elle est presque rétablie. *Borowitz* est riche, et renferme beaucoup de fabriques de coton; nous y fûmes assez mal logés, mais pas insultés. Les vivres devenoient de jour en jour plus chers, et si cela eût continué, il nous eût été impossible de vivre avec notre solde.

Le 25, nous couchâmes à *Wereye*, ville charmante du gouvernement de *Moscow*, mais totalement brûlée par les Français. Depuis que je voyage en Russie, c'est la seule ville où j'aie été bien reçu et bien traité. Je fus logé chez un négociant qui avait voyagé en *Allemagne*, et qui fut très-poli avec moi.

Dans la journée, nous fîmes deux étapes, et nous fûmes coucher à *Mojaïska*. Nous traversâmes tout le champ de bataille de la *Moskova*. La ville de *Mojaïska* avait été brûlée; tous les villages depuis *Smolensko* jusqu'à *Moscow* eurent le même sort pendant la guerre; mais ils sont entièrement rétablis.

Le 26 et le 27, le froid fut très-vif; nous arrivâmes à *Jasky*. Je connaissais déjà cette ville; elle a été brûlée dans la retraite.

Le 1.er janvier 1815, nous nous arrêtâmes à *Beloé* pour célébrer le premier jour de l'an; il fit un froid très-violent.

Le 3, nous entrâmes dans le gouvernement de *Smolensko*.

Le 6, nous arrivâmes à *Béloé*, et nous eûmes beaucoup de peine à nous loger, parce que tous les habitans étaient grecs, et refusaient de nous recevoir.

Nous séjournâmes à Béloé trois jours, faute de voitures, et le 13, nous partîmes de cette ville pour aller à *St.-Toropez*, distante de cent trente werst. Nous fîmes cette route à travers une forêt affreuse : heureusement le temps était très-doux, ce qui fit que nous voyageâmes très-commodément.

Les villages sont si petits et si pauvres, qu'il faut coucher quelquefois quinze et dix-huit hom-

mes par maison, et les habitans sont si misérables, qu'on ne peut se procurer que du pain d'avoine.

Enfin le 18, nous arrivâmes à *St.-Toropez*, première ville du gouvernement de *Plescow*. Pour arriver en cette ville, nous traversâmes un lac de cinq werst de large. *Toropez* est remarquable par la quantité d'églises qu'elle renferme. Les vivres sont très-chers en ce pays, et, avec toute notre solde, nous vivions très-mal.

Le 20, nous partîmes de *Toropez* avec très-peu de voitures; mais n'espérant pas d'en avoir davantage, nous nous mîmes en route.

Le 24, nous arrivâmes à *Wilouki-Louki*, gouvernement de *Plescow*. Tout le pays que nous avons traversé est affreux; on rencontre à chaque instant de grands lacs, autour desquels sont bâtis de misérables villages.

Le 25, les fonds manquèrent pour notre voyage; on nous fit espérer que l'officier russe parviendrait à s'en procurer.

Le 26, je fis connaissance avec le chevalier de Morencourt, ancien lieutenant-colonel du régiment d'Aunis.

Le 27, nous partons sans argent pour nous rendre à *Aposka*: toujours même misère; les soldats marchèrent et ne mangèrent pas.

Le 3 février, nous arrivâmes à *Aposka*, où nous apprîmes que le capitaine *Bertholon*, com-

mandant le détachement qui nous précédait, s'était enfoncé sous les glaces, en allant à *Plescow* demander de l'argent pour faire vivre les soldats.

Le 5, notre officier russe nous prévint qu'il n'avait plus de fonds pour nous payer, et nous étions sans un sou pour arriver à *Riga*. Il nous fallait encore dix jours de route. Dans cette affreuse perplexité, il nous fallut bien prendre un parti décisif; il fallait voir avec quel empressement chacun fit son encan; tout ce qui n'était pas indispensable fut vendu. Tout l'argent fut remis dans la bourse commune, et, de cette manière, nous arrivâmes à Riga le 15 février.

Riga, capitale de la *Livonie*, est une ville assez forte, et très-importante par son commerce. Cette ville jadis était très-riche; mais depuis que son commerce est entravé, elle est très-misérable. Tous les habitans sont allemands; les officiers furent logés chez un limonadier, nommé *Masker*, très-honnête homme. Nous vîmes le gouverneur militaire, le marquis de *Paulucki*, près duquel nous réclamâmes une somme de cent roubles, que nous devait le gouverneur d'*Ouffa*. Il exigea notre parole d'honneur par écrit, et nous fit compter cette somme. Tous les officiers furent alors séparés des soldats, et dirigés sur *Memel*. Deux officiers seulement restèrent avec le détachement pour le conduire. Cette

portion de voyage se fit sans qu'il nous arrivât rien d'extraordinaire. Nous passâmes à travers *Mittau*; mais cette ville était remplie de troupes appartenant à l'armée de *Wikensten*, et il nous fallut faire une étape de plus; enfin, le 27, nous arrivâmes à *Memel*. Je trouvai dans cette ville plusieurs négocians de ma connaissance, qui non-seulement me prêtèrent de l'argent, mais en prêtèrent aussi au baron de K...., sur ma demande, et me donnèrent des lettres de recommandation pour *Berlin*.

Ainsi, à dater de ce jour, me voilà chez des peuples civilisés. Le 29 février 1815, j'étais à *Memel*, d'où je m'empresse de faire l'itinéraire de mon voyage de Bogorousland à *Riga*.

Itinéraire de Bogourousland à Riga, commencé le 22 août 1815.

Arrivé à Tac-Souganowa, le 31 août.			161 werst.
Le 9 sept.	à	Bigaskina.........	20
Le 13 oct.	à	Telchouwitz.........	20
Le 16	à	Kousaskina.........	21
Le 17	à	Grécaza.........	30
Le 18	à	Belgerki.........	26
Le 19	à	Colkeché.........	26
Le 20	à	Mamelkiaga.......	19
Le 21	à	Alexisveskya......	21

Le 22	à Chouranne........	22 verst.
Le 23	à Laichets..........	22
Le 24	à Stoukasé..........	30
Le 25	à Casan............	28
Le 1.er nov.	à Osselonne........	12
Le 2	à Sukaska..........	25
Le 3	à Tschedkesse.......	20
Le 4	à Tenka............	20
Le 6	à Bolgoye-Maloya....	26
Le 7	à Tatiouche.........	31
Le 8	à Bonisk...........	36
Le 9	à I...............	29
Le 11	à Metek............	29
Le 12	à Aibessout-Novoya..	26
Le 13	à Alastar...........	26
Le 15	à Ardatof..........	25
Le 16	à Basvainaé.........	16
Le 17	à Nisowka..........	21
Le 18	à Benget-Veukoé.....	26
Le 19	à Potchiaski.........	25
Le 20	à Resowentewné.....	26
Le 21	à Pietché...........	25
Le 22	à Mouraweska.......	21
Le 23	à Potchnika.........	18
Le 24	à Kramwée-Stabohk..	27
Le 25	à Wediuska.........	21
Le 26	à Temnicaw.........	26
Le 28	à Tetchouska........	22

Le 29	à Gongarchewa......	22 verst.
Le 30	à Norwékousky......	25
Le 2 déc.	à Sewata............	18
Le 4	à Taxerwo..........	35
Le 5	à Casimow..........	24
Le 7	à Lamaguina........	29
Le 8	à Tonnia...........	29
Le 9	à	
Le 10	à Temaguina........	26
Le 11	à Kreskeweya........	27
Le 12	à Weladigka.........	19
Le 13	à Gegeroney.........	25
Le 14	à Tatenedowka.......	30
Le 17	à Bronitzka.........	30
Le 18	à Nikitz............	29
Le 21	à Podalski..........	20
Le 22	à Sericanowo........	21
Le 23	à Dielkacva.........	24
Le 24	à Kaminski.........	7
Le 25	à Booawoiska........	20
Le 26	à Vereya............	23
Le 27	à Mojaïske..........	20
Le 28	à Griva-Nova........	27
Le 29	à Guyats............	29
Le 30	à Bascakowo........	16
Le 31	à Sperkaé...........	10
Le 2 janv.	à Tassewo..........	12
Le 3	à Telchewka........	24

Le 4	à Achour-Rèiza......	26 verst.
Le 6	à Temarguina.......	24
Le 7	à Balachowa........	
Le 8	à Zecatta...........	27
Le 9	à Bellay............	35
Le 13	à Antipina..........	24
Le 14	à Stevolitcha.........	27
Le 15	à Bibrowa...........	25
Le 16	à Becaskowkaé.......	25
Le 17	à Toropez...........	20
Le 18	à Kosstrigen.........	25
Le 19	à Micdonowa........	21
Le 20	à Krasnay-Towachewo.	23
Le 21	à Wilouki-Louki.....	25
Le 22	à Vidoumeska.......	22
Le 23	à Fiderrowna........	24
Le 24	à Vernibosago	26
Le 26	à Apadeska..........	18
Le 26	à Wondzow.........	30
Le 27	à Lioutren..........	30
Le 28	à Rajectza..........	24
Le 29	à Ouguiya..........	22
Le 30	à Stertana..........	25
Le 31	à Podanisk..........	29
Le 1er. fév.	à Gasmork..........	20
Le 2	à Milagken..........	26
Le 3	à Remergan.........	23
L 4	à Lenewovgow.......	16

Le 5	à Ykoul	25 verst.
Le 6	à Riga	29
Le 18	à Federoff	28
Le 19	à Mittau	21
Le 13	à Dablena	28
Le 20	à Bicherou	28
Le 21	à Frembourg	28
Le 22	à Fibreden	28
Le 23	à Drogen	21
Le 24	à Gadersken	
Le 25	à Auberbarten	28
Le 26	à Bilzauw	
Le 27	à Gumerfal	28
Le 28	à Memel	21

De Memel à Kœnisberg.

Parvenus enfin au terme de notre long voyage, nous avions fait à peu près deux mille trois cent quatre-vingt-quatorze werst, ou deux mille quatre cents, ce qui fait environ onze cent quatre-vingt-dix-sept lieues de France.

Le 19 de mars, je partis de *Kœnisberg* avec un passe-port de *Berlin*. En montant en voiture, j'appris que Bonaparte était débarqué à *Cannes* : cette nouvelle dut me faire d'autant plus de peine, que j'avais à craindre d'être arrêté en route. Des affaires d'intérêt m'appelaient à Berlin. Le 22 j'arrivai à Dantzick, où je retrouvai

d'anciens amis, et des effets que j'avais laissés en partant pour la campagne de *Russie*. Ces effets me furent d'autant plus utiles, que j'étais dans un dénûment total d'habits. En prenant de nouveaux vêtemens, je renfermai précieusement, dans mes malles, ceux que je quittais; je les visiterai souvent quand je serai rendu dans notre belle France; ils me rappelleront tout ce que j'ai souffert dans ces contrées lointaines pour la gloire et pour la patrie.

Je pars demain pour *Berlin*, où je dois séjourner quelques jours, puis je retournerai à *Dantzick*.

CHAPITRE XVII.

(Arrivée à Berlin. — Rencontre de Mickelly. — Mariage de cet officier polonais avec Alexiowna. — Nouvelle apparition.

J'étais à *Berlin* depuis trois jours; un samedi, je tournai mes pas du côté d'*Exercier-Platz*, et, pour jouir des douceurs de la promenade, je m'égarai dans la vaste forêt qui l'avoisine; et m'enfonçant dans les sombres allées de ces bois solitaires, j'allai me reposer du côté de *Belle-Vue*, sur les bords de la *Sprée*. Je retournais à mon domicile, et j'avais pris la route de *Zirchell*, lorsque j'aperçus un officier supérieur qui marchait devant moi; il avait le port et la taille de Mikelly. Tout-à-coup cet officier se retourne, et je reconnais mon ami, celui qui fut captif avec moi, qui m'avait accordé toute sa confiance, et que je désirais et ne croyais plus revoir. Se regarder, se reconnaître, et voler dans les bras l'un de l'autre, ce fut l'affaire d'un moment. — Vous voilà donc libre, me dit Mikelly; j'ai fait des démarches près du cabinet de Saint-Pétersbourg pour hâter cet heureux moment : on m'avait promis.....; mais les exceptions étaient si rares.... Vous avez été confondu dans la foule

des prisonniers, et vous avez dû subir le même sort. — Je vous vois Mikelly, et je n'ai rien à désirer. Je vais retourner en France, et tous mes vœux seront satisfaits : Mikelly, c'est aujourd'hui un bien beau jour pour moi; rentrons dans *Berlin*, et donnez-moi des nouvelles de tout ce qui vous intéresse de la belle *Alexiowna*..... — Je suis son époux. A *Astracan* je suivis les conseils du comte de P....., je rentrai en *Europe*; je revis les champs polonais et ma ville natale. Après avoir obtenu le consentement de toute ma famille, et reçu la bénédiction de son auguste chef, mon respectable père, je partis pour *St.-Pétersbourg*, où m'attendait la sensible *Alexiowna*, le comte de P...., et la comtesse sa mère. Nul doute sur ma conduite ne s'était élevé dans l'âme de ces loyaux amis; ils connaissaient trop bien *Mikelly*, pour concevoir un soupçon injurieux. Les préparatifs sont déjà faits pour votre prochain mariage, me dit le comte, le lendemain de mon arrivée; *Alexiowna* sera votre épouse, le jour est fixé pour cette auguste cérémonie. Jusqu'à ce moment, jouissez d'un doux repos; mais souvenez-vous de l'inconnu des bords de la *Casinska*, et il se retira en mettant son doigt sur la bouche, et m'invitant à garder le silence....

Quelques jours après il me rencontra seul, et me dit : Que pensez-vous des intentions de

l'inconnu à votre égard? — Que veut-il de moi? — Confiance, soumission et zèle. — Je lui dois trop pour ne pas tout promettre. De la prudence, Mikelly; il faut connaître, avant de se lier par les sermens; le méchant tend des piéges à la crédulité; pour réussir, il sait avec adresse séduire et tromper; l'homme de bien veut franchise, vérité. Mikelly, vous avez entendu parler des Illuminés, les fils des forts qui ont acquis l'intelligence, et qui reçoivent de l'esprit les secours de la puissance, et les dons de la sagesse........ Les adeptes de la vraie science se multiplient parce que, portés sur les ailes de la vraie liberté, on verra triompher, en tous lieux, les bonnes mœurs, les bons préceptes, la tolérance et l'humanité..... Le despotisme et la licence se taisent, la religion et la philosophie se sont donné le baiser de paix; l'athée va croire, et le croyant ne veut plus de croyance exclusive. La sagesse des prosélytes de la nature doit s'allier à la sagesse des saints, parce que le dieu de l'univers est le dieu de tout ce qui existe. Amour, feu divin, feu sacré! céleste, divine et douce charité, vous êtes née au milieu de la troupe angélique des miséricordes de l'être bon et aimant par excellence!..... Mikelly, celui dont je suis maintenant l'organe, veut vous parler, veut vous bénir; il connaît votre âme probe et sans tache.... lorsque

le crime eût noirci mon âme; que les calomnies d'un perfide eurent souillé mon entendement, et que ma volonté fût livrée à l'esprit impur, j'étais un objet d'horreur, l'univers m'accusait, et ma conscience me le disait; mais avec une voix retentissante, formidable et terrible...... Je connus le repentir.... j'osai invoquer l'esprit des sages avec un cœur vrai, et mes prières furent entendues; elles furent exaucées. Je vis le messager du pardon; il daigna me consoler et m'annoncer l'heure des réconciliations et des réparations possibles. J'en acceptai le favorable augure, et le silence des bois vit ce beau prodige s'opérer comme il avait été promis à l'heure propice où la dernière vie de la lumière entr'ouvre le calice des fleurs, attire la rosée, appelle le frais, la nuit et la paix, et reçoit le tribut de parfums, de chants et d'hommages de tous les êtres de la nature.... Mikelly, je suis réconcilié avec le ciel, avec l'esprit, avec vous; demain vous verrez le *Diligent*, celui qui vous parla, qui vous sourit à l'heure du danger, et qui, dans ce terrible moment, fit tout ce qu'il pouvait faire pour l'innocence, le repentir et la vérité..... A demain, Mikelly.....; et, en disant ces mots, le comte de P....... rentra seul dans son hôtel.

Dans la soirée, j'errai dans plusieurs quartiers de Saint-Pétersbourg; je vis la *Néva*, et j'admi-

rai sa course majestueuse, ses rives opulentes, les palais magnifiques qui l'avoisinent. Je rendais hommage au génie de Pierre-le-Grand, aux héritiers de sa puissance formidable, au souverain qui promit de rendre heureux les Polonais, et qui, sans doute, sera fidèle à sa royale promesse, car il est grand et magnanime...... Je rentrai à l'hôtel au déclin du jour; le lendemain, je me promenai dans le jardin, et, à chaque instant, je croyais voir paraître l'inconnu; je le cherchais sous l'ombrage, sous la verdure, près des buissons en fleurs, au bord du ruisseau limpide, dans les bosquets formés par l'art et la nature; mais en vain, le soleil fut boire l'onde des mers glaciales; les étoiles, en lançant des feux argentés, continuaient leur course nocturne; l'obscurité la plus profonde régnait dans toute la nature, et je rentrais à l'hôtel à l'instant même où un vieillard vénérable, enveloppé d'un long et large manteau, demandait à parler au comte de P...., dont il disait connaître l'appartement.... Je le suivis involontairement, et comme par instinct.... Le comte, sans doute, dans l'impatience de cette visite, descendait l'escalier tenant un flambeau à la main; il salua le vieillard, et parut satisfait de me voir près de lui. — Entrez, dit-il, s'adressant au vieillard.... *Mikelly*, suivez-nous, je vous en prie, ajouta le comte de P...., et nous

pénétrâmes dans une chambre isolée, éclairée par trois bougies.

Nous prîmes des fauteuils; la conversation qui s'engagea fut sérieuse; mais guidée par l'esprit d'observation, par l'étude du cœur humain, et suivie d'utiles réflexions sur la politique des rois, la situation des peuples, et le désir du bonheur commun ... J'écoutais avec attention, et je parlais peu.... Tout-à-coup le vieillard se lève, et s'adressant au comte de P., l'heure propice vient de sonner, dit-il; (la pendule marquait une heure); l'adepte veut, il doit être secondé. Il attendait pendant le jour, et la nuit lui sera favorable..... Je me levai tout étonné de ce discours imprévu, et je regardais le vieillard.... Ce n'était plus le fils du temps et des années qui était devant nous, c'était toute la jeunesse, les grâces, les belles formes, et le visage radieux, brillant de santé, où régnaient à-la-fois la bonté et la majesté, et toute la vive expression de la candeur, de l'esprit, de la franchise, de l'amabilité. Il était debout, et ses pieds ne touchaient point la terre; les trois bougies étaient éteintes, et cependant une vive clarté éclairait toute la chambre... Mikelly, me connais-tu? — Oui, c'est bien toi, l'inconnu, à qui je dois amour, respect, reconnaissance! — Veux-tu savoir? — Je le désire. — Seras-tu fidèle? — Toujours. — Comte de P..., voila

ton disciple; Mikelly, voilà ton maître.......... amis inséparables, le maître et le disciple marcheront ensemble dans la voie fortunée; l'adepte par expiation, instruira l'adepte par vocation..... Je te reçois et te place parmi les sages, Mikelly : les enfans des ténèbres te verront avec des yeux d'envie et de jalousie; mais tu sauras les désarmer, parce que toi-même, un jour, tu seras choisi pour les former, et les recevoir parmi les *adeptes*, pour le temps qui t'est connu, qui viendra et sera l'avant-coureur de l'éternelle durée..... Il dit, et soudain une musique douce et harmonieuse se fit entendre; l'*Alleluia* des cieux fut entonné par les troupes célestes; la lumière parut plus vive et plus brillante; l'inconnu était comme l'esprit, et l'esprit comme la flamme : la flamme s'élevait ondoyante et pure, et semblait se perdre dans un lointain immense. Le comte de P.... et moi nous ne cessions de contempler les rayons ineffables de cette gloire étincelante de mille feux, dans laquelle l'esprit allait se perdre dans les cieux !.... Il disparut, et les chants, les parfums, la lumière n'étaient plus; on croyait être au moment du réveil, lorsque le songe aimable s'envole. Un doux souvenir existait seul dans nos âmes charmées, convaincues et fortunées. Les bougies étaient allumées; nous passâmes avec le comte de P. et moi, une partie de la nuit

dans des entretiens intéressans. Mon maître commença, dès le lendemain, à m'exposer les principes de la sainte doctrine; il me fit connaître les sages, que le vulgaire appelle *Illuminés*, et termina mon instruction sous la voûte des temples consacrés à l'esprit.

Un mois après, je devins l'époux de la belle *Alexiowna*...; j'ai obtenu un grade supérieur dans l'armée russe. Dans cette ville, où je me suis rendu pour des affaires de famille, j'attendais les ordres de mon souverain, ils sont arrivés. Sous trois jours je pars pour l'armée qui s'avance vers le *midi*. M......, je vous ai rencontré, j'en rends grâces à la Providence........; nous passerons ces trois jours ensemble.

Enchanté de revoir Mikelly, je ne le quittai que le troisième jour. Nous nous séparâmes les larmes aux yeux; je fus ensuite au gouvernement, où, ayant fait viser mes passe-ports, je revins à *Dantzick*, où je croyais ne demeurer que quelques jours.

CHAPITRE XVI.

(**Retour à Dantzick — Arrestation de l'officier français dans cette ville par les ordres du roi de Prusse. — Motifs de cette arrestation. — Sa mise en liberté. — Départ de Pillau. — Arrivée à Paris.**)

J'arrivai à *Dantzick* dans les premiers jours d'avril; j'avais prié le commandant de la place de me permettre de rester dans la ville, jusqu'à ce que les vents me permissent de m'embarquer, ce qu'il ne put me refuser. Quelques jours après, on apprit l'arrivée de Bonaparte à *Paris* : alors le président de la police me fit dire qu'il ne m'était plus permis de continuer mon voyage, et qu'il allait écrire à *Konisberg* pour avoir des ordres à mon sujet. J'attendais paisiblement la réponse du gouverneur, lorsque le 17, à six heures du matin, je vis entrer chez moi un commissaire de police et deux gendarmes; ils m'annoncèrent que, par ordre supérieur, je devais livrer mes papiers. Je fus assez étonné de cet acte de prudence de la police envers moi, qui n'avais rien à me reprocher; je remis sur-le-champ mes papiers, que l'on cacheta devant moi. Je fus ensuite chez le président de la police, demander raison de cette mesure; il me fit la réponse que font ordinai-

rement de pareilles gens dans toutes les contrées où l'administration de la police est en activité. Selon lui, il ne savait rien : on ne lui avait rien communiqué; l'ordre n'était point émané de lui, mais bien du général *Bilaw*; il m'exhorta à la patience, et m'assura que je devais me tranquilliser. Il joua parfaitement bien son rôle, et pour ne pas forcer la victime à faire quelque imprudence, ou à prendre la fuite, il eut l'art de me laisser croire que je n'avais rien à redouter, et cependant le même jour, à six heures du soir, un aide-de-camp du général *Massenbach* vint m'annoncer que le lendemain je serais conduit à *Konisberg*, et que la voiture serait prête à six heures du matin Le 18, à sept heures, je fus remis entre les mains d'un officier et de deux gendarmes. L'officier répondit de moi sur sa tête; mais on lui donna l'ordre de me traiter avec beaucoup d'égards. Je ne concevais rien à tout cela : cependant je m'arrêtai à l'idée que la guerre devant recommencer, j'étais de nouveau constitué prisonnier. Une chose cependant m'étonnait : c'était les précautions qu'on prenait pour me conduire à Konisberg.

En route, je questionnai l'officier, qui, homme de bonne société (ce que les militaires appellent *bon-enfant*), me dit que j'étais dans l'erreur de croire que je fusse prisonnier de

guerre; mais que j'étais traité comme prisonnier d'état. Cette nouvelle me parut sans fondement, et ne pouvant comprendre le motif de mon arrestation, j'espérai qu'à *Konisberg* tout cela s'éclaircirait.

La veille de mon arrivée à Konisberg, j'appris que le général *Bilaw*, par l'ordre duquel j'étais arrêté, était parti pour l'armée: cette nouvelle me contraria beaucoup. Le 24, j'étais à *Konisberg*, et fus présenté au général *Stouthreim*, qui me reçut assez mal, et ne savait rien de mon affaire. Il ordonna que je fusse provisoirement déposé à la grande-garde. Au bout de deux heures, un officier prussien, qui était aux arrêts dans ma chambre, me dit, en confidence, que mon affaire n'était pas claire; que l'on disait que je prétendais arriver de la *Tartarie*, mais que l'on savait que je venais de *Paris*; que j'étais un espion de Bonaparte, envoyé en *Pologne*. L'absurdité de ce conte me fit rire; il y avait à peine un mois que j'avais reçu un passe-port du gouvernement de *Konisberg*, comme prisonnier venant de *Russie*. Depuis ce temps, je n'avais quitté *Dantzick* que pour aller à *Berlin* avec des passe-ports. J'avais donc lieu d'espérer que ce bruit se détruirait de lui-même, et que mon affaire n'aurait point de suites désagréables.

Je passai la nuit fort ennuyé à la grand-garde

mais, à neuf heures du matin, le major de la place entra dans ma chambre avec précipitation, et comme un fou. « Vous allez partir pour *Pil-* » *lau*, me dit-il, les chevaux de poste sont là : » un officier et deux sous-officiers vont vous ac- » compagner ; si vous faites la moindre résis- » tance ou la moindre tentative pour vous échap- » per, ils ont ordre de faire feu sur vous. » Je fus assez tranquille sur cet ordre, car ayant par hasard jeté un coup d'œil sur les fusils des sous-officiers, je m'aperçus qu'ils avaient des pierres de bois.

Je montai en voiture; une assez grande quantité de peuple rassemblée devant la *grand-garde*, criait: *il faut le pendre de suite ; c'est un espion ; pourquoi le mener à Pillau ?* La voiture partit sur-le-champ, et m'éloigna de ce peuple en tous lieux si facile à égarer, et qui, presque toujours, sans s'en douter, et peut-être même croyant servir son pays, prête sa force et ses bras au crime. En peu d'heures, j'arrivai à *Pillau*, forteresse et prison d'état. Mon officier me remit, avec des notes me concernant, au major commandant la citadelle. La figure de ce major était si extraordinaire, que je le baptisai de suite *Artentikof* (nom du geolier supposé dans *Adolphe et Clara*), nom qui lui est resté parmi les prisonniers. J'ignore

ce que portaient les ordres, mais il se fit dans la citadelle un mouvement prodigieux; j'étais traité comme un prisonnier de la plus grande importance. On fit ouvrir la porte d'une galère (car il y avait aussi une galère à Pillau), et on nous montra une chambre, au premier, que je devais habiter; cette chambre était à peu près logeable; mais l'odeur de la salle des galériens, montant en haut, rendait cette chambre insoutenable. Cependant, après quelques réflexions, on me donna une chambre hors de la galère, propre et logeable. On me dit que je pouvais me promener dans la cour, mais qu'à huit heures je serais renfermé sous clef. Cela commençait à s'adoucir.

Au bout de huit jours j'écrivis au général-gouverneur, que de deux choses l'une: ou que j'étais prisonnier de guerre, ou que j'étais prisonnier d'Etat. Si je suis prisonnier d'Etat, tous mes papiers sont entre les mains du gouvernement; c'est là où doit se trouver les preuves de ma culpabilité ou de mon innocence; je demandais à être traduit devant un conseil de guerre; j'ajoutais que si je n'étais que prisonnier de guerre, on eût à me traiter comme tel. Je ne reçus pas de réponse du gouverneur, mais au bout de dix jours je fus appelé chez l'auditeur, juge militaire, qui me dit que mes papiers avaient

été examinés à *Konisberg*, et que n'y ayant rien trouvé qui pût me compromettre, le gouverneur les renvoyait, pour qu'ils me fussent remis sur son reçu. A dater de ce jour, je fus bien traité, et je jouis de toute la liberté que je pouvais désirer, sans qu'on exigeât même ma parole d'honneur. Tous les militaires de cette garnison furent parfaitement honnêtes avec moi, et je n'eus qu'à me louer de la manière dont je fus traité, surtout par le colonel *Trosperfel* et le major *Fredeler*. J'étais entré à Pillau le 26 d'avril, et j'en suis sorti le 21 d'octobre, sans que personne, avant mon départ, ait pu me dire pourquoi j'avais été traité d'une façon aussi extraordinaire : c'est un secret que le général Bulow a emporté avec lui.

Enfin, il me fut permis de continuer ma route, et de revoir ma patrie ; oh ! avec quel empressement je me hâtai de faire les préparatifs de mon voyage ! mon cœur palpitait de joie. J'allais revoir cette France chérie, mes nombreux amis, ma Clémentine, tous les objets qui pouvaient plaire à mon cœur Déjà je crois être dans Paris ; que le ciel me punisse si jamais j'abandonne de nouveau les lieux qui m'ont vu naître. La gloire et tous ses charmes n'ont plus d'attraits pour moi.... j'ai trop souffert et ne veux plus souffrir. Comme tous les Français, je cueille

avec transport l'olive de la paix. Je verrai mon pays sagement gouverné, le peuple heureux, tous les arts, tous les talens protégés; le commerce florissant, et tous mes malheurs seront oubliés.

Arrivé à Paris, je m'empresse, mon ami B...é, de vous remettre mon manuscrit; vous le livrerez à l'impression si vous le jugez à propos.

FIN.

C. C.

amour qui fait
s. Il viendra lui-
r.
J. C. qui dit (*) :
qui riez ; et on
l'entend dire ;
s, riches, qui
solation en ce
recherche tou-
es. Il dit : *Heu-*
pleurent ; et on
nt que de pleu-
rer ici-bas, non-
angers de notre
tout ce qui est
. Pleurons sur
rochain. Tout ce
ns au-dedans et
qu'affliction d'es-

1, 24, 25.

crifier à Dieu ? Où est-elle ? Montrez-la-moi. Je ne vois partout que gêne, que servitude basse et indigne, que nécessité déplorable de se déguiser. On se refuse à Dieu, qui ne nous veut que pour nous sauver ; et on se livre au monde, qui ne nous veut que pour nous tyranniser et pour nous perdre.

II. On s'imagine qu'on ne fait dans le monde que ce qu'on veut, parce qu'on aime le goût de ses passions par lesquelles on est entraîné ; mais compte-t-on les dégoûts affreux, les ennuis mortels, les mécomptes inséparables des plaisirs, les humiliations qu'on a à essuyer dans les places les plus élevées ? Au-dehors tout

Et pour être la lumière des nations, et la gloire d'Israël votre peuple.

Gloire soit au Père, etc.

Ant. Sauvez-nous, etc.

Oraison.

Nous vous supplions, Seigneur, de visiter cette demeure, et d'en éloigner toutes les embûches de l'ennemi : que vos saints Anges y habitent, afin de nous conserver en paix, et que votre bénédiction soit toujours sur nous. Par Notre-Seigneur J. C. votre Fils, qui étant Dieu, vit et règne avec vous et avec le Saint-Esprit, dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

℣. Seigneur, écoutez ma prière,

jusqu'

et

Recevez

louanges.

Et fin

purs et iers

Noscœur et nos bouches vous le demandent maintenant.

Faites que, par vos prières, vous nous obteniez éternelle-

ces-

ail-

os p pires que

s plus cruels yrans. Si on ne

s suit de i, il faut à toute heure êtr x prises avec elles, et ne re parer jamais un seul moment. Elles se trahissent;

grand

craint

que

la

larm

de per

se ce soi-mê

cile de se réjoui

voit que vanité,

que scandale,

mépris du Dieu

est impossible d

ger. Pleurons d

tant de sujets d

tristesse réjouir



